

# **Voyage dans les deux Amériques; ou, Les neveux de l'oncle Tom**

Rostaing, Jules, 1824-

Paris, Mme ve Louis Janet [1854]

<https://hdl.handle.net/2027/mdp.39015078547703>



## **Public Domain**

[http://www.hathitrust.org/access\\_use#pd](http://www.hathitrust.org/access_use#pd)

We have determined this work to be in the public domain, meaning that it is not subject to copyright. Users are free to copy, use, and redistribute the work in part or in whole. It is possible that current copyright holders, heirs or the estate of the authors of individual portions of the work, such as illustrations or photographs, assert copyrights over these portions. Depending on the nature of subsequent use that is made, additional rights may need to be obtained independently of anything we can address.

VOYAGE  
DES  
DEUX AMERIQUES

PARIS ET LONDRES

PARIS



PARIS

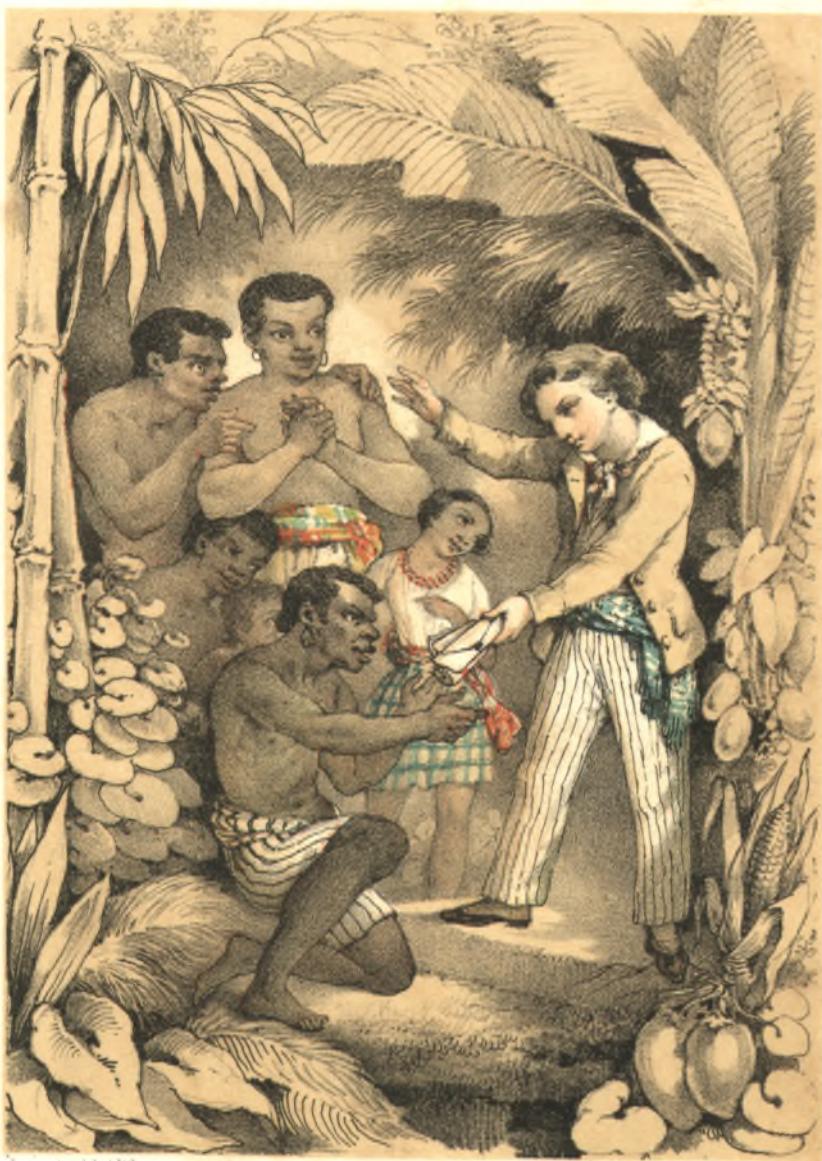


V O Y A G E  
DANS  
LES DEUX AMÉRIQUES

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVVENTURE ET DUCESSOIS.  
QUAI DES AUGUSTINS, 55, PRÈS DU PONT-NEUF.



FRONTISPICE.



Lemercier, del et lith.

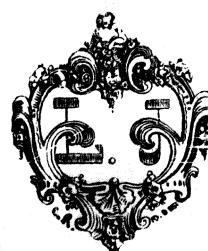
Imp Auguste Dry à Paris

“J'ai résolu devant Dieu que je n'aurais plus d'esclaves...

VOYAGE  
DANS  
LES DEUX AMÉRIQUES

OU  
LES NEVEUX DE L'ONCLE TOM  
PAR  
JULES ROSTAING

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 42 VIGNETTES REHAUSSÉES EN COULEUR  
dessinées et lithographiées  
PAR LEMERCIER



PARIS

M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> LOUIS JANET, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
59, SAINT-JACQUES, 59.

1854.



Pere BKR  
2nd  
Robert L. Hubbard  
10-4-1931

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS . . . . .	1
I. Qui tiendra lieu d'introduction . . . . .	5
II. Préparatifs de départ. . . . .	15
III. Mystère. . . . .	25
IV. Le Rapide . . . . .	37
V. Où l'on verra qui était le Chat botté et comment il n'avait qu'une botte . . . . .	51
VI. Une Alerté. . . . .	63
VII. Les Indiens . . . . .	75
VIII. De la Nouvelle-Orléans à Mexico. . . . .	87
IX. Les quatre hommes de couleur . . . . .	99
X. Une grande Aventure. . . . .	109
XI. Le Placer . . . . .	123
XII. Excursion dans la Cordillère des Andes. . . . .	133
XIII. La ville invisible. . . . .	143

	Pages.
XIV. Les Eléphants de mer, les Guanacos, le Touyouyou, les Pingouins. . . . .	159
XV. Les Pampas . . . . .	171
XVI. Cascari . . . . .	183
XVII. Rio-de-Janeiro. — La lettre de D. Alvarès . . . . .	201
XVIII. Curieuse excursion. — Le district des Diamants. . . . .	217
XIX. Dieu accomplit le vœu de Jenny. . . . .	229



## LISTE DES VIGNETTES

	Pages.
1.—Frontispice . . . . .	5
2.—États-Unis . . . . .	15
3.—Les Grands Lacs. . . . .	37
4.—Le Canada. . . . .	63
5.—Le Mexique . . . . .	87
6.—Le Guatemala . . . . .	109
7.—Le Pérou. . . . .	123
8.—Le Chili. . . . .	143
9.—Buénos-Ayres. . . . .	159
10.—La Plata. . . . .	183
11.—Le Brésil. . . . .	201
12.—Les bords de l'Orénoque. . . . .	229



## AVANT-PROPOS



**A CASE DE L'ONCLE TOM**, tel est le titre, qui restera longtemps encore dans toutes les bouches, d'une œuvre inspirée par le noble désir de hâter le moment du plus grand acte de justice et d'humanité : l'abolition de l'esclavage.

**L'esclavage!... Il est encore des contrées, en effet, où les hommes possèdent d'autres hommes qui leur appartiennent, eux, leur femme et leurs enfants.**

Écrivain d'un grand talent, disons mieux et plus peut-être : d'un grand cœur, M<sup>me</sup> Beecher Stowe a su, dans une série de tableaux, pleins d'une douloureuse vérité, rendre évident l'odieux de ce droit de propriété exercé sur des êtres doués de tous les sentiments humains.

A cette œuvre si ingénieusement conçue, développée d'une manière si dramatique, si complète, il n'y a rien à ajouter et, moins que personne, nous aurions la prétention de l'oser.

Bien que l'esclavage ait encore un pied en Amérique, nous n'irons donc point y chercher l'affligeant spectacle des cruautés d'un maître impitoyable.

Si nous avons pris pour héros de ce livre les neveux du pauvre oncle Tom et quelques-uns des personnages du livre de M<sup>me</sup> Beecher Stowe, c'est parce que le récit de leurs aventures nous donne l'occasion d'entreprendre un voyage des plus pittoresques. Après la grande et généreuse voix qui a dit les souffrances des pauvres noirs esclaves, nous ne pourrons, dans notre course rapide, que nous contenter de laisser voir, par l'exemple de quelques-uns, combien la liberté est douce, riante, féconde en généreuses pensées et en nobles sentiments pour ces êtres malheureux que certaines gens regardent aujourd'hui même comme une simple marchandise.

Mettons donc à la voile sans plus long préambule, car

»»» III «««

peut-être serez-vous curieux de parcourir, en compagnie des neveux de l'oncle Tom, cette terre du nouveau monde où les différences de mœurs, de costume, de climat, la variété des animaux, des plantes et des fruits surpassent quelquefois tout ce que l'imagination peut créer de plus merveilleux ; allons fouler le sol de ces régions qui, de loin, se présentent souvent à l'esprit comme des mondes féeriques.

Mettons à la voile, avons-nous dit, et, pour ce, ouvrons notre premier chapitre.

JULES ROSTAING.



# I

## Qui tiendra lieu d'Introduction



« Tous les esclaves de l'habitation se  
« reunirent pour entendre une communica-  
« tion que leur jeune maître, Georges  
« Shelby, avait à leur faire. A leur grande  
« surprise, il parut avec une liasse de pa-  
« piers à la main; c'étaient des lettres d'af-  
« franchissement qu'il distribua au milieu  
« des larmes et des acclamations des assis-  
« tants..... J'ai résolu devant Dieu, ajouta  
« Georges Shelby, que je n'aurais plus  
« d'esclaves. »

*La Case de l'Oncle Tom*, chap. XLIV  
et avant-dernier.



Les lignes qui précèdent et dont nous avons  
fait une épigraphe serviront de point de  
départ à notre récit. Elles fixeront aussi  
le lieu de la scène, en nous transportant, avec

la merveilleuse rapidité que possède la plume du conteur, sur les bords de l'Ohio, dans cette petite ville du Kentucky où s'élève l'élegant habitation de Georges Shelby.

Quoique le Kentucky soit un des États-Unis de l'Amérique septentrionale au sein des quels la loi permet encore de posséder des esclaves et d'en faire un commerce, entrons dans la maison du jeune Américain, sans redouter d'entendre les plaintes ou les cris douloureux arrachés à quelque victime humaine de la brutalité d'un maître cruel ou égoïste.

Bien au contraire : de folles exclamations, des éclats de rire joyeux, le bruit d'une danse qu'accompagne un chant de fête ou qu'interrompt un cantique, éveillent tous les échos de la maison. Sur les noirs visages que l'on rencontre, le sourire fait étinceler des dents blanches, la joie fait rayonner des prunelles de jais ; enfin, de toutes les lèvres entr'ouvertes de ces pauvres nègres s'échappe le mot *liberté* ! Ils se le répètent à eux-mêmes, se le renvoient les uns aux autres, comme si chaque fois qu'il est prononcé ce devait être pour eux la confirmation d'un nouvel affranchissement... et les transports d'allégresse recommencent.

Être libres, en effet, signifie pour ces êtres infortunés non pas seulement ne plus obéir au moindre caprice de celui qui les a achetés, ne plus subir toutes espèces de mauvais traitements, mais aussi ne plus être exposés à voir une volonté cupide briser leurs plus doux liens de

famille; c'est, en un mot, être appelés à participer aux bienfaits de la civilisation et de ses lois.

Georges Shelby et sa mère eurent beaucoup de peine à s'arracher aux naïfs témoignages de reconnaissance de ceux qu'ils venaient d'affranchir. Malgré la douce satisfaction que l'un et l'autre trouvaient dans le spectacle d'un bonheur dont ils étaient les auteurs, de graves préoccupations les forcèrent à gagner un petit salon où la mère et le fils désiraient avoir, loin du bruit de la fête, un entretien sérieux. Nous en apprendrons le sujet aussitôt après avoir fait connaissance avec certains de nos futurs héros.

Deux des nouveaux affranchis avaient laissé éclater leur allégresse d'une manière plus réservée et plus touchante que la bruyante gaieté de leurs compagnons, dont ils se distinguaient, d'ailleurs, par un air plus intelligent et une tenue due sans doute à quelque éducation.

L'un était un *mulâtre*<sup>1</sup> de grande taille, aux larges épaules, aux membres robustes; sur sa physionomie presque toujours impassible perçait une expression de prudente énergie.

L'autre appartenait à la race d'hommes désignés sous le nom de *quarterons*<sup>2</sup>. Il était plus petit que son com-

<sup>1</sup> On donne le nom de *mulâtres* ou de *mulâtresses* aux enfants d'un homme blanc et d'une nègresse ou bien d'une femme blanche et d'un nègre.

<sup>2</sup> Les *quarterons* ou *quarteronnes* sont ceux ou celles qui ont pour père et mère soit un homme blanc et une mulâtresse soit un mulâtre et une femme blanche.

pagnon, mais, en lui, l'agilité semblait devoir suppléer à la force. Ses traits, ses gestes, ses discours étaient empreints de résolution, de hardiesse et même de témerité.

Le premier s'appelait Samuel, le second portait le nom de David.

En ce moment, ils se tenaient embrassés, doublant réciproquement leur joie en l'épanchant dans le sein l'un de l'autre.

Un nègre qu'on eût dit, à la couleur de sa peau, taillé dans un morceau d'ébène, et à l'élasticité de son corps, découpé dans du caoutchouc, vint, en rebondissant deux ou trois fois, se poser devant eux.

—Moi libre ! dit-il, tandis que sa bouche s'allongeait, de chaque côté, jusqu'aux oreilles. Moi libre de danser, de courir, de marcher à quatre pattes, de faire la culbute, moi bien heureux !

Et ce disant, le nègre se mit à rouler comme une boule, non sans répéter : moi bien heureux ! puis, il se retrouva tout à coup sur un pied et, pour sa commodité sans doute, tenant l'autre dans la main.

Les extravagances de ce singulier personnage auquel on avait malicieusement, à cause de sa figure noire, donné le nom de Boule - de - Neige, firent sourire David.

—Tu as raison, Boule-de-Neige, dit-il, la liberté est une bien belle et bonne chose. Le monde appartient aux hommes libres et de ce monde je me sens maintenant

le courage d'entreprendre la conquête. N'est-ce point ton sentiment, mon cher Samuel ?

Pour toute réponse, celui auquel s'adressait cette question se contenta de secouer la tête.

—Oui, oui, reprit le nègre dans son langage assez peu grammatical, liberté être grande chose bonne ! Maintenant que Boule-de-Neige est libre, lui pouvoir se mirer toute la journée dans un miroir, se bichonner, s'habiller comme les hommes blancs.

Boule-de-Neige, ainsi que ses dernières paroles ont pu le faire deviner, avait un terrible penchant à la coquetterie ; nous disons terrible, car, pour le satisfaire, il n'eût pas reculé devant les plus cruelles épreuves. Depuis quinze ans, il s'acharnait avec une patience et une obstination héroïques, à trouver le moyen de lisser la laine épaisse et crépue dont la nature l'avait coiffé. Son plus beau rêve était de se voir « habillé comme les hommes blancs. » De la liberté, ce pauvre et inculte esprit n'ambitionnait que le droit d'employer tout le temps désirable à se frotter, brosser, racler, arroser la tête, et à réaliser la conquête d'une cravate ou d'un chapeau.

Boule-de-Neige tira de sa poche un morceau de verre qui, grâce à un lambeau d'étoffe sombre, placé, en guise d'étain, sur l'une des faces, réfléchissait tant bien que mal les traits épais du nègre, et en quelques bonds, il s'éloigna, mais on eût pu encore l'entendre répéter d'un ton cadencé :

—Moi libre de me bichonner, moi libre ! moi bien joyeux !

—En vérité, reprit David, en détachant ses bras de ceux de Samuel, tu ne paraîs pas te réjouir autant que nos frères de la liberté qu'on nous donne.

—Je me sens aussi heureux d'être libre, répondit le mulâtre, que si la force était tout à coup rendue à mes membres paralysés, la clarté à mes yeux fermés, la chaleur et le mouvement à mon cœur immobile et froid, la lumière à ma raison, mais je suis moins fier que toi de notre liberté.

—Moins fier ? Et pourquoi ?

—Parce que cette liberté avec laquelle tu espères conquérir le monde et qui ne te suffira peut-être pas pour y gagner une petite place, n'est pas aussi complète que tu le crois.

—Que lui manque-t-il donc ?

—Souviens-toi, mon cher David, de ce que nous disait notre pauvre oncle Tom pour nous engager à profiter des leçons que nous laissait le moyen de prendre notre excellent maître :

—Répète-moi les paroles de l'oncle Tom.

—« Peut-être serez-vous affranchis un jour, nous disait-il, mais n'oubliez pas que l'instruction donne à l'homme ce complément de liberté qu'il ne peut tenir que de lui-même. »

—Je te comprends, Samuel : tu penses que nous sommes trop ignorants pour être entièrement libres.

—Oui, David, car, avec les vertus et les qualités de l'âme, c'est l'instruction qui distingue les hommes des animaux, et les animaux sont les esclaves de l'homme.

—Tu as raison, répliqua David. Hé bien! cette instruction nous saurons l'acquérir. Allons, viens fêter avec nos frères ce beau jour.

Samuel secoua encore la tête.

—Oh! David, dit-il, cachons plutôt notre joie au fond du cœur, pour ne point être ingrats envers notre jeune libérateur et bon M. Georges.

—Comment notre gaieté pourrait-elle devenir de l'ingratitude? Par quelle raison...

—Par la raison que ce qui la cause a ruiné notre cher M. Georges et son excellente mère.

—Que dis-tu?

—Tu sais que je faisais parfois ici le travail d'un intendant?

—Oui.

—Hé bien! j'ai été à même de m'apercevoir que notre ancien maître avait laissé, à sa mort, beaucoup de dettes, et de comprendre que son fils ne pouvait les payer qu'en vendant une partie de ses biens et en conduisant au dépôt, pour être mis aux enchères et achetés, la plupart d'entre nous à qui il donne la liberté aux dépens de sa fortune.

—Ainsi, comme tu le disais tout à l'heure, demanda

David, les larmes aux yeux, M. Georges et M<sup>me</sup> Shelby sont ruinés ?

—Oui, ruinés !

Les deux affranchis s'étaient tus, quand une petite quarteronne, qui pouvait compter de dix à douze ans, passa près d'eux. Elle traînait à grand'peine une immense corbeille de fleurs et portait à la main un gros bouquet.

—Vous qui êtes fort, Samuel, dit-elle, allez dans le jardin; vous couperez le plus de fleurs, d'arbustes que vous pourrez et vous les apporterez à *maman* Shelby (la jeune fille, par affection, donnait le nom de mère à M<sup>me</sup> Shelby qui l'avait adoptée), puis vous retournerez au jardin et vous en couperez encore, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus.

—Qui a commandé une pareille chose, Jenny?

—Oh! personne; c'est une idée que j'ai eue.

—Ah! tu as eu l'idée de dévaster le jardin?

—Oui, oui, parce que j'ai entendu de vilains hommes dire, en regardant l'habitation, que bientôt elle serait à eux; que *maman* Shelby et jeune maître bon étaient fous de s'être rendus pauvres en nous donnant la liberté. Alors, l'idée m'est venue d'emporter tout le jardin pour le cacher, afin que les vilains hommes ne puissent pas le prendre, et puis je le rendrai à *maman* Shelby qui l'aime beaucoup.

David embrassa la petite quarteronne.

—Tu as un bon cœur, reprit-il ; mais, hélas ! ton idée n'empêchera pas les biens de nos anciens maîtres d'être vendus.

—Tiens ! fit Jenny étonnée et qui croyait avoir imaginé la chose du monde la plus merveilleuse pour empêcher que le jardin de M<sup>me</sup> Shelby ne devint la proie de créanciers intraitables.

Allons savoir maintenant de quelle manière cette dame et Georges envisageaient la perte de leur fortune et quels étaient leurs desseins.





ÉTATS-UNIS.



Lemerre à Paris.

Imp. Auguste Brey, à Paris.

La petite quarteronne entoura de ses bras caressants le cou de  
M<sup>me</sup> Shelby.

## II

### Préparatifs de Départ



ès que M<sup>me</sup> Shelby et Georges se trouvèrent seuls, le jeune homme prit les mains de sa mère, sur lesquelles il laissa tomber deux larmes et dont il se couvrit le visage.

—Bonne mère, dit-il, je vous ai réduite à la pauvreté; hélas! en songeant à vous, j'ai senti ma résolution chanceler et j'ai hésité à accomplir cet acte d'affranchissement qui anéantit, avec la mienne, les derniers débris de votre fortune, car, de toutes nos richesses, il ne nous reste plus qu'un millier de *dollars*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le dollar équivaut à 5 fr. 42 cent. de notre monnaie.

M<sup>me</sup> Shelby écarta ses mains afin de pouvoir déposer un baiser sur le front de son fils et elle répondit avec une douce sérénité :

— Nous venons, cher enfant, d'acquérir un bien que ni les hommes, ni les événements ne sauraient nous ravir : c'est le repos de notre conscience, la satisfaction de nous-mêmes. Cette richesse vaut tous les trésors de la terre ; ne regrette donc point ce que tu as fait, car tu me rends bien heureuse en me donnant le droit d'être fière de toi.

— Votre noble résignation, ma mère, continua Georges, dont le visage n'offrait plus que l'expression du calme, me rend le courage de vous faire connaître notre situation et mes projets. En quelques paroles j'aurai tout dit sur ce sujet.

— Parlez, Georges.

— La valeur de nos biens, en y ajoutant le prix de cette maison, sera plus que suffisante pour payer nos dettes.

— Qu'ils soient donc vendus.

— Tel a été aussi l'avis de nos créanciers qui, pendant que je m'occupais des formalités nécessaires pour l'affranchissement de nos esclaves, ont fait valoir leurs droits avec tant d'acharnement que...

— Achevez, mon fils.

— Que pour ne pas être chassés de notre demeure il faut que nous la quittions demain.

— Hé bien ! nous leur céderons la place et, demain, ils seront les seuls maîtres ici.

Georges se tut pendant un instant; il se sentait monter du cœur les larmes aux yeux; mais il parvint à les refouler et continua :

—La case du pauvre *oncle* Tom n'est point comprise dans la vente de nos biens.

—Dieu en soit loué! la veuve de cet esclave infortuné dont l'âme est au ciel, notre fidèle et vieille Chloé, aura du moins un asile. Nous lui donnerons cette humble demeure, n'est-il pas vrai, Georges?

—Hélas! ma mère, nous ne sommes plus assez riches pour donner.

—Que voulez-vous dire? Auriez-vous l'intention de renvoyer Chloé de la case qu'elle habite depuis vingt ans et où elle compte mourir en pleurant la triste fin de son mari, le malheureux Tom.

—Renvoyer Chloé de la case! non sans doute. J'ai pensé seulement que cette habitation pouvait être agrandie, embellie, et devenir votre demeure. Quoique Chloé soit libre maintenant, elle ne vous quittera point et je saurai, auprès de vous, un cœur dévoué.

—Quels sont donc vos projets, mon fils?

—D'aller tenter la fortune afin de pouvoir vous rendre, un jour, ce que vous avez perdu. Nos Amériques, ces deux sœurs jumelles qui, en se tenant comme par la main, mesurent tout un hémisphère et touchent d'un pôle à l'autre, offrent à l'homme aventureux, entreprenant et courageux un vaste champ pour le travail, le commerce et l'industrie. En effet, l'Amérique ou le

nouveau monde , ainsi qu'on l'appelle encore à cause de son immensité et parce qu'elle n'est connue de l'Europe que depuis un peu plus de trois siècles, n'est-elle pas la terre où règnent les différents climats, où l'on rencontre toutes les productions animales et végétales, où se parlent toutes les langues des autres parties du globe , et dans les entrailles presque intarissables de laquelle on puise l'or, l'argent, le cuivre, le diamant, le plomb et la houille? Je vous le répète, ma mère, il y a, en Amérique, mille moyens pour l'homme hardi et laborieux de s'enrichir. Hé bien ! je veux être cet homme-là !

—Mais il y a aussi d'innombrables fatigues à supporter, des périls toujours nouveaux à affronter.

—Oh ! pour vous, ma mère, je les braverai non-seulement avec courage, mais encore avec bonheur.

—Merci, cher enfant, mais...

—Je vous en supplie, ne cherchez point à me dissuader de mon dessein, ne me forcez pas à vous faire cette dure réponse : Il le faut.

M<sup>me</sup> Shelby baissa la tête, puis montrant bientôt un front résigné :

—Quand partez-vous pour ce long voyage? demanda-t-elle.

—Hélas ! demain même.

—Demain, vos bagages et les miens seront prêts.

—Vos bagages, ma mère ?

—Sans doute. Pensez-vous qu'une mère consente,

sans une nécessité absolue, à se séparer pour toujours peut-être de son enfant? Je pars avec vous.

—Oh! je ne...

—Cher Georges, interrompit à son tour M<sup>me</sup> Shelby d'un ton moitié suppliant, moitié résolu, ne tentez point de me faire changer d'avis, ne me forcez point non plus à vous dire ces dures paroles : Je le veux!... Vous voyez bien que nous sommes encore assez riches pour donner à Chloé la case qu'elle habite.

Georges comprit qu'une détermination puisée dans une inaltérable affection maternelle devait être inébranlable. Il réfléchit que, d'ailleurs, M<sup>me</sup> Shelby pourrait demeurer à l'abri des dangers les plus grands en restant dans les villes qui se trouveraient proche des territoires sur lesquels il ferait ses dangereuses excursions.

La mère et le fils se séparèrent pour préparer, chacun de son côté, le départ qu'ils avaient résolu.

Le soir du même jour, Georges et M<sup>me</sup> Shelby achevaient le repas du soir, lorsqu'un corps noir franchit, du dehors au dedans, une des croisées du kiosque qui servait de salle à manger, se pelotonna, vint tournoyer aux pieds de nos deux personnages et s'y arrêta dans la position d'une de ces grotesques figures de porcelaine de la Chine.

C'était Boule-de-Neige.

Presque en même temps, les deux neveux de l'oncle Tom, Samuel et David, apparurent sur le seuil de la grande porte, tandis que Jenny entrait d'un autre côté

et courait, tout éploré, se précipiter dans les bras de M<sup>me</sup> Shelby.

— *Massa*, s'écria Boule-de-Neige sans attendre qu'on l'interrogeât, moi libre et moi pas libre.

— Je ne te comprends pas, dit Georges.

— Oui, moi libre de danser, de chanter, de me mirer, de me trouver joli ; mais moi pas libre d'avoir de la joie parce que maîtresse et maître bons n'être plus riches, puis être obligés de laisser prendre par des hommes méchants belle maison à nous et belles terres brunes<sup>1</sup>. Voyez-vous bien, *massa*, que moi libre et moi pas libre ?

— Hélas ! il ne dépend pas de nous de te donner la satisfaction que tu regresses.

— Mais *massa* pouvoir garder moi comme serviteur et Boule-de-Neige travaillera beaucoup pour enrichir maîtres qui n'ont pas voulu vendre leur pauvre esclave.

— En te rendant la liberté, je n'ai fait que remplir un devoir de conscience et les fruits de ton travail n'appartiennent plus qu'à toi seul.

— Cher monsieur Georges, supplia alors Samuel, ne repoussez pas nos prières. Quoi que vous disiez, nos cœurs nous disent plus haut encore que nous sommes vos débiteurs d'un bienfait dont le prix est si grand que notre dévouement, notre amour seuls, et non pas nos forces, peuvent l'acquitter.

<sup>1</sup> Les terres du Kentucky, en effet, sont généralement brunes, ce qui fait que les Indiens désignent cette partie des États-Unis sous le nom de *terre obscure*.

Aux portes et aux fenêtres de la salle à manger se montrèrent alors les têtes noires ou basanées des autres esclaves affranchis, et une vingtaine de voix répétèrent en chœur :

« Maîtresse et maître bons, nous serons vos serviteurs pour travailler beaucoup et racheter belle maison à vous, belles terres brunes, beaux champs de cotonniers et de maïs. »

Georges, ému, se leva.

—Mes amis, dit-il, nous vous remercions, ma mère et moi, de vos offres généreuses. Votre affection et votre reconnaissance nous paraissent bien douces ; mais ce serait en vain que nous consentirions à en profiter, car nous allons quitter le territoire des États-Unis et de pauvres voyageurs n'ont pas besoin de serviteurs. Allez donc, mes amis, et que le ciel vous récompense de vos bonnes intentions !

Les têtes disparaissent.

—David, continua le fils de M<sup>me</sup> Shelby en s'adressant au quarteron, un dernier service.

—Commandez, cher monsieur Georges.

—Vous vendrez aujourd'hui même mes deux chevaux *Bill* et *Jerry*. C'est un soin que j'ai de la peine à prendre, car je regrette beaucoup ces deux excellents animaux. Cherchez-leur un bon maître.

—Je ferai pour le mieux, répondit David d'un air distrait.

—Occupez-vous aussi de nous trouver quelque moyen

de transport jusqu'à l'Ohio pour, de là, gagner le Canada.

—Soyez tranquille, monsieur Georges, j'arrangerai tout cela.

David paraissait toujours beaucoup plus préoccupé de ses propres réflexions que des derniers ordres de Georges.

Le mulâtre sortit suivi de Samuel, entre les jambes duquel passa comme une flèche Boule-de-Neige.

« Maître chasse Boule-de-Neige, murmurait ce dernier, mais Boule-de-Neige est libre de servir maître. »

David entendit ces paroles et retint le noir par la jambe, au moment où celui-ci allait s'éloigner en faisant la roue.

Et les trois affranchis commencèrent à voix basse un long entretien que Boule-de-Neige, malgré la gravité de ses deux interlocuteurs, ne tarda pas à interrompre par de gros éclats de rire.

Pendant ce temps, M<sup>me</sup> Shelby cherchait vainement à consoler un peu Jenny qui, à la pensée d'être séparée de sa mère adoptive, ne cessait de se désoler.

—Nous nous reverrons un jour, disait M<sup>me</sup> Shelby.

—Quel jour? demandait la petite quarteonne.

—Bientôt.

—Bientôt, c'est demain, c'est tout de suite.

M<sup>me</sup> Shelby, que cette logique d'enfant qui raisonnait avec le cœur embarrassait, eut recours à une réponse détournée.

— Pendant mon absence, reprit-elle, tu auras une autre mère, une de mes bonnes amies qui m'a promis de prendre soin de toi et qui te chérira autant que je t'aime.

— Oh ! moi, je ne l'aimerai pas comme je vous aime et son amitié ne me consolera pas.

M<sup>me</sup> Shelby ne se sentait plus la force de dominer sa propre émotion ; elle se tourna vers son fils :

--Georges, dit-elle, essayez de faire entendre raison à cette enfant ; ma tendresse pour elle m'en ôte le pouvoir, car je ne puis envisager notre séparation sans un vif chagrin.

— Ma mère, repartit le jeune homme après avoir réfléchi, la meilleure des raisons est souvent la raison du cœur. Écoutons-la, cette fois, et emmenons Jenny.

La petite quarteronne poussa un cri de joie et entoura de ses bras caressants le cou de M<sup>me</sup> Shelby, qui, pour toute réponse, tendit, en signe d'acquiescement, la main à Georges.

Au même instant finissait le petit conseil tenu par David, Samuel et Boule-de-Neige. Les trois interlocuteurs, qui paraissaient fort satisfaits du résultat de leur entretien, se séparèrent non sans échanger des signes d'intelligence.

Boule-de-Neige ouvrit une large bouche pour laisser échapper un dernier éclat de son gros rire et courut en cabriolant, à la manière des singes, tantôt sur les pieds, tantôt à l'aide des mains, jusqu'à sa demeure.

Là, il réunit en un petit paquet ses effets les plus précieux, c'est-à-dire une paire d'escarpins dépareillés, la moitié d'un gilet, une demi-douzaine de boutons de métal, la coiffe d'un chapeau et trois poignets de chemise.

Cela fait, il plaça le paquet au bout d'un bâton qu'il mit sur son épaule, sortit, et après s'être orienté, s'éloigna en chantant à tue-tête cette improvisation d'un goût tout national :

Beau noir en liberté,  
 Hé! hé! hé! hé!  
 Est gai comme un oiseau.  
 Oh! oh! oh! oh!  
 Il vole comme lui,  
 Hi! hi! hi! hi!  
 Et Dieu le nourrira,  
 Ah! ah! ah! ah!  
 Pour maître bon,  
 Bon, bon, bon, bon,  
 Comme un oiseau,  
 Oh!  
 Il volera,  
 Ah!

### III

#### Mystère

---



GEORGES avait résolu de se rendre d'abord au Canada, où, depuis quelques années, s'était fixé un de ses parents que le commerce des pelleteries avait enrichi et qui dirigeait encore un des plus importants comptoirs établis pour le trafic des fourrures sur les rives du Saint-Laurent.

M. Harrisson (tel était le nom de ce parent) possédait à Québec une somptueuse habitation qui servait de résidence à sa famille au milieu de laquelle il passait une partie de l'année.

La chasse des animaux à fourrure n'ayant lieu que

pendant l'hiver, parce qu'alors ils ont la peau plus mince et la robe mieux fournie, M. Harrisson venait, à l'époque des grandes chaleurs qui, au Canada, succèdent aux froids les plus rigoureux, se reposer de ses travaux et jouir de sa fortune dans la capitale de ce vaste pays dont certaines limites sont encore aujourd'hui à peine connues.

On le voit, Georges avait raison de penser que, grâce aux conseils et au patronage de l'heureux commerçant, il pourrait débuter au Canada par une brillante affaire. La certitude que M<sup>me</sup> Shelby trouverait chez de bons parents le repos nécessaire après les fatigues d'un premier voyage et quelques distractions au chagrin d'être, pendant le temps des chasses, séparée d'un fils tendrement aimé, avait surtout affermi le jeune homme dans la résolution de se diriger vers cette partie de l'Amérique septentrionale.

Il s'agissait donc d'arriver à Québec avant la fin de l'automne qui, au reste, commençait seulement.

Aller vite est ce qu'il y a de plus facile aux États-Unis ; les bateaux à vapeur glissent sur les grands fleuves américains, les locomotives volent sur les *rails* avec une rapidité inconnue partout ailleurs.

Parfois même cette rapidité devient telle qu'il est bientôt impossible de savoir où l'on s'arrêtera. Les chaudières éclatent et vous êtes lancé au ciel. Dès que vous avez mis le pied sur un bateau ou bien que vous vous êtes assis dans un wagon, vous n'êtes plus qu'un projectile chassé dans l'espace par la vapeur.

La voie ferrée, qui n'est soumise à aucune surveillance, se trouve-t-elle entravée, ne craignez rien ; vous brisez l'obstacle... ou l'obstacle vous brisera ; mais vainqueur ou vaincu, le convoi n'aura pas ralenti sa marche. Vous pouvez perdre en route une jambe ou un bras, vous ne perdrez jamais une minute.

Aux maisons roulantes, — il est permis, sans exagération, de donner cette dénomination aux longues voitures employées sur les chemins de fer des États-Unis et dans lesquelles on lit, on fume, on discute en se chauffant bon gré mal gré au poêle dont elles sont pourvues, — aux maisons roulantes, disons-nous, a-t-on préféré un de ces châteaux flottants que les Américains appellent *steam-boat*, on est encore assuré d'arriver..., si l'on arrive, plutôt avant qu'après l'heure dite. Que l'on ne se préoccupe donc point des énormes troncs d'arbres et souvent des arbres tout entiers que charrie le fleuve et qui viennent, de temps à autre, comme les *béliers* des anciens, frapper le bateau. Le *steam-boat* se laissera déchirer les flancs sans dévier d'une ligne et marchera toujours, jusqu'à ce qu'il soit arrivé... ou qu'il ait coulé bas, — ce qui n'a lieu que quelquefois.

Nous sommes donc en droit de le répéter, rien n'est plus facile que d'aller vite aux États-Unis.

Georges ne l'ignorait pas, aussi redoutait-il, pour sa mère des périls et des fatigues qu'il avait regardés jusqu'alors comme ne méritant pas qu'un brave Américain en prît le moindre souci.

Le jeune homme s'abandonnait à ces craintives réflexions le matin même du jour où le départ avait été fixé.

—Monsieur Georges, tout est prêt ! vint dire Samuel.

—Déjà ! soupira le fils de M<sup>me</sup> Shelby qui jeta un dernier regard autour de la chambre où il était né et dans laquelle sans doute il ne devait plus revenir.

Un gros homme entra et présenta une petite liasse de billets à Georges.

—Qu'est-ce que cela ? demanda celui-ci.

—Le prix de deux de vos chevaux.

—Ah ! c'est vous qui avez acheté *Bill* et *Jerry*.

—Je les ai achetés, oui, monsieur !

—Ce sont d'excellents animaux ; ils me connaissaient et m'aimaient : je vous prie de ne point être un mauvais maître pour eux.

—Je n'ai pas dit que je devais être leur maître.

—J'ai entendu cependant que vous les aviez achetés.

—Cela est vrai, mais...

Un regard menaçant de Samuel coupa la parole au gros homme.

—Hé bien ! que dites-vous donc et que signifie votre air mystérieux ? continua Georges.

—Ma foi, je dis, répliqua son interlocuteur embarrassé, que... je suis votre très-humble serviteur.

Et il sortit en sautillant avec la grâce d'un dindon effarouché.

Georges haussa les épaules et se rendit dans l'appar-

tement de M<sup>me</sup> Shelby dont tous les préparatifs étaient terminés.

La mère et le fils se dirigèrent vers la cour de la maison, sans échanger une parole, car les sanglots de leur cœur eussent éclaté dans le moindre mot, sans jeter un regard en arrière, car les souvenirs heureux d'un passé avec lequel ils allaient rompre pour un avenir incertain, fatal peut-être, eussent fait jaillir les larmes qu'ils voulaient se cacher réciproquement.

En arrivant sur les dernières marches du perron qui conduisait à la cour, Georges et M<sup>me</sup> Shelby laissèrent échapper une exclamation de surprise à laquelle répondirent les hennissements de *Bill* et de *Jerry*.

En effet, les deux chevaux étaient là, piaffant, rongeant leur frein et attelés à la voiture la plus légère qu'on puisse imaginer. En outre, de grandes ouvertures pratiquées en forme de fenêtres et fermées à la poussière ou aux rayons du soleil par des espèces de rideaux que formaient de larges feuilles de palmier, y laissaient pénétrer l'air et y entretenaient la fraîcheur. Enfin, l'intérieur avait été orné de la manière la plus coquette et disposé aussi commodément qu'il fût possible de le souhaiter.

—Quelle est cette voiture? dit Georges.

—Monsieur Georges, répondit Samuel, ne reconnaisez-vous pas votre vieille calèche?

—Elle a subi une telle transformation...

—Tous vos anciens esclaves y ont travaillé cette nuit.

—Cela est merveilleux...

—Oh ! non, car le désir que nous avons de vous être agréables est tout naturel.

Georges et M<sup>me</sup> Shelby se serrèrent la main. C'était une muette et nouvelle félicitation qu'en ce moment même, où ils eussent pu éprouver un regret, ils échangeaient réciproquement en se félicitant d'avoir rendu à eux-mêmes, c'est-à-dire aux plus nobles sentiments, quelques-uns de ces cœurs que l'esclavage déchire et torture dans son impuissance à les arracher du sein où Dieu les a placés.

—Comment se fait-il, reprit Georges, qui alla caresser les deux chevaux, que *Bill* et *Jerry* soient encore ici ?

Cette question parut embarrasser beaucoup David. Samuel l'avait sans doute prévue et il se hâta de venir en aide à son compagnon ; s'approchant de Georges, il lui dit à demi-voix :

—Mon ancien maître songe-t-il que les nouveaux propriétaires de l'habitation vont arriver tout à l'heure. Notre chère madame sera bien peinée de les voir. Les bagages sont attachés à la voiture, *Bill* et *Jerry* ne demandent qu'à courir. Ne serait-il donc pas bien de partir tout de suite ?

Georges se laissa prendre à ce piège honnête, oublia sa question et répliqua seulement :

—Vous avez raison, Samuel, il faut épargner à ma mère le triste spectacle de voir la maison où est mort mon père, envahie par des étrangers.

Alors, Jenny passa son visage mutin et souriant à

travers le feuillage qui servait de store à la voiture où elle avait déjà pris place.

— *Maman* Shelby, s'écria-t-elle, montez, montez vite. On a fait de votre vieille calèche un petit jardin qui marche.

Georges et sa mère se placèrent dans cette chaise de poste d'un nouveau genre.

A peine y furent-ils installés que David se cramponna à l'arrière du léger équipage. Samuel sauta sur un des brancards, donna un coup de sifflet, et la petite quarte-ronne s'écria :

« Le jardin marche... Oh! comme il roule vite ! »

La vérité était que *Bill* et *Jerry* emportaient nos personnages avec une rapidité digne des deux nobles courriers. Les esclaves affranchis qui, d'après le conseil de Samuel, s'étaient tenus cachés jusqu'alors afin de ne point retarder le départ, saluèrent d'un touchant adieu leurs anciens maîtres.

Ces derniers regardaient machinalement fuir de chaque côté de la route une campagne riche et bien cultivée.

Ici c'étaient des champs où le maïs et le froment se récoltent en abondance, de fertiles rizières, des chênevières toutes peuplées d'oiseaux babilards ; plus loin, se balançait l'arbrisseau et l'herbe dont les grandes et belles fleurs contiennent le coton dans leur profonde corolle ; puis venait le lin qui tapisse la terre d'un vert feuillage moucheté de fleurs lilas, puis encore le tabac à la tige droite, aux feuilles larges et molles, aux fleurs

rosées et groupées en bouquets élégants et les bois, les pâturages variaient ce panorama mouvant.

Après avoir roulé pendant trois heures environ, la voiture s'arrêta devant une taverne.

— Monsieur Georges, dit Samuel, laissons passer ici le moment le plus chaud de la journée. Votre déjeuner doit être servi dans cette maison. Descendez-y donc, s'il vous plaît, pendant que les chevaux reprendront haleine et videront une mesure de maïs qu'ils ont bien gagnée<sup>1</sup>.

Georges sortit de la rêverie mélancolique qui s'était peu à peu emparée de son esprit.

— Ah ! ah ! fit-il, c'est en cet endroit que nous allons nous séparer... mais je n'aperçois aucun embarcadère.

— Cher monsieur, il n'existe point, en effet, d'embarcadère ici, il y a seulement une taverne, où, si vous ne vous hâitez de descendre, votre déjeuner sera froid ou bien trop cuit.

— En vérité, Samuel, dit à son tour M<sup>me</sup> Shelby, vous parlez comme si vous possédiez la baguette d'une fée, car il ne faudrait pas moins pour faire que nous nous trouvions servis tout à point dans une taverne.

— Madame, répondit David avec sa volubilité ordinaire, s'il faut pour qu'il en soit ainsi avoir la baguette d'une fée, nous possédons cette baguette-là. Entrez, entrez et vous verrez que je ne mens point.

Jenny sauta de la voiture à terre.

<sup>1</sup> Le maïs est l'avoine des chevaux en Amérique.

—Oh ! la bonne baguette, répeta-t-elle. La cuisine des fées doit être délicieuse et faite avec du sel sucré.

Moitié par complaisance, moitié par curiosité, Georges et M<sup>me</sup> Shelby, précédés de Jenny entrèrent dans la taverne.

Ils pénétrèrent au milieu d'une assez grande salle où plusieurs individus attendaient que l'hôte fût en mesure de les servir.

Quelques-uns d'entre eux taillaient, à l'aide de leur couteau, des morceaux de bois dont les nombreuses rognures couvraient en partie déjà les planches de la salle. La gravité et l'ardeur avec lesquelles ils se livraient à cette occupation faisaient vraiment plaisir à contempler. Si, cependant, poussé par la curiosité, et pensant voir naître sous les doigts de ces braves gens quelque petit chef-d'œuvre de sculpture, vous étiez tenté d'attendre la fin de l'opération, vous seriez bien attrapé. Les couteaux feront leur office jusqu'à ce que le morceau de bois soit entièrement réduit en copeaux.

Des copeaux, qu'un coup de balai emportera, voilà en effet tout ce que produit ce labeur ou plutôt cette manie de tailler et de rogner dont sont possédés les Américains. Un Français, pour prendre patience, lit le journal ou fait des cocottes en papier, un Anglais boit du thé ou dort, un Espagnol roule des cigarettes, le citoyen des États-Unis ratisse du bois. Avant toute chose, mettez une bûche à sa disposition, sans cela, il découpera vos meubles ; ne lui confiez pas votre canne,

il vous rendrait loyalement une allumette; ne lui prêtez pas votre parapluie, il vous restituerait un sac de copeaux.

Le maître de la taverne s'était avancé, son bonnet à la main, au-devant de Georges et de M<sup>me</sup> Shelby et les avait conduits dans une petite pièce où, à leur grand étonnement, ils avaient vu une table avec le couvert mis et sur laquelle fumaient les plats d'un premier service.

—Mon ami, dit à l'hôte Georges, qui maintenant croyait à quelque méprise, pour qui a été préparé ce déjeuner?

—Pour M. Georges Shelby et sa mère qui voyagent, répondit le maître de la taverne.

M<sup>me</sup> Shelby et son fils se regardèrent tout surpris. Ni Samuel ni David n'étaient entrés dans la taverne et, par conséquent, n'avaient pu instruire l'hôte.

—Monsieur Shelby, reprit celui-ci d'un air piteux, le second service va être brûlé, si vous tardez encore à vous mettre à table.

L'inquiétude du pauvre homme avait quelque chose de si naïf et de si vrai que les voyageurs ne voulurent pas la prolonger, et ils s'attablèrent en riant. Aussitôt l'aubergiste retourna à ses fourneaux.

Ce fut un valet qui servit pendant tout le repas. Georges l'interrogea, mais le garçon ne savait rien de ce que nos personnages étaient curieux d'apprendre.

Après le déjeuner, le jeune Américain se mit en quête de ses deux anciens esclaves auxquels il avait, comme

on le comprendra, plus d'un éclaircissement à demander. Mais vainement les chercha-t-il dans toute la taverne et au dehors, il ne put les rencontrer. L'avaient-ils donc quitté tout à coup ? Cela était d'autant moins probable qu'en passant devant l'écurie, il y avait vu *Bill* et *Jerry* lavés, étrillés, la tête dans la mangeoire et le ventre déjà fort arrondi.

« Ma foi, pensa Georges dont l'esprit, capable des plus grandes résolutions, s'accommodait mal des petits détails de la vie, abandonnons-nous aveuglément au mystère plein de charmes qui nous conduit. Ne pressons point le moment, trop proche sans doute, où, avec lui, s'envoleront nos dernières illusions. »

Le jeune homme rejoignit M<sup>me</sup> *Shelby*.

Il la trouva expliquant à *Jenny* comment l'industrie savait extraire de la feuille et des tiges de certains arbrisseaux que l'on apercevait de la fenêtre, le magnifique bleu-indigo. Elle lui disait l'origine indienne de cette plante et lui nommait quelques-unes des vingt-quatre espèces d'indigotiers que possède l'Amérique.

Georges prit un siège à bascule, s'y adossa, ferma à demi les yeux et, en entendant la douce voix de sa mère qui répondait aux questions enfantines de *Jenny*, il s'imagina être encore dans sa jolie maison du Kentucky.

Ce rêve devait bientôt être troublé par la vigilance de ceux-là mêmes peut-être auxquels il était dû.





LES GRANDS LACS.



« Oscillant et léger comme une coquille de noix le canot suivait  
le fil capricieux de l'eau.

## IV

### Le Rapide

---

**P**OUR ne point avoir pu trouver David et Samuel, il fallait, en vérité, que Georges n'eût jamais joué à cache-cache. Les deux affranchis s'étaient tout simplement réfugiés dans la vieille calèche, où ils avaient, sans façon, dressé leur couvert. Aussi mordaient-ils à belles dents au milieu d'une galette grossière, dont trois ou quatre fruits de maïs cueillis verts et confits dans du vinaigre formaient tout l'assaisonnement. Cette collation achevée, ils firent leur sieste comme de grands seigneurs ; ensuite ils allèrent à l'écurie où, grâce à leurs soins, ils trouvèrent les chevaux en bon état.

Quelques instants plus tard, *Bill* et *Jerry* étaient attelés de nouveau et, la carte payée, les voyageurs remontaient dans leur frais et léger équipage.

Samuel, assis sur son brancard, tenait déjà les rênes.

David s'approcha de l'hôte qui venait d'apparaître sur le seuil de la taverne. Les deux hommes causèrent pendant un moment, le premier paraissant interroger, le second indiquer en gesticulant une direction à suivre pour atteindre un but que le doigt du brave aubergiste désignait dans l'espace.

L'affranchi ayant obtenu sans doute les renseignements qu'il désirait, sauta à côté de Samuel et la voiture roula aussitôt.

Lorsque après bien des cahots, et ballottée comme un petit vaisseau, elle eut trouvé son sillage au milieu d'une vieille route américaine, boueuse, inégale, bâtie sur pilotis, et qui, parfois, disparaissait tout à coup, David dit à Georges :

—De quelle façon, cher monsieur, un homme peut-il s'instruire ?

—On s'instruit, répliqua Georges, de différentes manières : d'abord en lisant de bons ouvrages et en les méditant afin de bien les comprendre, puis encore en voyageant....

Samuel et David laissèrent échapper une exclamation de joie.

—Mais, reprit le quarteron, ce sont les hommes instruits qui font les livres.

— Sans doute.

— Et si, au lieu d'écrire ce que vous savez, monsieur Georges, vous le disiez à des ignorants, ne les instruiriez-vous point?

— Certainement.

— Ainsi, tout en causant avec vous, il serait possible de parvenir à être savant.

— On apprendrait du moins ce que j'ai appris moi-même.

— Hé bien ! monsieur Georges, puisque nous avons le temps en ce moment, voulez-vous être assez bon pour causer avec Samuel et moi ?

— Et moi, ajouta vivement Jenny. Vous nous expliquerez pourquoi la pluie n'éteint pas le soleil, qui sans doute est un grand feu, puisqu'il nous chauffe de si loin, et pourquoi le vent ne souffle pas ces jolies chandelles qu'on voit au ciel pendant la nuit ; vous nous raconterez ce que disent les animaux, car j'ai lu dans un livre de fables que les bêtes parlent tout comme Samuel, David et Boule-de-Neige ; vous nous apprendrez...

— Oh ! oh ! que de choses en une fois, interrompit le fils de M<sup>me</sup> Shelby.

— Monsieur Georges, dit à son tour Samuel, commençons toujours, si vous le voulez bien ; peut-être Dieu éloignera-t-il l'heure de notre séparation.

— Allons, conclut Georges, cette leçon dût-elle être unique, je ne refuserai point ce que vous me demandez, quoique je juge plus à propos de vous entretenir de

sujets moins élevés et moins brillants que le soleil et les étoiles, et que je suis trop ignorant moi-même pour comprendre et traduire le langage des bêtes. Écoutez-moi donc bien.

La recommandation était inutile ; les trois interlocuteurs du jeune Américain avaient tous déjà l'oreille tendue.

La leçon, plusieurs fois interrompue à cause des incidents sans lesquels il n'est pas de voyage, mais toujours reprise, dura jusqu'au commencement de la nuit. On était arrivé alors à l'entrée d'une petite ville.

Au beau milieu de cette entrée, qui était la porte principale, se tenait en sentinelle un personnage à l'œil doucereux, au nez flamboyant, au ventre rebondi.

Il resta fièrement campé à sa place, et fit seulement signe à Samuel de retenir les chevaux.

—Je suis le maître du *Fourneau d'or*, dit-il, le premier hôtel de la ville.

—Et qui attendez-vous là ? demanda l'affranchi.

—M. Georges et M<sup>me</sup> Shelby qui voyagent.

Georges entendit la réponse et avança la tête.

—C'est nous que vous attendez ? dit-il à son tour et tout stupéfait.

—N'êtes-vous pas monsieur Georges Shelby, et n'est-ce point madame Shelby que j'ai l'honneur de voir à côté de vous, qui voyagez l'un et l'autre ?

—Hé oui, mais...

—Alors c'est vous que j'attends ; accordez-moi donc

la grâce de me suivre jusqu'au *Fourneau d'or* : vous y trouverez un bon souper et des lits excellents ; ne dédaignez point mes offres, car mon hôtel est, je le répète, le meilleur de la ville où il n'en existe aucun autre, et si le *Fourneau d'or* n'avait été allumé pour vous, et que je n'eusse disposé à votre intention la chambre de M<sup>me</sup> Peters, ma femme, je vous prie, vous auriez été exposés à vous coucher sans souper, ou bien à souper sans vous coucher, ou bien encore à ne faire ni l'un ni l'autre.

—Allons, bavard, dit Samuel, montrez-nous le chemin de votre hôtel.

—Oh ! continua l'hôtelier, je ne m'appelle point bavard ; c'est un nom que l'on donne aux gens qui parlent trop, ce qui ne m'arrive guère, car je ne dis ordinairement qu'une chose à la fois ; je me nomme Peters, de même que mon père, mon aïeul, mon bisaïeul, et tous mes aïeux en remontant jusqu'à Adam, dont probablement le nom signifiait Peters dans le langage de ce temps-là.

Samuel impatienté lâcha la bride à *Bill* et à *Jerry*, qui se mirent à pousser de la tête notre savant généalogiste. Ils le firent, toutefois, avec la déférence due à un homme chez lequel les intelligents animaux avaient compris qu'ils allaient trouver une litière fraîche et une mangeoire pleine.

Georges et M<sup>me</sup> Shelby se demandaient encore, lorsqu'ils descendirent devant le *Fourneau d'or*, comment il était possible que le propriétaire de ce bel établissement

fût instruit de leur voyage et prévenu de leur arrivée.

Jenny répondait que sans doute les aubergistes étaient sorciers, puisque le maître de la taverne où l'on s'était arrêté le matin en savait tout autant que M. Peters.

Il fallut, faute de mieux, se contenter de cette explication ; nous ferons de même.

Le principal fut que nos personnages trouvèrent à satisfaire convenablement leur appétit, et passèrent tous une bonne nuit.

Le lendemain matin, Georges, en dépit de sa résolution de respecter un mystère que semblait diriger la Providence, demanda aux neveux de l'oncle Tom quelles étaient leurs intentions, et si *Bill* et *Jerry* ne devaient pas enfin être ramenés à leur nouveau maître.

—Si vous y consentez, répondit Samuel, le maître des deux nobles bêtes permettra qu'elles vous conduisent dans votre voiture jusqu'aux grands lacs.

—C'était donc là une des conditions de la vente ?

—Ne m'aviez-vous point autorisé, dit Samuel en évitant de répondre directement, à traiter l'affaire comme je l'entendrais... Ai-je mal agi ?

—Je ne vous blâme nullement, Samuel, mais les grands lacs sont encore loin, et quoi que vous disiez, je crains que celui qui a acheté mes pauvres chevaux...

—Monsieur Georges, nous avons carte blanche...

—Eh bien ! alors en route, termina Georges dont il semblait qu'un bon génie prît soin de tromper toutes les inquiétudes.

La voiture, dont le vert rideau avait été remplacé par un feuillage plus frais, roula de nouveau.

A quelques petits événements près, et qui ne méritent pas d'être rapportés, cette journée et les suivantes se ressemblèrent pour nos héros.

Pendant que *Bill* et *Jerry* accomplissaient des merveilles d'agilité, Georges initiait ses affranchis aux premières notions du savoir qu'ils étaient, avec tant de raison, jaloux d'acquérir. Par des observations pleines de cœur, de vertueux sentiments et de noblesse, M<sup>me</sup> *Shelby* donnait comme une vie apparente à la science dont la morale est, en effet, l'âme véritable, et les naïves interruptions de *Jenny* égayaient les leçons.

Vers le milieu du jour on ne manquait point de rencontrer une auberge dont le maître venait à la portière de la voiture dire cérémonieusement :

—Le déjeuner de M. Georges et de M<sup>me</sup> *Shelby* qui voyagent est prêt.

Et le fait ne démentait jamais ces paroles.

Quand le soir était arrivé, il se trouvait toujours sur la route quelque hôtellerie devant laquelle était posté un homme montrant une face et des mains rougies par le feu des cuisines.

—Voilà ceux que nous attendons, s'écriait-il; c'est M. Georges et M<sup>me</sup> *Shelby* qui voyagent.

Puis il ouvrait à deux battants les portes de sa maison, et ajoutait :

—Descendez, je vous prie, monsieur et madame *Shel-*

by, vous aurez chez moi bonne table et bon gîte ; rien n'a été négligé pour vous recevoir dignement.

Et cette pompeuse promesse se réalisait à peu près.

—En vérité, disait Georges en riant, il faut que je sois devenu l'ami du *chat botté*, qui sans doute nous sert de postillon, car tous ces *Yankee*<sup>1</sup> tourne broches crient plus haut le nom des *Shelby* que si c'était celui du marquis de Carabas.

Le jeune homme s'était insensiblement accoutumé à jouer le rôle passif du marquis de Carabas, et Jenny commençait à trouver que le petit jardin, renouvelé un grand nombre de fois, marchait depuis bien longtemps, lorsqu'il devint aisé de voir que le territoire bordant les grands lacs venait enfin d'être atteint.

On avait laissé derrière soi les États-Unis de l'Ohio si abondant en gibier, grains, fruits, bois de construction et poissons, de Pensylvanie, si riche en mines de fer, de cuivre et en sources sulfureuses, et on approchait de la limite septentrionale de l'État de New-York, aussi fier de sa ville principale, New-York, que le Massachusetts, son voisin, de Boston ou bien encore que la Virginie et l'État de Maryland s'enorgueillissent tous deux de posséder la ville célèbre de Washington.

Quelque légère que fût la chaise de poste, elle était souvent arrêtée par des obstacles qui ne se trouvaient franchis qu'après des peines infinies.

<sup>1</sup> Sobriquet ironique donné aux Américains.

Puis elle traversait une de ces vastes solitudes qu'embrassent et que fouillent avec une craintive et religieuse curiosité les regards de l'homme civilisé, auquel il semble que Dieu s'est réservé le désert pour y élaborer et cacher ses plus mystérieuses créations.

Plus loin, la terre se hérissait de bois, dont chaque arbre droit, vigoureux, cent fois centenaire, est un colosse du règne végétal. Parfois, un de ces fils gigantesques de la création flétrit sous le poids des siècles, et sa chute bruyante, mortelle à tout ce qu'elle rencontre, fait trembler le sol où il se creuse une tombe.

C'étaient aussi des collines qui paraissaient lever la tête vers le ciel pour échapper aux étreintes d'une planteruse végétation ; à leur pied venaient se briser des cours d'eau de plus en plus nombreux et fuyant comme des chercheurs d'aventures, après mille détours.

Nos personnages, contraints par les difficultés du chemin de mettre pied à terre, longeaient une de ces rivières, lorsqu'un canot d'écorce que les dentelures de la rive n'avaient point encore permis d'apercevoir, doubla un petit promontoire et attira leurs regards.

Oscillant et léger comme une coquille de noix, le canot suivait le fil capricieux de l'eau dont le lit était envahi par une infinité de racines et de plantes aquatiques.

Un homme armé d'une *pagaie* qu'il maniait fort habilement, remplissait les fonctions de pilote, et chaque fois qu'un danger avait été évité, il échangeait un sou-

rire avec une jeune femme à moitié couchée dans la frêle embarcation.

L'homme portait un costume qui ne manquait pas d'une certaine élégance artistique. Sa large poitrine se dessinait sous une casaque de coton rayée ; sa taille souple, bien prise, était soutenue par une ceinture en laine de différentes couleurs, à laquelle se balançait un étui, un couteau, un sac à tabac et divers autres ustensiles. D'amples culottes qui flottaient sur le genou jusqu' où montaient des guêtres de peau de veau marin et des *mocassins*<sup>1</sup> complétaient l'habillement du navigateur américain.

La toilette de sa compagne méritait aussi de fixer l'attention.

Les cheveux que la jeune femme portait dans toute leur longueur étaient retenus à la hauteur des tempes et du front par un cordon passé dans de petites perles noires et blanches qui, de chaque côté de la tête, formaient un gros nœud. A son col, où brillait un collier de verroteries, s'attachait une tunique de coton écarlate, tombant un peu au-dessous des genoux. Sur cette tunique était jetée une draperie semblable, pour la forme, au manteau des Grecs ; enfin une espèce de bas qui s'attachaient à la cheville, s'harmoniait assez pittoresquement, par leur riche couleur, à des *mocassins* brodés de fils d'or.

<sup>1</sup> Sorte de chaussures.

Ajoutons, s'il nous est permis d'employer une telle expression, qu'aux traits un peu sauvages de la personne ainsi vêtue, il était facile de reconnaître en elle une femme indienne<sup>1</sup>.

Tout à coup un courant saisit et emporta avec violence le canot vers une de ces chutes d'eau connues sous le nom de *rapides* et qui, sur un grand nombre de rivières et certains fleuves d'Amérique, interrompent fréquemment la navigation ou la rendent très-périlleuse<sup>2</sup>.

Celui qui conduisait l'embarcation leva vivement les yeux. Hélas ! il n'avait tenu que pendant un court instant ses regards attachés sur la jeune Indienne ; mais ce moment d'oubli avait suffi pour mettre les jours de tous deux en danger.

Le premier fit aussitôt usage des *pagaies*, et peut-être son adresse et ses efforts eussent-ils été couronnés de succès, si une des deux rames, rencontrant une racine ou un morceau de roc, ne se fût brisée.

<sup>1</sup> On appelle Indiens les naturels de l'Amérique, bien que, à proprement parler, cette dénomination ne convienne qu'aux habitants de l'Inde. C'est là un abus de langage dont la cause semblerait remonter à l'erreur des navigateurs qui, en abordant les premiers au nouveau monde, s'imaginèrent avoir rencontré la région asiatique.

<sup>2</sup> Les *rapides* sont produits par des inégalités de terrain que l'eau franchit en se précipitant d'une hauteur trop petite pour former une cataracte, mais assez grande pour que souvent il soit impossible non-seulement de les remonter, mais même de les descendre. Nous verrons bientôt à quel expédient on a recours dans ce cas. Quand les rapides n'occupent qu'une partie de la rivière ou du fleuve, il faut une habileté extrême et une attention continue pour les éviter.

— Ils sont perdus ! s'écria Georges en s'approchant machinalement de la rive.

Mme Shelby et Jenny se couvrirent les yeux avec leurs mains pour ne pas voir la fin de cet effrayant épisode.

Le bruit d'un corps tombant dans la rivière retentit... David, sans calculer à quel danger l'exposait un dévouement dont l'utilité était plus que douteuse, s'était, d'un bond, jeté à l'eau et nageait déjà vers l'embarcation.

Samuel seul était resté impassible ; on eût dit un spectateur de pierre.

Excellent nageur, David a atteint le canot en danger et s'y est cramponné avec plus de témérité que de chances de succès. La résistance que l'affranchi tente d'opposer au courant, manquant de point d'appui, le pauvre garçon est lui-même entraîné vers le *rapide*, qui n'est plus éloigné que d'une longueur d'aviron.

Georges précipite ses pas en avant, tout en ôtant son habit afin d'être prêt à porter aide aux naufragés si, grâce à un effet miraculeux de la Providence, il arrive qu'ils ne soient pas déchirés par les rochers ou étouffés par l'eau.

Mme Shelby, dont les regards glissent malgré elle à travers ses doigts tremblants, pousse bientôt un cri que répète instinctivement la petite quarteronne.

La tête du canot se balance au-dessus des pointes de roches que l'eau en bondissant couvre d'écume.

O surprise ! La petite barque s'arrête brusquement ;

une force inconnue la retient captive au bord de l'abîme ;  
l'onde bouillonne , mugit autour de sa fragile proie  
qu'elle attire vainement , et tous les yeux se lèvent  
vers le ciel , car c'est de là seulement qu'a pu venir un  
secours inconnu et inespéré.



# V

Où l'on verra qui était le chat botté  
et comment il n'avait qu'une botte.



EMONTONS de quelques secondes dans notre récit où nous avons laissé Samuel tranquille spectateur de ce qui se passait.

L'impassibilité du mulâtre n'était qu'apparente ; suivant son habitude, il pensait avant d'agir.

Enfin, un éclair brilla dans ses yeux et, toujours maître de lui, mais prompt comme la résolution qu'il venait de concevoir, il s'élança vers un arbre, l'embrassa de deux bras robustes et disparut au milieu du feuillage.

L'arbre étendait une partie de ses branches au-dessus de la rivière ; l'une d'elles surtout, plus

longue et plus basse que les autres, avançait assez loin.

Ce fut sur celle-là qu'on eût pu voir bientôt le mulâtre ramper ainsi qu'un gros serpent, puis, étant arrivé aux deux tiers de ce chemin aérien, enlacer la branche avec ses jambes d'Hercule et se suspendre, la tête en bas, les bras libres et tendus.

A peine fut-il dans cette position que la barque emportée vers le *rapide* passa, ainsi qu'il l'avait exactement calculé, à portée des mains de l'affranchi.

Ces mains s'étaient aussitôt abattues sur la proue du canot et, semblables à des crampons de fer, s'y étaient attachées, grâce aux rugosités de l'écorce dont il se trouvait fait.

—Tiens ferme, Samuel, balbutia David à demi épuisé et qui n'était pas fâché de ce surcroît de renfort... Ah ! mon Dieu, j'entends craquer la branche.

—Ce sont mes os qui craquent, répondit Samuel avec indifférence. Cependant hâtez-vous de gagner la terre.

—Et comment veux-tu que nous fassions ?

—Ne suis-je point là pour vous servir d'échelle ?

Soit que le compagnon de l'Indienne eût compris ou deviné, soit encore qu'il agît spontanément, il prit entre ses dents le bout d'un lien solidement fixé à la barque, se hissa lestement le long du corps de Samuel, parcourut en sens contraire la route qu'avait prise tout à l'heure le mulâtre, et ne tarda pas à toucher la rive.

David le suivit de près, ruisselant et secouant à la manière des caniches l'eau dont il était imbibé.

Georges vint se joindre à eux et les trois hommes réussissant leurs efforts tirèrent facilement le canot à terre après que Georges eut crié à Samuel de lâcher prise.

Pendant tout le temps qui venait de s'écouler, l'Indienne n'avait témoigné aucune crainte; elle posa le pied sur la rive sans montrer ni empressement à sortir de péril, ni joie de se voir sauvée, et parut même très-étonnée des signes de félicitations ou d'intérêt que lui prodigua M<sup>me</sup> Shelby. Elle y répondit en désignant la chute d'eau avec un geste de dédain et en montrant ensuite le ciel d'un air souriant.

Sans doute, la jeune femme voulait exprimer que les dangers n'étaient dignes que de mépris et que le ciel dans lequel il fallait avoir confiance disposait de la vie humaine.

Les Indiens de l'Amérique septentrionale font en effet preuve de la plus grande indifférence non-seulement en face de la mort, mais même à la vue du supplice dont ils sont menacés et au milieu des tourments qui peuvent la précéder. Ils chantent sous le couteau qui les déchire lentement, ils rient sur le bûcher qui les brûle à petit feu, et provoquent leur ennemi devenu leur bourreau par des sarcasmes ou par des défis; ils le lassent, ils en triomphent par leur impassibilité. C'est la victoire du courage sur la cruauté, de l'âme sur la matière : c'est horrible à voir, c'est sublime à méditer !

Que l'on ne croie pas que le cœur de ces sauvages soit fermé à la reconnaissance; bien loin de là : l'Indienne

ayant aperçu des traces de sang sur les mains de David, qui s'était légèrement écorché, donna aussitôt les marques d'une vive inquiétude. Elle déchira un coin de son manteau, cueillit certaines plantes qu'elle mâcha, fit une compresse et la posa sur la légère blessure du quarteron, tandis que Jenny, qui avait vu seulement l'Indienne ramasser les plantes et les porter à sa bouche, disait à M<sup>me</sup> Shelby :

—Oh, maman, cette belle dame s'est mise à paître comme un mouton!... Est-ce qu'on ne mange que de l'herbe dans ce pays-ci?

De son côté, l'imprudent pilote dont la mésaventure avait interrompu le voyage de nos héros, leur témoignait sincèrement sa gratitude.

—*Grand chef*<sup>1</sup>, dit-il à Georges en mauvais anglais, toi et les tiens vous êtes venus à mon aide : dispose de ma vie, car elle t'appartient en retour de votre généreux office.

—Moi et mes braves compagnons, répondit le fils de M<sup>me</sup> Shelby en adoptant la formule de langage employé par son interlocuteur, nous sommes heureux de ton salut ; nous t'avons assisté pour obéir au doux sentiment qui porte les hommes à s'aimer et à s'entr'aider comme de vrais frères. Je n'accepte pas l'offre de ta vie ; mais j'échange si tu veux mon amitié contre la tienne.

<sup>1</sup> Titre honorifique en usage dans plusieurs tribus de l'Amérique du Nord.

— Je serai ton ami et l'ami de tous les tiens. On m'appelle Henri le Déterminé; ne l'oublie pas.

— Ton nom, continua Georges, n'est pas celui d'un Indien.

— Mon nom, repartit Henri le Déterminé avec orgueil, est français; le grand-père de mon aïeul le portait lorsqu'il vint de la France, sa patrie, pour habiter le beau pays des eaux et des bois<sup>1</sup>. Alors, les habits rouges<sup>2</sup> n'en étaient pas les maîtres et, depuis les lacs<sup>3</sup> jusqu'à la grande baie<sup>4</sup>, depuis la profonde mer<sup>5</sup> jusqu'aux terres sans fin<sup>6</sup>, nos pères jouissaient de leur glorieuse découverte. Aujourd'hui, quelques-uns de leurs fils errent encore sur la terre que ces hommes hardis avaient conquise, mais leurs fils y sont restés fiers et forts comme l'Indien dont, en bons cousins, ils partagent la hutte, la patrie et l'indépendance... Je suis un de ceux-là.

— Et n'est-ce point vous, ajouta Georges, que l'on appelle *coureurs des bois*?

— Les hommes civilisés qui nous prennent pour guides nous appellent ainsi en effet... Mon frère,

<sup>1</sup> Le Canada où l'on voit les plus majestueuses forêts du monde, et où l'on trouve une plus grande quantité d'eau douce qu'en aucun lieu de la terre.

<sup>2</sup> C'est-à-dire les Anglais auxquels le Canada fut cédé par le traité de Versailles, du 10 février 1763.

<sup>3</sup> Les lacs Ontario, Erié, Huron, Michigan et Supérieur.

<sup>4</sup> La baie d'Hudson.

<sup>5</sup> L'océan Atlantique.

<sup>6</sup> Notre personnage veut parler des régions de l'ouest qui ont à peine encore pu être explorées.

poursuivit Henri, a-t-il le projet de passer de l'autre côté des lacs ?

—Oui.

—Est-ce pour chasser les bêtes à fourrure ?

—Oui encore.

—Hé bien ! que mon frère, lorsque le vent de glace soufflera, vienne sur les rives de notre Ottawa, qu'il s'achemine jusqu'aux nombreuses cabanes des Algonquins grosses-têtes, au milieu desquels je retourne avec ma femme, la fille de leur grand chef, et nous procurerons à mon frère la plus belle chasse qu'il puisse désirer.

Henri le Déterminé prit alors l'Indienne par la main et ils regagnèrent leur canot. En deux voyages, l'un pour la cargaison, l'autre pour le bâtiment lui-même, le coureur des bois transporta sur ses épaules tout l'équipage jusqu'au-dessous du *rapide*.

Un instant après, les pagaines frappèrent l'eau en suivant la cadence d'une vieille chanson française en-tonnée par Henri, et peu à peu le murmure du flot et le chant de l'homme s'éteignirent.

Nos personnages continuèrent leur route et, le soir même, arrivèrent en vue du lac Ontario.

C'était l'endroit où le Niagara, après avoir baigné dans cette petite mer d'eau douce son onde qui reçoit alors le nom de fleuve Saint-Laurent, reprend sa course vers l'Océan.

Là, encore, les voyageurs trouvèrent un hôtelier qui

guettait leur arrivée et qui ne manqua pas de la saluer de l'inévitable refrain : — Voici M. Georges Shelby et sa mère qui voyagent.

—Le chat botté est encore passé par ici , dit Jenny.

Georges fut éveillé le lendemain par plusieurs coups frappés à sa porte et il entendit la voix de Jenny qui criait au dehors :

—Ami, ami, levez-vous vite et vous verrez notre chat botté qui n'a qu'une botte !

Georges s'habilla, ouvrit à la petite quarteronne et, M<sup>me</sup> Shelby étant survenue, ils s'approchèrent de la fenêtre.

A leur grande surprise, la mère et le fils aperçurent Boule-de-Neige campé sur un banc où il se pavannait dans un vieil habit auquel il ne manquait guère que les boutons, le collet et les basques.

Le nègre était coquettement, et de façon à le cacher, assis sur l'un de ses pieds, la jambe gauche ployée et l'autre tendue afin de montrer une botte superbe.

Georges appela son ancien esclave.

Celui-ci leva le nez et sourit de son plus gracieux sourire, ce qui mit en suite un petit chien qui l'admirait, la pauvre bête ayant cru que le noir voulait la dévorer.

Sur un signe de son ancien maître, Boule-de-Neige quitta le banc, mais il ne put le faire avec assez d'agilité ni d'adresse pour ne point laisser voir que son pied gauche, sur lequel, nous l'avons dit, il se tenait assis, était beaucoup moins brillamment chaussé que le

droit. Hélas ! une humble pantoufle servait de contre-poids et de pendant à l'orgueilleuse botte.

Lorsque Boule-de-Neige entra dans la chambre de Georges, la botte avait passé à gauche et la pantoufle à droite. Elles avaient probablement fait le contraire une heure auparavant. C'était un moyen employé par le nègre pour avoir toujours les deux pieds bien chaussés... l'un après l'autre.

—Est-il possible que je te retrouve ici, mon pauvre Boule-de-Neige ? dit Georges.

—Être très-possible, *massa*.

—Tu nous as donc suivis ?

—Non, moi aller toujours devant et entrer dans taverne ou hôtellerie bonne, puis dire aux maîtres : préparez le meilleur manger pour *massa* Georges et M<sup>me</sup> Shelby qui voyagent ; vous être bien payés si eux contents, mais si vous les fâchez, Samuel qui est bien fort mettra vous comme des galettes de maïs.

—J'étais bien sûre, interrompit Jenny, de ne pas me tromper tout à l'heure en disant que vous verriez notre chat botté.

—Mais, objecta M<sup>me</sup> Shelby, comment pouviez-vous deviner les endroits où nous devions passer ?

—Oh ! cela était dans les conventions faites avec David et Samuel ; moi demandais le chemin à l'hôtelier ; vous arriver chez lui ; Samuel ou David demandait, à son tour, la route que moi suivre, et vous ainsi venir toujours derrière Boule-de-Neige jusqu'au grand lac.

— Je ne saurais imaginer comment vous avez fait une pareille route en aussi peu de temps, à pied et sans argent.

— Pas difficile du tout, maîtresse bonne : Boule-de-Neige a de bonnes jambes et puis quelquefois lui grimper, sans qu'on le voie, derrière voitures, se cacher dans bateaux, gagner de bons repas avec des grimaces et des tours qui amusent les hommes blancs, puis lui dormir sous la lune<sup>1</sup>; oui, Boule-de-Neige faire tout cela et se divertir encore par-dessus le marché avec les nègres *marrons*<sup>2</sup>.

— Tu es un brave et courageux garçon, dit Georges, je regrette de ne pouvoir t'assurer un sort digne de ton dévouement; en attendant j'agirai pour le mieux et si, un jour, nous nous retrouvons...

— Oh! nous, pas nous retrouver, repartit le nègre d'un air tout consolé.

— Pourquoi ne point l'espérer?

— Non, non, moi ne tiens pas du tout à cette espérance, pouh!

Réelle ou feinte, cette indifférence du nègre étonnait Georges. Boule-de-Neige prit sa physionomie malicieuse et ajouta :

— Nous pas avoir besoin de nous retrouver, parce que nous pas nous perdre.

— Qu'entends-tu par là?

<sup>1</sup> A la belle étoile.

<sup>2</sup> Nègres fugitifs.

—J'entends... mais voilà David et Samuel qui parleront mieux que moi.

Les neveux de l'oncle Tom venaient, en effet, de se montrer. Georges les questionna du regard.

—Notre cher libérateur, répondit Samuel à la muette question du jeune homme, voulez-vous nous accepter sinon comme serviteurs, du moins comme humbles compagnons de vos périls, de vos fatigues et de vos travaux? Pour rendre le bien-être perdu à votre vénérée mère, vous allez tenter la fortune, nous la tenterons avec vous et vos discours continueront à dissiper notre ignorance, car nous avons résolu de devenir riches et instruits; riches afin de racheter par l'argent quelques-uns de nos frères, instruits afin de travailler par la parole à l'affranchissement de tous.

Georges regarda sa mère qui souriait comme elle avait l'habitude de sourire pour toutes les nobles actions ou à toutes les pensées grandes et généreuses, et il présenta les mains aux affranchis en leur disant :

—Puisque tel est votre désir, mes chers compagnons, allons donc ensemble, à la grâce de notre courage, de nos bonnes intentions et de Dieu... Surtout, ajouta Georges en riant, ne perdez pas la baguette merveilleuse qui, depuis le Kentucky, nous a toujours fait trouver la table mise, car nous en aurons encore grand besoin et je crains bien que souvent notre chat botté n'use inutilement ses bottes à nous chercher un gîte.

—Oh! fit Jenny, il n'en usera qu'une à la fois, car

il paraît qu'il se sert de celle-là pour courir après l'autre... mais écoutez donc hennir *Bill* et *Jerry*. Peut-être ont-ils aussi quelque chose à nous dire ; et puisque mon ami Georges ne comprend pas le langage des bêtes, je vais lui expliquer celui des deux chevaux.

—Eh bien ! que disent-ils ?

—Ils se félicitent d'appartenir toujours à leur bon maître.

—David sait bien qu'ils sont vendus, car...

—Oui, répondit celui-ci, mais c'est vous-même qui les avez achetés.

—Comment ! je me suis acheté mes chevaux à moi-même ?

—Sans doute.

—Serait-ce encore un tour de votre baguette magique ?

—Cela est tout simple : vos anciens esclaves ont connu le regret que vous causait la perte de ces deux bons serviteurs ; alors, grâce à une cotisation, prise sur nos petites épargnes qui, d'après les lois, vous apparteniaient et que vous nous abandonniez<sup>1</sup>, nous avons ou plutôt vous avez, par l'entremise du gros homme que vous avez vu, acheté *Bill* et *Jerry* à vous-même comme je le disais. Avons-nous mal agi ?

—Oh ! repartit Georges, je vous ai seulement rendu

<sup>1</sup> Un maître permet parfois à ses esclaves de se livrer, hors de l'habitation, à quelques travaux dont il leur laisse les bénéfices, mais cela est fort rare.

votre liberté et vous m'avez donné votre amour et votre dévouement. J'accepte, car je suis maintenant votre débiteur. Allons, mes amis, dressons notre plan de campagne ; avec des alliés tels que vous, je ne doute presque plus du succès.

Il se forma alors une espèce de conseil et l'on décida que Georges, M<sup>me</sup> Shelby et Jenny s'embarqueraient pour Québec afin d'y arriver au plus vite, tandis que David, Samuel et Boule-de-Neige se dirigeaient à petites journées et avec les chevaux vers la ville de Montréal où Georges viendrait les rejoindre. De là, on s'avancerait dans le Canada en suivant la rivière Ottawa.



CANADA.



Le Brun et Cie, del et lith.

Imp. Auguste Bry à Paris.

“ Devant la Hütte était accroupi un Indien pressant gravement entre ses lèvres le bout d'un calumet.

# VI

## Une Alerté



**L**es sources du Saint-Laurent qui, cachant mal sous l'incognito sa grandeur et son orgueil, prend, depuis les chutes de Sainte-Marie, les noms de cours Saint-Clair, Niagara, rivière des Iroquois, peuvent être placées au lac des Assinoboïls, ou au moins à celui des Cristinaux, c'est-à-dire à plus de neuf cents lieues de l'endroit où les eaux fatiguées du fleuve vont se perdre et se reposer dans l'Océan, comme les siècles dans l'éternité.

Sur ce long parcours, il n'est pas, on le pense bien, toujours navigable pour les gros bateaux. On se sert alors d'embarcations légères et faciles à conduire.

Georges fit marché avec le propriétaire d'une barque qui s'engagea à conduire le jeune homme et ses compagnes jusqu'aux bateaux à vapeur.

O rêveurs ! jeunes amis de la nature, vous dont les regards paresseux et émerveillés se plaisent à déchiffrer\* durant des heures entières quelque belle page de la création, ne vous embarquez jamais sur le Saint-Laurent ou bouchez-vous les yeux, car vous seriez bientôt éblouis par la variété des tableaux que vous verriez se succéder avec une vertigineuse rapidité.

Ici, la lumière qui dore les fleurs sauvages et illumine de nombreux cours d'eau, l'air qui balance de hautes herbes, l'espace à perte de vue : c'est une prairie ; là, l'ombre, de mystérieux bruissements, des masses imposantes et fantastiques : c'est une forêt dont le dôme élevé cache le ciel à la terre qui la nourrit depuis le commencement du monde ; tout à coup la rive se déchire pour livrer passage à une rivière qui se jette dans le fleuve en égrenant sur des rochers ses cascades de perles et de diamants, ou bien pour former une baie des bords de laquelle rayonnent les rues uniformes d'un petit village, et la scène change encore une fois ; la savane fait place aux terres cultivées, puis là-bas miroite un marais immense que déjà un sombre môle dérobe aux regards.

Si, fatigués des rapides changements de cette merveilleuse décoration, les regards se portent en avant pour mesurer l'étendue, le Saint-Laurent qui s'élargit de plus

en plus, apparaît couvert d'un millier de points noirs. Serait-ce déjà la mer à la surface de laquelle se jouent les dauphins ou les dorades? Le bateau marche vite, les points noirs grossissent, la curiosité qu'ils inspirent va être satisfaite.

Mais non, car le fleuve s'est argenté d'écume; cette ligne blanche qui le traverse dans toute sa longueur est infranchissable, c'est un rapide ou une cataracte. Il faut descendre à terre, y traîner l'embarcation et la porter, ainsi que les bagages, au delà de la chute. Chacun se met à la besogne, les plus forts se chargeant quelquefois des moins lourds fardeaux, les plus faibles s'emparant avec orgueil des plus pesants bagages, les paresseux faisant beaucoup de bruit à défaut d'ouvrage.

Les endroits où s'effectuent ces sortes de transports se nomment *portages*.

On franchit donc le portage ainsi que nous venons de le dire, et le voyage nautique continue.

Les dorades et les dauphins que l'on avait cru voir disparaissent, ou plutôt, à mesure qu'on approche, se transforment en un archipel d'îles innombrables nageant sur les eaux, ainsi que les fleurs éparses du bouquet le plus varié.

La ville de Montréal, à laquelle ses nombreux clochers pourraient faire donner le nom de cité des aiguilles, glisse dans ce long et toujours admirable panorama.

Enfin, Québec, qui semble descendre de la montagne

où est située l'ancienne ville haute, vers le fleuve afin de s'y mirer, Québec, avec sa rade, son port, son château fortifié, interrompt sans la clore cette longue série de tableaux pittoresques.

Ce fut donc après avoir joui d'un spectacle aussi grandiose qu'il est possible de l'imaginer, que Georges, sa mère et Jenny débarquèrent dans la capitale du Canada.

M. Harrisson et sa famille les accueillirent fort cordialement. Le premier s'engagea à seconder les projets de Georges, et à faire acheter le produit des chasses futures du jeune homme, non pas pour le prix très-minime qu'on paye les peaux aux Indiens<sup>1</sup>, et même aux *trappeurs*<sup>2</sup>, mais suivant le tarif assez élevé d'après lequel les compagnies livrent à l'Europe cette précieuse marchandise.

L'hiver approchait. Le moment où le riche commerçant devait quitter Québec arriva bien vite, et Georges Shelby fut obligé de s'arracher aux tendres adieux de sa mère.

Les deux parents se rendirent à Montréal. Là était établi le siège de la compagnie que dirigeait M. Harrisson.

Depuis plusieurs jours, les trois affranchis attendaient leur ancien maître au rendez-vous donné. Ce peu de

<sup>1</sup> Les peaux s'échangent souvent tout simplement contre de la poude, de l'eau-de-vie, des miroirs, une couverture, etc.

<sup>2</sup> Nom donné aux chasseurs de bêtes à fourrure et qui dérive de celui du piège qu'on emploie, en général, pour les prendre, c'est-à-dire la trappe.

temps et les soins qu'ils avaient reçus, avaient suffi pour rendre à *Bill* et à *Jerry* toute leur vigueur.

Il ne restait donc plus qu'à entrer en campagne.

Georges, dont M. Harrisson approuva l'intention, se décida à remonter l'Ottawa. Il comptait mettre à profit l'invitation et les promesses que le lecteur n'a peut-être point oubliées, de Henri le Déterminé.

—On peut se fier à de telles assurances, avait dit le parent de notre héros, et certainement vous reviendrez avec un beau butin. Je vous donnerai d'ailleurs pour guide et pour compagnon un vieux trappeur qui connaît le pays et dont les conseils vous seront, je crois, très-utiles.

Le vieux trappeur fut mandé. Les préparatifs du départ se firent aussitôt, c'est-à-dire qu'on se munit d'armes, de poudre et de vivres. Deux mulets furent chargés des équipements ainsi que des objets d'échange, et la petite troupe, à l'exception de Boule-de-Neige qui avait voulu aller à pied, montée sur d'excellents chevaux, se mit en marche. Avons-nous besoin de dire que *Bill* et *Jerry* étaient de la partie?

—Combien faut-il de temps pour arriver aux cabanes des Algonquins grosses-têtes? demanda Georges au trappeur qui s'appelait Siméon.

—Cinq jours de marche le long de la rivière, et deux autres à travers les bois, répondit le chasseur, à moins que quelque accident ne nous retardât en route.

La première nuit, nos gens couchèrent dans un vil-

lage ; la seconde, ils purent encore dormir sous le toit d'une métairie isolée, mais ensuite villages et fermes disparurent, et il ne fallut plus compter que sur ses propres ressources, son habileté et son courage.

Tant que le jour durait, la caravane avançait, ne s'arrêtant qu'aux heures des repas lesquels se composaient maigrement de salaisons et de biscuits ; quand venait le soir, on dressait une tente et chacun, enveloppé dans sa couverture ou son manteau, dormait sur la dure, faisait à tour de rôle sentinelle jusqu'au matin.

Cette précaution de ne reposer que sous la garde continue d'un factionnaire était plutôt prise contre les Indiens rôdeurs, sans cesse à l'affût et à la recherche d'une occasion d'exercer leur habileté à dépouiller ceux qu'ils rencontrent, que par crainte des animaux sauvages, car jusqu'alors on n'avait aperçu que des écureuils, quelques chats sauvages et un ou deux loups-cerviers.

Une nuit que Boule-de-Neige, le fusil sur l'épaule, veillait à son tour, il entendit, au lever de l'aurore, un bruit assez singulier et qui dura plusieurs secondes. Le nègre arma son fusil et s'efforça de découvrir, à travers les ombres déjà moins opaques, d'où provenait le bruit ; il ne vit rien, mais bientôt il entendit de nouveau comme un roulement de tambour.

Sans cesser d'avoir l'œil au guet, Boule-de-Neige s'approcha de l'entrée de la tente et donna, par manière d'avertissement, un coup de pied à David.

Le quarteron, ainsi réveillé en sursaut et se croyant déjà sous le *manacas* ou casse-tête d'un Indien, bondit au dehors après avoir, d'une main, saisi le sabre nu placé à son côté et, de l'autre, un gros pistolet.

—Chut ! lui fit Boule-de-Neige.

—Qu'y a-t-il donc ?

—Rien du tout.

Le silence s'était, en effet, rétabli.

—Alors, j'ai rêvé qu'on me décochait un coup de massue, ajouta David en se frottant le dos.

—C'était moi qui faisais le rêve ; j'ai donné un coup de pied à toi, pour que tu te réveilles bien vite.

—Voilà un joli moyen de réveiller les gens ?

—Oh ! oui, bon moyen, car toi n'as plus envie de dormir, je pense...

—Qu'importe, puisqu'il ne se passe rien d'extraordinaire.

—Rien, maintenant... Eh ! mais, écoute... Voilà que ça recommence.

Les sons mystérieux frappèrent l'oreille de David.

—Oh ! qu'est-ce que cela ? murmura-t-il.

—Tambour, dit Boule-de-Neige prêt à faire feu de son arme, tambour des Indiens guerriers qui viennent attaquer nous.

—Hé bien ! il faut prévenir l'attaque et fondre sur eux ! David se mit à crier de tous ses poumons : Alerte ! alerte !

Georges et Samuel, tirés de leur sommeil par les cla-

meurs du quarteron, parurent à leur tour armés jusqu'aux dents.

Le bruit continuait à se faire entendre par intervalles et le nègre assura qu'il avait aperçu des plumes qui, sans doute, servaient de coiffure à quelque sauvage.

David, toujours impatient même du péril, brandissait son arbre et se fût déjà élancé si Boule-de-Neige ne l'eût retenu.

Samuel disait qu'il serait bien assez temps de se battre lorsqu'on saurait à qui l'on avait affaire, mais en parlant de la sorte il préparaît froidement ses armes.

Georges décida sagement qu'il fallait s'en rapporter à l'expérience du vieux Siméon.

Le trappeur sortit de la tente.

—Les Indiens ! dit David.

—Quels Indiens ? demanda Siméon.

Boule-de-Neige répondit en cherchant à imiter le roulement du tambour :

—Indiens *rrrantanplan* !

—Je connais les Indiens chipaways, les Indiens castors, les Indiens serpents, les cœurs d'alène, les pieds noirs, les cuivres, mais je ne sais quels sont ceux dont vous parlez et je ne les vois point.

—N'entendez-vous pas leur tambour de guerre ? Ils vont croire que nous avons peur... En avant ! en avant !

Et David, emporté par son ardeur toujours irréfléchie,

échappa à Boule-de-Neige afin de courir du côté où résonnait le bruit.

Siméon souriait dans sa barbe.

— Laissez-le faire, dit-il; hâtons-nous de seller les chevaux et de charger les mulets, car voici le grand jour.

On obéit et tout fut vite disposé pour se remettre en marche.

— Maintenant, reprit le trappeur, voulez-vous connaître la cause de l'alerte que vous avez eue?

— Oui, oui.

— Suivez-moi donc; mais avancez avec précaution.

Siméon marcha vers le tronc moussu d'un chêne rouge. Plus on approchait de l'arbre, plus le bruit augmentait.

Nos personnages aperçurent un bel oiseau qui, au moyen de ses pieds, tout garnis de plumes et aux doigts dentelés, se tenait attaché à l'écorce du chêne.

Ce joli volatile, gros à peu près comme un faisand, avait le plumage d'une couleur brune variée et semée de points noirs ou orangés; de longues plumes lui faisaient un panache et une collerette; puis, autant qu'on pouvait le remarquer, sa gorge était dorée, son ventre blanc et moucheté de demi-lunes foncées. Enfin, pour le nommer, c'était un des oiseaux que l'on désigne sous le nom de grande gélinotte du Canada.

L'animal agitait vivement les ailes, et ce mouvement produisait les sons, assez semblables aux roulements

d'un tambour, qui avaient causé un si grand émoi<sup>1</sup>.

La gélino<sup>te</sup> s'envola et tout le monde partit d'un éclat de rire. Constatons en fidèle historien que David riait un peu jaune, comme on dit, car il comprit que son ridicule emportement allait être le sujet de railleries méritées ; le quarteron se promit d'être plus circonspect à l'avenir. Nous verrons s'il tint cette promesse.

Le temps jugé nécessaire par Siméon pour atteindre le but désiré s'écoula, les vivres s'épuisèrent sans qu'on découvrit le campement des Algonquins. Aussi, malgré les encouragements du vieux trappeur, nos héros, mourants de faim et de fatigue, commençaient-ils à se désespérer.

Ils traversaient d'interminables steppes de bois de fer, de pins, de hêtres blancs, rouges, bleus, de chênes géants et pensaient n'en devoir jamais sortir, lorsque enfin ils atteignirent la limite d'une clairière qui servait d'emplacement à une centaine de cabanes de la plupart desquelles s'échappait une épaisse colonne de fumée.

Tous poussèrent un cri de joie quand Siméon leur eut dit qu'ils avaient devant eux un village d'Algonquins.

On aurait peine à imaginer un assemblage de plus singuliers édifices que ceux dont se compose un semblable village.

<sup>1</sup> Les gélino<sup>tes</sup> mâles appellent en effet leur compagne par des battements d'ailes qui s'entendent de fort loin, et que l'on a aussi comparés aux grondements éloignés du tonnerre.

Quelques longues gaules fichées en terre où elles décrivent un cercle et recourbées par le haut de manière à former un faisceau que lie une forte lanière : voilà pour la charpente ;

Des peaux cousues les unes aux autres ou de grandes nattes fixées sur les perches : voilà pour les murailles ;

Au milieu de l'habitation, un trou qui, en toutes saisons, est rempli de combustibles fumants : voilà pour le confortable.

Telles étaient les cabanes vers lesquelles les chasseurs n'hésitèrent pas à se diriger.

Une d'elles se trouvait plus isolée et moins éloignée d'eux que les autres ; ils l'atteignirent bientôt.

Devant la hutte était accroupi un Indien pressant gravement entre ses lèvres le bout d'un *calumet*<sup>1</sup> à la tige enjolivée d'ornements bizarre.

La tête du sauvage avait été soigneusement épilée et il ne restait sur le sommet du crâne qu'une touffe de cheveux droits et roides. A cette touffe étaient attachées une aigrette d'ivoire et deux ou trois plumes.

Notre fumeur avait le haut du corps drapé dans une couverture, les hanches serrées par une brillante ceinture retenant une cotte de peau, les jambes enveloppées d'une grosse étoffe et les pieds cachés dans des chaussons de cuir de daim maintenus au-dessus de la cheville par une attache qui retenait, enfilées, des pièces de cuivre,

<sup>1</sup> Pipe de sauvage.

Son visage était entièrement coloré et ses bras nus offraient l'empreinte de signes, de fleurs et d'arabesques enluminés.

Aux branches d'un arbre on voyait suspendues deux petites hottes de chacune desquelles sortait la tête bouffie, tantôt souriante et tantôt grimaçante d'un marmot indien. Ces berceaux portatifs, faits d'écorce et ornés de colifichets, étaient attachés par des courroies tressées avec un certain art. Aux jolis chiffons dont ils avaient été garnis, on devinait ce double sentiment de vigilance et de coquetterie que l'on retrouve partout où il y a une mère.

## VII

### Les Indiens



LA vue de la petite caravane, avançant en bon ordre et dont les armes étincelaient, le Canadien assis devant sa cabane se leva, poussa un cri et, de toutes les huttes, sortirent des Indiens agitant leurs haches, leurs casse-tête et ajustant de longues flèches sur leurs arcs.

—Halte! ordonna Siméon à ses compagnons; ne bougez pas; je dois agir seul.

Le vieux trappeur prit à sa ceinture une pipe préparée d'avance, l'alluma au moyen du briquet dont il ne se séparait jamais et, sans autres préliminaires ni préparatifs de dé-

fense, alla droit à un grand guerrier qu'il avait reconnu pour un chef. Nul, au reste, ne s'opposa à la marche de Siméon qui, après avoir tiré plusieurs bouffées de sa pipe, l'offrit au guerrier. Celui-ci la prit et, à son tour, fuma pendant quelques secondes.

Aussitôt les *manacas* s'abaissèrent, les arcs se détendirent : une alliance venait d'être ainsi conclue entre Siméon et le chef indien, car la pipe est chez ces sauvages l'emblème de la paix et, pour cimenter les amitiés, on se la passe de bouche en bouche.

Les Canadiens entourèrent les arrivants, leur offrirent le calumet de bienvenue et les uns et les autres devinrent, en s'ensumant réciproquement, les meilleurs amis du monde.

La présence de Henri le Déterminé et de sa femme qui, sortant d'une cabane dont les nattes étaient ornées de dessins, firent à Georges ainsi qu'aux affranchis un accueil plein de reconnaissance, augmenta les bonnes dispositions des Algonquins grosses-têtes.

Les huttes les plus belles furent mises à la disposition de leurs nouveaux alliés, et le chef ordonna une chasse qui permit de leur offrir un véritable festin composé de plusieurs espèces de gibier rôti.

Trois jours de repos et de grande, sinon de bonne chère, réparèrent les forces que le jeûne et la fatigue avaient fait perdre à nos personnages.

L'air devenait glacial ; il était temps de commencer la campagne contre les animaux à fourrure. C'était

l'opinion du trappeur ; Henri la partagea en ajoutant qu'il connaissait un endroit très-fréquenté par ces animaux, mais que le soleil se lèverait et se coucherait plusieurs fois avant qu'il fût possible d'arriver jusqu'à là, qu'en outre, il faudrait souvent s'ouvrir un chemin avec la hache.

Le départ fut immédiatement résolu ; Henri choisit dix Algonquins, parmi les plus adroits, se mit à leur tête et, après que Georges eut obligé le chef indien à accepter divers présents pour lui et pour plusieurs de ses sujets, les chasseurs se formèrent en colonne d'expédition.

Une scène assez originale égaya les adieux échangés de part et d'autre.

Boule-de-Neige, pour donner sans doute aux bons compagnons qu'il allait quitter une haute idée de sa belle mine, avait fait une grande toilette.

Il eut tout lieu d'abord d'être satisfait, car il excita avec sa coiffe de chapeau, son corps d'habit et son unique botte, un étonnement général ; mais, à peine eut-il choisi dans la colonne expéditionnaire son rang entre deux Canadiens que ceux-ci se mirent à renifler, le flairèrent à deux ou trois reprises, et coururent prendre une autre place en se bouchant les narines.

Boule-de-Neige s'approcha d'un troisième Indien qui, à son tour, commença par souffler comme s'il eût été enrhumé du cerveau, se serra le nez et s'éloigna rapidement.

Le nègre trouva cette plaisanterie plus que sauvage, roula de gros yeux menaçants et s'élança à la poursuite de ses nouveaux amis, auxquels il voulait apprendre la civilité à grands coups de poing.

Heureusement Henri intervint. Il calma la colère de Boule-de-Neige et interrogea les Indiens qui accompagnèrent leurs réponses de reniflements et de grimaces de dégoût. Voici quel fut le résultat d'une explication mutuelle.

Boule-de-Neige possédait depuis longtemps, et conservait comme le plus précieux trésor, une fiole d'huile aromatique. Pensant ne trouver jamais une occasion plus favorable de l'employer, il s'était décidé à en arroser sa chevelure crépue qui avait, ainsi qu'une éponge, bu toute l'essence. Or, beaucoup de sauvages éprouvent une extrême répugnance pour les odeurs fortes<sup>1</sup>, et nos Canadiens étaient de ce nombre. De là, leur empressement à s'éloigner de Boule-de-Neige.

Ce dernier eut beau leur répéter :—Mais imbéciles, moi sens bon, très-bon...—ils refusèrent de marcher à côté de lui jusqu'à ce que le parfum qu'il exhalait se fût dissipé.

Le nègre ainsi honni et repoussé eut tout le loisir de réfléchir aux inconvénients d'une intempestive coquetterie, car les deux tiers au moins du chemin avaient été

<sup>1</sup> Le musc surtout leur cause un grand dégoût.

parcourus lorsque les Indiens cessèrent de se cacher le nez et de souffler à son approche.

Le reste de la route se fit non sans beaucoup de peines et sans qu'il y eût à souffrir des privations et du froid.

Le campement fut enfin établi dans une immense vallée qu'une main puissante semblait avoir cachée au milieu de collines couvertes de bois presque impénétrables, afin qu'elle devint pour les animaux terrestres et aquatiques un refuge contre le bras destructeur de l'homme. Aussi, dans cet endroit, où, à travers les arbres magnifiques dont il était couvert, de nombreux cours d'eau traçaient des rubans argentés et allaient se perdre follement dans quelque lac, les hôtes ne manquaient-ils pas.

Il y avait en fait de bêtes à fourrure : des renards rouges, blancs, gris, des ondatras ou rats musqués qui, matin et soir, promenaient leur mine pointue au-dessus de l'eau; là aussi se montrait parfois le lynx, espèce de chat moucheté et zébré, aux ongles redoutables pour les oiseaux et les quadrupèdes dont il fait sa proie, à l'œil perçant, mais non pas à ce point de réaliser la complaisante erreur des anciens naturalistes qui ont prétendu que le lynx voyait à travers les murailles; là, encore, la marmotte d'Amérique, se hasardant à demi hors de son terrier, et le nez à la fenêtre, faisait entendre des notes sifflantes et aiguës; mais de tous, les castors étaient les plus nombreux : blancs, noirs, marrons, ils s'y trouvaient réunis par centaines.

Tout le monde sait que les castors vivent par peuplades, qu'ils se construisent des cités à l'aide de leurs dents aiguës et tranchantes, de leurs pattes de devant semblables à des mains, de leur queue presque aussi grosse que le reste du corps, et qu'ils y travaillent avec un art et une prévoyance tels, qu'ils ont été surnommés, à bon droit, les architectes du règne animal. Personne n'ignore non plus qu'ils choisissent toujours pour édifier leur ville les rives d'un cours d'eau ou les bords d'un lac et que, dans la première condition, ils élèvent leurs maisons de deux étages afin de pouvoir échapper à la crue des eaux.

Au point de vue commercial on ne pouvait donc pas, non-seulement espérer, mais même souhaiter la découverte d'un pays aussi giboyeux.

Les filets furent immédiatement tendus, les trappes<sup>1</sup> dressées, les affûts gardés ; la gelée étant venue durcir les eaux, la chasse à la *tranche* commença, c'est-à-dire que l'on creusa dans la glace des trous sur les bords desquels les castors se trouvaient pris ou tués lorsqu'ils remontaient à la surface pour sortir ou pour respirer.

Quel que fût le moyen employé, le butin était toujours magnifique.

Outre les animaux dont nous venons de parler, les Indiens tuèrent quelques ours qu'ils allaient attaquer jusque dans leur tanière, et un orignal (élan du Canada)

<sup>1</sup> Pièges qui se placent au milieu des eaux.

remarquable par son museau semblable à celui du chameau, son bois plat et ses jambes de cerf. Leur chair plus agréable au goût que celle des premiers ajouta, en le variant un peu, au mauvais ordinaire des chasseurs.

Nos amis menaient une vie bien laborieuse, bien dure et bien triste sur cette terre que l'hiver avait couverte d'un immense manteau blanc. Le froid leur causait des douleurs inouïes ; souvent, pour échapper à un engourdissement qui les eût tués, ils durent souffrir que tout leur corps fût frictionné avec de la neige.

Hâtons-nous d'ajouter qu'ils se virent récompensés de leurs peines par de si beaux résultats, qu'à la fin de la campagne (hélas ! ils la croyaient terminée) on jugea impossible d'emporter en une fois toutes les peaux ré cueillies.

—Nous cacherons une partie de notre chasse dans la terre, dit Henri, et, après un premier voyage, nous viendrons les reprendre, si les Indiens rôdeurs n'en ont pas fait auparavant leur profit.

—Oh ! comment pourraient-ils sitôt, objecta Georges, découvrir un endroit aussi bien caché que cette vallée, et dont ils ignorent le chemin ?

—Nous le leur avons montré : l'homme laisse sur son passage des traces qui n'échappent point à l'œil de l'Indien dont l'oreille saisit de bien loin, bien loin, le bruit que font, en sifflant, la flèche du chasseur et, en éclatant, le tonnerre du fusil. Peut-être même l'ennemi est-il plus près de nous que mon frère ne le pense.

— Oh! il se serait montré déjà.

— Non, non ; s'il en est ainsi, il a attendu afin que le pillage fût plus beau.

Ces réflexions, auxquelles Siméon ajouta qu'il était prudent de se tenir plus que jamais en garde contre une attaque, attristèrent Georges, échauffèrent la bouillante ardeur de David, donnèrent à réfléchir au mulâtre Samuel, et trouvèrent Boule-de-Neige disposé à défendre héroïquement sa botte.

Une double enceinte de pieux avait du reste été établie autour du campement.

Henri et Siméon n'avaient que trop bien prévu ce qui devait arriver, car le soir même un Algonquin vint prévenir les chefs de l'expédition que la petite forteresse était assurément entourée, et que, suivant toutes probabilités, la nuit ne se passerait pas sans qu'il fallût combattre.

Les observations du Canadien étaient basées sur ce qu'il avait vu plusieurs animaux passer devant le campement en fuyant avec cette frayeur qu'ils manifestent pour la plupart à l'approche de l'homme, leur plus puissant et plus implacable ennemi.

On prit les armes. Henri le Déterminé et Siméon, généraux de droit, disposèrent leurs soldats après que Georges eut, par une généreuse et courte allocution, recommandé que le fer et le plomb ne donnassent la mort que si l'ennemi s'en servait le premier.

Un peu avant l'aurore, il n'y eut plus de doute à con-

server sur la nécessité d'une résistance énergique : quelques sauvages furent aperçus cherchant à franchir les palissades. Dès qu'ils eurent été interpellés, un long hurlement, poussé par une horde tout entière, retentit derrière eux, et des pierres, des flèches, ainsi que deux ou trois balles, tombèrent dans le retranchement.

Les assiégés répondirent vivement à cette agression en faisant usage de leurs armes à feu ou de leurs arcs ; mais ils ne purent, malgré le plus grand courage, repousser l'assaut impétueux qui la suivit ; la première enceinte fut envahie et ils eurent à peine le temps de se réfugier derrière la seconde.

Pendant que Samuel en fermait prudemment l'entrée avec d'énormes troncs d'arbres qu'il entassait de même que s'il eût remué de petites bûches, David avait, pour protéger la retraite, à lutter contre plusieurs adversaires. Grâce aux rapides moulinets de son sabre qui semblait avoir vingt lames, tant il le maniait adroitemment, il les tint heureusement à distance jusqu'au moment où, aussi agile qu'un chat, il passa par-dessus les pieux.

Hélas ! moins heureux, Boule-de-Neige était resté en dehors de l'enceinte. Georges le vit tenant corps à corps un Indien ennemi qu'il présentait aux coups en guise de bouclier. Le fils de M<sup>me</sup> Shelby allait, quelque danger qu'il y eût à le faire, tenter, pour délivrer son ancien esclave, une sortie à la tête des siens, lorsque les assaillants, ayant mis le feu à l'enceinte dont ils étaient les maîtres, Boule-de-Neige disparut au milieu des tourbillons.

lons de fumée ; déjà d'ailleurs le dernier retranchement était vigoureusement attaqué : plus facile à défendre, il arrêta cette fois les sauvages qui, décimés et rudement repoussés, battirent en retraite ; mais il devint bientôt évident qu'ils avaient l'intention de revenir à la charge mieux ordonnés et plus ardents.

Notre petite garnison comptait parmi les Algonquins plusieurs blessés ; Siméon, mortellement frappé, rendait le dernier soupir entre les bras de Georges ; aussi, quoique résolue, n'attendait-elle pas sans inquiétude l'issue du siège.

Au grand étonnement de tous, Samuel, dont le sang-froid ne s'était pas démenti un seul instant, se laissa glisser de l'autre côté du retranchement, et seul, désarmé, les bras croisés sur sa large poitrine, s'avança vers les sauvages.

Étonnés d'un pareil acte d'audace, ils regardaient machinalement venir à eux cet homme au regard froid et assuré, au corps athlétique. L'impassibilité du mulâtre qui avançait toujours d'un pas ferme et égal, commença sans doute à leur inspirer une crainte superstitieuse, car les plus proches reculèrent.

Un seul, robuste guerrier, attendit bravement, la hache levée ; elle ne retomba qu'à demi. Samuel la saisit au vol, l'arracha des mains qui la tenaient, et lança l'arme si loin que les regards, éclairés par le jour naissant, purent à peine arriver jusqu'à l'endroit où elle tomba. Samuel alors, se baissant, prit l'Indien par les pieds et le

fit tourner de même que les bergers font voltiger la fronde au-dessus de leur tête, puis il posa à terre le malheureux sauvage qui, tout étourdi et trébuchant, s'enfuit en poussant des cris d'épouvanter.

Les compagnons de ce dernier étaient restés immobiles et saisis de stupeur : Samuel, qui avait exécuté le moulinet avec un grand guerrier aussi facilement qu'avec une baguette de hêtre bleu, et qui osait venir seul les défier, leur parut un être surnaturel ; chacun d'eux craignant de tomber entre les mains herculéennes d'un pareil adversaire, la panique devint générale, et toute la horde regagna les bois.

L'affranchi n'en demandait pas davantage, il retourna paisiblement en arrière. Il trouva sur le champ de bataille Georges qui, par menaces et par prières, faisait donner des soins aux blessés ennemis que les Algonquins avaient voulu achever. Henri le Déterminé et David le secondaient de leur mieux. L'intervention de Samuel produisit un excellent effet ; les plus récalcitrants de ses sauvages amis n'osèrent pas résister aux volontés de celui dont la force physique inspirait à eux-mêmes une crainte respectueuse.

Tout à coup, Georges poussa un cri de désespoir.

— Boule-de-Neige ! appela-t-il.

Et pour toute réponse, ce nom fut répété comme un écho funèbre par les deux affranchis.

Le nègre avait disparu, emmené prisonnier sans doute par les Indiens.

Georges reprit ses armes et, suivi par David, Samuel et quelques Algonquins dont ils avaient gagné la fidèle affection, s'élança sur les traces des sauvages, auxquels il espérait encore arracher son ancien esclave.

Deux jours après, la petite troupe, triste, fatiguée, ayant vainement cherché ceux qu'elle poursuivait, revenait au campement sans ramener le pauvre Boule-de-Neige.

Puissions-nous, un jour, retrouver notre noir héros.



MÉXIQUE.



Lemercier del. et lith.

Imp. Auguste Bry, à Paris.

• Tout à coup le cavalier frappa de sa cravache l'Indien qui ne bougea pas.

## VIII

### De la Nouvelle-Orléans à Mexico



**U**N espace de trois mois sépare ce nouveau chapitre du précédent, et notre plume, en passant de l'un à l'autre, nous a, d'un coup d'aile, emporté loin du Canada, sans nous laisser le temps d'y donner un souvenir aux deux Cabot, le père et le fils, qui l'ont découvert, et à Jacques Cartier qui, le premier, l'a exploré.

Des bords du Saint-Laurent, nous nous trouvons transportés sur les rives du Mississippi dont le nom primitif *Meatchissipi* signifie en langue indienne : « Vieux Père des eaux. » Oh ! oui, père et grand-père, si cette quali-

fication lui a été donnée à cause de ses nombreux affluents, considérés comme des enfants, parmi lesquels le plus important est le Missouri et qui, eux-mêmes, comptent de nombreux tributaires. Quel magnifique arbre généalogique, dont les plus hautes têtes touchent aux montagnes Rocheuses et dont le pied se baigne dans le golfe du Mexique, formant, en s'enchevêtrant, ces multiples cours d'eau !

J'ai oublié de vous dire que nous nous trouvons sur un superbe steamboat voguant vers l'embouchure du Mississippi.

Ne quittons pas le pont.

La vue, de là, peut plonger sur les campagnes environnantes, car le fleuve s'est choisi, comme pour les admirer dans sa course, un lit au-dessus du sol qu'il arrose et que chaque année il inonde.

Ces citronniers et ces orangers émaillés de pommes d'or; ces bananiers dont les feuilles vertes, satinées ont l'air de longues banderoles flottant au vent, et sont si grandes que deux d'entre elles envelopperaient un homme tout entier; ces cannes à sucre qui montrent ainsi qu'une menace leurs nœuds à travers un feuillage oblong et renferment dans leur tige une moelle succulente; ces frênes, ces châtaigniers, ces chênes, ces mûriers, ces figuiers enfin étendant au-dessus de la terre leurs mille bras d'où tombent les fruits et l'ombre, n'offrent-ils pas un coup d'œil ravissant ?

La terre qui produit une aussi riche végétation est la

Louisiane, jadis colonie française, et aujourd'hui Etat de l'Union américaine.

Restons encore sur le pont :

Voici la Nouvelle-Orléans. Une levée protége contre l'invasion des eaux ses jolies maisons en brique, en pierre, en bois, et perpendiculairement coupées par des rues droites, qui donnent à la ville l'apparence d'un grand échiquier. On ne chercherait pas un plus agréable séjour si la fièvre jaune, au lieu d'y décimer les habitants, voulait bien y détruire les *moustiques*<sup>1</sup>.

Quoique ce vœu n'ait point encore été réalisé, nous nous arrêterons un moment à la Nouvelle-Orléans. Vous ne consentiriez point, nous l'espérons, à quitter lâchement Georges qui, avec sa mère et Jenny, descend du steamboat et se dirige vers la levée où ils viennent d'apercevoir le prudent Samuel et l'impétueux David.

— Avez-vous une bonne nouvelle à nous apprendre ? demanda le fils de M<sup>me</sup> Shelby.

— Hélas ! non, répondit Samuel ; nous sommes passés par le Kentucky : Boule-de-Neige n'y a point paru.

— Nous n'avons pas été plus heureux que vous dans nos recherches, dit à son tour M<sup>me</sup> Shelby.

Georges, après avoir plus que triplé son petit capital au Canada, et les affranchis qui avaient eu une part égale à la sienne, c'est-à-dire deux mille et quelques centaines de dollars, dans le partage des bénéfices pro-

<sup>1</sup> Insectes ailés du genre *cousin* et dont la piqûre est très-douloureuse.

duits par la vente des peaux, venaient d'arriver à la Nouvelle-Orléans par un chemin différent. Ils avaient eu l'espoir que le nègre serait parvenu à échapper aux Indiens, et qu'en agissant de la sorte, les uns ou les autres pourraient rencontrer Boule-de-Neige qu'ils considéraient toujours comme leur associé.

— Vous avez vu Chloé ? reprit Georges.

— Oui, et nous avons, ainsi qu'il était convenu, laissé *Bill* et *Jerry* sous sa garde et celle de ses fils; soyez tranquille, nous les trouverons bien portants à notre retour, ne dût-il avoir lieu que dans dix ans.

Tout en causant on avait gagné un hôtel. M<sup>me</sup> Shelby et Jenny s'étaient occupées du transport des bagages. Ce soin leur avait été rendu facile par l'empressement de quatre *hommes de couleur*<sup>1</sup> qui s'étaient saisis des paquets, et les avaient lestement portés à destination.

Lorsque M<sup>me</sup> Shelby voulut récompenser les obligeants commissionnaires, ils avaient disparu.

Georges avait certaines lettres de recommandation à prendre à la Nouvelle-Orléans, et désirait laisser un peu reposer les amies dévouées qui l'accompagnaient; il devait donc passer quelques jours dans la capitale de la Louisiane.

Rien ne retenait les deux affranchis, aussi proposèrent-ils à leur ancien maître de partir en avant, afin de préparer les voies à la nouvelle entreprise qu'il avait conçue.

<sup>1</sup> On appelle hommes de couleur ceux qui n'appartiennent pas originellement à la race blanche.

Il s'agissait d'aller faire la pêche des perles sur la côte occidentale du Mexique.

Le jeune Américain consentit à ce qui lui était offert.

—Monsieur Georges, dit David qui depuis cinq minutes se grattait l'oreille, voulez-vous nous prêter cinquante dollars ?

Georges, assez surpris, eût probablement demandé aux neveux de l'Oncle Tom comment il se faisait qu'après avoir réalisé déjà une petite fortune, ils eussent besoin d'une pareille somme, si leur air embarrassé n'eût arrêté la question prête à lui échapper.

—Volontiers, répondit-il.

Et il leur compta les cinquante dollars.

Un point de rendez-vous fut fixé d'après une carte géographique bien exacte, et l'on se dit encore une fois adieu.

Georges et ses compagnes ne demeurèrent pas plus d'une semaine à la Nouvelle-Orléans ; au bout de ce temps, ils s'embarquèrent à leur tour sur le golfe du Mexique.

Leur départ fut marqué par un incident qui ne pouvait manquer d'éveiller la curiosité de Jenny, et de causer quelque étonnement à M<sup>me</sup> Shelby.

Les quatre hommes de couleur qui avaient si officieusement transporté les bagages à l'hôtel de la Nouvelle-Orléans, se présentèrent de nouveau au moment de l'embarquement, et les enlevèrent pour les placer sur le bâtiment en partance, avec autant d'agilité et de dé-

s'intéressement que la première fois, car, leur besogne achevée, ils disparurent encore.

Pendant la traversée, nos amies faisaient toutes sortes de suppositions à ce sujet. Elles les avaient presque épuisées, quand, parmi les matelots, elles crurent reconnaître les hommes mystérieux dont elles s'entretenaient. Ce fut là un nouveau texte à commentaires qui les conduisit jusqu'au port de Véra-Cruz.

Depuis longtemps déjà les regards des passagers étaient fixés sur une aiguille immense qui portait sa tête poudrée de neige au-dessus des nuages. Ce pic, un des plus élevés du Mexique, a plus de cinq mille mètres de hauteur. Aussi, les Indiens croient-ils que son sommet est un lieu de repos pour les astres, et ils l'appellent *la Chaise du Soleil*.

Nos personnages descendirent donc sur la plage même où aborda, il y a trois siècles environ, Fernand Cortez qui devait, avec une poignée de soldats, conquérir à l'Espagne cette terre dont les entrailles renfermaient assez d'or pour enrichir un royaume, si l'or était la véritable richesse d'une nation. Aujourd'hui, on le sait, le Mexique, après s'être affranchi de la domination espagnole, est constitué en république fédérative, et l'on ne le désigne plus que comme souvenir sous le nom de Nouvelle-Espagne.

M<sup>me</sup> Shelby s'était bien promis que, cette fois, personne ne toucherait aux paquets sans qu'elle sût à qui elle avait affaire; mais son attention ayant été distraite

par la nouveauté du spectacle offert aux regards, le bagage fut saisi par les mêmes mains qui s'en étaient chargées précédemment, et passa du pont dans une *posada*<sup>1</sup> où Georges arriva juste à temps pour voir ses obligeants serviteurs tourner les talons. Il fallut bien renoncer à les connaître jusqu'à ce qu'ils consentissent à se laisser approcher, si toutefois, chose fort douteuse, ils continuaient leurs officieux services.

Ce qui étonna le plus Jenny dans la ville mexicaine, fut de grands oiseaux se promenant au milieu des rues aussi familièrement que les pierrots à Paris. Ils étaient un peu moins gros que nos dindons, auxquels ils ressemblaient par leur plumage, mais dont ils différaient essentiellement par un bec crochu, par une tête et un cou dégarnis de plumes et animés de tons blancs, violacés, et aussi par la légèreté de leur vol. La glotonnerie de ces oiseaux, espèce de vautours, est un bienfait pour la ville : ils la nettoient, avec un soin proportionné à leur voracité, de tous les reliefs que l'on jette sur la voie publique ; leur besogne, c'est-à-dire leur repas terminé, ils vont se percher au sommet de quelque édifice, d'où leur œil orangé, percant, guette sans cesse une nouvelle aubaine.

Les voyageurs ne firent pas un long séjour à Véra-Cruz, que la fièvre jaune couvre souvent aussi d'un voile de deuil.

<sup>1</sup> Hôtellerie espagnole.

La meilleure manière et la plus usitée pour sortir des terrains sablonneux ou marécageux de l'État de la Véra-Cruz est de les franchir à dos de mule.

M<sup>me</sup> Shelby se mit bravement en selle, Jenny se plaça sur sa monture avec des éclats de rire et de joyeuses exclamations, tandis que Georges enfourchait la sienne en cavalier expérimenté.

Grâce au courage de celle-ci, à la gaieté de celle-là, aux soins affectueux du troisième, la journée, une des plus fatigantes qui se puisse passer en voyage, s'écula aussi agréablement qu'il était permis de l'espérer, au milieu de la chaude atmosphère à laquelle les régions comprises entre le littoral et les plateaux du Mexique doivent le nom de *terres brûlantes*.

On trouva, pour la nuit, un gîte dans une chaumière mexicaine que Jenny dépeignit avec trois mots, en l'appelant une grande cage.

Un toit de feuilles de palmier, soutenu par des cannes de bambou, telle était, sans en retrancher quelque chose, l'habitation indienne.

Le lendemain, nos voyageurs rencontrèrent une petite ville, et de là, continuèrent leur route en litière. Ils commencèrent bientôt à monter vers les plateaux formés par des monts élevés qui ne sont que les derniers anneaux de la Cordillière des Andes, cette longue chaîne de montagnes au développement de laquelle ne suffit pas l'Amérique méridionale.

Aux terres brûlantes allait succéder la zone tempérée.

Les aigles et les chats sauvages devenaient plus rares ; la verdure se montrait partout ; le *sensoutlé* ou oiseau aux cent voix faisait entendre ses chants harmonieux, l'oiseau cardinal passait comme une flamme dans les airs ; les cacaoyers plus nombreux balançaient leurs fruits semblables pour la configuration aux concombres, et renfermant sous forme de fèves le cacao qui nous donne le chocolat ; les palmiers, à la tige grêle, nue, élégante, agitaient dans le ciel leur vert panache.

Mexico, où il était convenu que Georges laisserait sa mère et la jeune quarteronne, apparut enfin.

Avant qu'ils arrivassent à la ville, leur attention fut attirée par les éclats d'une voix courroucée. Ils aperçurent dans une route transversale deux hommes, l'un gravement et nonchalamment adossé contre un abricotier mexicain, l'autre fièrement campé sur un petit cheval plein de vigueur et de feu.

La peau basanée, les yeux allongés à la chinoise, les pommettes saillantes du premier indiquaient en lui un aborigène. Sa poitrine était garantie seulement par une écharpe jetée sur l'épaule et assez grande pour qu'un des bouts encore ornés d'un reste de frange traînât jusqu'à terre ; il portait une espèce de pantalon fendu au-dessus du genou et flottant, par le bas, sur des jambes nues ainsi que les pieds, auprès desquels était jeté un grand chapeau de paille.

Le second, au contraire, avait les traits européens et était vêtu du magnifique costume mexicain, brodé de

soie, galonné d'or, enjolivé de boutons et de glands ; un manteau fait du plus fin tissu de coton se drapait élégamment sur les épaules de celui-ci et ses riches bottines étaient armées d'éperons d'argent. Si de l'habit du cavalier on passait à l'équipement du cheval, on y retrouvait la même profusion d'or, d'argent, de soie et de broderie.

Tout à coup le cavalier frappa de sa cravache l'Indien qui ne bougea pas ; la cravache se releva menaçante, mais Georges, indigné d'une brutalité qui lui semblait sans cause, s'élança sur le lieu de la scène. Le jeune Américain parlait espagnol, et s'adressant en cette langue au cavalier :

—Señor, lui dit-il, cet homme vous a-t-il donc offensé ?

—Offensé ! répondit le brillant Mexicain ; lui, un Atzèque<sup>1</sup>, un mendiant?... Non, car il ne serait plus vivant ; mais sa vilaine figure a effrayé mon cheval, et maintenant le drôle se laisse déchirer la peau sans dire merci. Oh ! nous verrons qui de nous deux se lassera de frapper ou de se taire...

—Vous l'avez déjà maltraité plus cruellement qu'il ne le mérite, et je vous prie, señor, de le laisser en paix.

—Point de grâce ; il demandera merci, ou sinon...

—Je vous en supplie encore : épargnez ce malheureux.

—Et si je ne veux pas, moi ?

<sup>1</sup> Indigène du Mexique.

—Alors, répondit Georges qui ne put maîtriser plus longtemps son indignation, je ne craindrai pas de prendre son parti. Oh ! ne me regardez pas d'un air menaçant ; je suis un citoyen des États-Unis et je saurai défendre le bon droit contre l'injustice.

—Hé bien ! monsieur le citoyen des États-Unis, mes serviteurs vous apprendront ce qu'il en coûte de se mêler des affaires d'autrui. Holà ! à moi ! cria le cavalier.

A cet appel, deux valets vigoureux qui s'étaient jusque-là tenus éloignés accoururent auprès de leur maître.

—Empêchez, leur dit-il en désignant Georges, ce brave de bouger, pendant que je vais fustiger son protégé.

Les serviteurs s'approchèrent du jeune Américain que son courage seul, hélas ! ne pouvait soustraire à la plus douloureuse humiliation, et qui cependant était résolu à opposer une résistance désespérée.



# IX

## Les quatre Hommes de couleur



ous avons laissé Georges dans une position très-critique et prêt à soutenir, sans espoir de succès, une lutte inégale. Un secours inespéré qui lui arriva changea heureusement la face des choses.

Les quatre hommes de couleur, dont nous n'avions plus eu occasion de parler, sortirent soudain d'un petit bois de pins, et se placèrent, en brandissant de gros bâtons, entre Georges et ses adversaires.

Ceux-ci perdirent aussitôt toute l'ardeur qu'ils avaient montrée à exécuter les ordres de leur maître; par habitude sans doute, ils tournèrent le dos aux bâtons.

Le cavalier mexicain, qui trouvait une juste punition dans l'impuissance de sa rage, s'agitait follement sur sa selle. Excité, tourmenté, le cheval de notre homme se cabra et, en dépit de la bride, prit le grand galop. Les valets s'élancèrent sur les traces du fougueux animal et tous furent bientôt hors de vue.

Le seul sentiment qu'eût manifesté le mendiant durant cette scène avait été un grand étonnement. Cependant, lorsque Jenny, qui était descendue de la litière, passa son mouchoir imbibé d'eau sur la trace sanglante que le coup de cravache avait laissée autour de l'épaule de l'Indien, deux larmes, arrachées non par la douleur mais par la reconnaissance, mouillèrent les yeux du malheureux.

De son côté, M<sup>me</sup> Shelby louait Georges de l'humanité qu'il avait montrée et, par une transition toute naturelle au cœur d'une mère, grondait le jeune Américain de s'être trop imprudemment exposé au courroux d'un être méchant.

Quant aux hommes de couleur, ils avaient déjà regagné le bois de pins d'où ils étaient sortis. Force fut donc de ne les remercier que mentalement et de refouler encore le désir de faire avec eux plus ample connaissance.

Jenny, après avoir prodigué au mendiant des soins plus doux que réellement nécessaires, lui offrit une pièce d'or. C'était tout ce que possédait la jeune fille, c'était son trésor, son espoir, son orgueil, et cependant comme elle en faisait l'abandon sans hésitation, sans regrets !

L'Indien porta une main à son cœur et de l'autre repoussa doucement l'offrande. Par ce double geste, il semblait exprimer que la bonté de la quarteronne le touchait vivement, mais que la pièce d'or n'était point pour lui un objet d'envie.

Étonnée de ce désintérêt et pensant que le mendiant craignait de ne pas voir confirmer le don de la jeune fille, M<sup>me</sup> Shelby présenta au pauvre homme deux piastres; il refusa encore, et dit en mauvais espagnol :

— *L'Atzèque* ne mendie que pour tromper ses maîtres ou ses ennemis, les hommes pâles, et ce sont eux qui viennent le dépouiller, car sa terre est pleine d'or et d'argent.

— N'êtes-vous point aussi pauvre que vous le paraîsez ? demanda Georges.

— Je suis pauvre, puisque je vis d'aumônes, répliqua le mendiant avec un sourire ironique. Toutefois, gardez votre or, il ne vaut point le touchant intérêt que vous m'avez montré. Vous avez fait pleurer de joie l'Atzèque dont la tristesse avait épuisé les larmes : l'Atzèque sera reconnaissant s'il le peut. Pour commencer, je vous engage à gagner Mexico, car le puissant seigneur auquel nous avons déplu pourrait revenir avec tous ses serviteurs et se venger cruellement.

L'avis du mendiant fut jugé prudent et immédiatement suivi.

Mexico, bâtie sur les ruines de l'ancienne capitale du Mexique, est une ville à laquelle ses belles églises, ses

couvents nombreux, ses maisons décorées de balcons donnent l'aspect d'une cité espagnole. Quelques vestiges de constructions, quelques sculptures antérieures à l'invasion des Espagnols et épargnées par la main des conquérants, y rappellent les malheurs du dernier roi aborigène, de l'infortuné Montézuma, qui, après avoir tendu aux vainqueurs des mains amies, se vit chargé de chaînes et périt sous les coups de ses propres sujets. Ajoutons qu'à Mexico les toits servent de promenades... aux chats? non pas, s'il vous plaît: aux hommes, aux dames, aux enfants, et rien n'est plus agréable que d'aller faire un tour au sommet de sa maison. Il faut dire que les toits, au lieu de se terminer comme en Europe par une crête aiguë, sont plats et forment des terrasses où se trouvent disposés de véritables jardins avec bosquets, allées et jets d'eau. De sorte que la cave se trouve au grenier.

Georges ne resta à Mexico que le temps nécessaire pour y installer convenablement M<sup>me</sup> Shelby et lui assurer la protection du haut personnage auquel il avait à remettre des lettres de recommandation, puis il poursuivit sa route vers la côte occidentale.

Il n'était pas très-éloigné de la ville quand il s'aperçut qu'il avait des compagnons. C'étaient encore les quatre hommes de couleur. Le fils de M<sup>me</sup> Shelby s'arrêta, ils s'arrêtèrent. Alors il alla droit à eux; cette fois ils attendirent.

—Est-il vrai que vous me suiviez? leur demanda-t-il.

—Oui, répondit l'un d'eux.

—Dans quel but agissez-vous ainsi ?

—Pour vous servir.

—En effet, vous m'avez déjà rendu plusieurs services.

Quelles raisons aviez-vous de le faire ?

—Nous acquittons notre dette et nous demeurerons vos serviteurs jusqu'à ce qu'elle soit payée.

—Mais vous ne me devez rien.

—Nous vous devons, moi, la liberté de ma vieille mère qui allait mourir sous les coups ; Jérémie, celle de sa femme et de son enfant dont il allait être séparé pour toujours ; nous vous devons aussi notre délivrance.

—Je ne vous comprends pas ; expliquez-vous.

—Un jour que nous étions bien tristes parce que nous ne devions plus revoir ceux que nous aimons, et qu'un méchant maître répondait à nos prières par des coups de fouet, deux de nos frères se sont présentés et ont dit au maître : « Nous achetons ces quatre esclaves et puis la vieille mère et encore la femme et l'enfant de Jérémie. » Ils avaient de l'argent pour payer et, le marché conclu, ils nous ont appris que nous étions libres. Oh ! alors, la joie nous étouffait, et comme nous voulions baisser les mains de ces bons frères, ils ont ajouté : « Rendez grâces dans votre cœur non pas à nous, mais à M. Georges Shelby, car c'est lui qui, au prix de sa fortune, nous a donné cette liberté dont nous usons pour vous racheter. Il était riche, il possédait une belle maison, des terres fertiles ; aujourd'hui il est errant avec sa courageuse

mère pour laquelle il a entrepris d'acquérir, au milieu des peines et des dangers, de nouvelles richesses. » Après avoir entendu ces paroles, continua l'interlocuteur de Georges, nous avons résolu, afin de ne point être ingrats, de vous aider dans vos peines et dans vos périls jusqu'à ce que notre dette soit payée. Nos frères nous ayant assuré que vous refuseriez les preuves de notre reconnaissance, nous nous sommes, depuis la Louisiane, attachés à vous sans nous laisser connaître ; mais, en vous voyant si bon, nous avons pensé que vous ne nous chasseriez pas.

Georges comprenait maintenant pourquoi David et Samuel lui avaient emprunté cinquante dollars. Nos deux affranchis étaient sans aucun doute les auteurs de l'acte de libération dont il venait d'être parlé et qui avait dû mettre leur bourse entièrement à sec.

Le jeune homme pensa qu'il serait déraisonnable de se priver de compagnons aussi dévoués et de quatre bons travailleurs. Il accéda donc au vœu des hommes de couleur, tout en se réservant de les récompenser de leurs services, et l'on se remit courageusement en marche.

Avant d'arriver à la côte, il y eut à franchir des bois, des plaines tantôt marécageuses ou sablonneuses, tantôt tapissées d'une abondante végétation ; souvent se présentait une rivière qu'il fallait passer à la nage.

Surmonter les innombrables difficultés du chemin n'est pas la seule préoccupation de ceux qui parcourent ces contrées. Ils doivent songer encore à se défendre contre

les animaux malfaisants, à éviter la rencontre dangereuse des Indiens nomades. Il est nécessaire aussi de pourvoir à sa propre nourriture, car on traverse presque toujours d'immenses solitudes. A peine apparaît, de loin en loin, un petit village, et une fois ou deux, au plus, on peut rencontrer les bâtiments appropriés à une mine dont les puits profonds laissent échapper les cris des travailleurs enterrés, les coups de la pique détachant le précieux minerai, les détonations de la poudre qui fait sauter quelque quartier de roc au sein duquel se cache l'or ou l'argent.

Oh ! cher lecteur, si vous avez le moindre préjugé en fait d'alimentation, ne voyagez jamais ; car si, en Allemagne, les gourmets se régalaient avec du lièvre aux confitures, en Chine\* avec des nids d'hirondelles fricassés, certains *Véfours* du Mexique n'auraient rien de plus succulent à vous offrir que des serpents à la brochette ; oui, de vrais serpents que, dans quelque ville, on vend au marché après leur avoir arraché la tête et la queue... Encore n'y en a-t-il pas pour tous les gourmands.

En historien fidèle, nous sommes obligé de dire que Georges fit une affreuse grimace, lorsqu'on lui servit un plat du gibier en question et qu'il alla se coucher sans souper.

L'appétit ne lui revint entièrement que deux jours après ; mais comme on se trouvait alors en rase campagne, il fallut attendre une occasion de déjeuner.

Elle se présenta enfin sous la forme d'un buffle qui

précédait un troupeau de ses pareils; l'occasion était bonne, seulement, il s'agissait de la saisir par les... cornes.

Le bœuf sauvage s'était arrêté à une centaine de pas de nos assaillants, attachant sur eux ses gros yeux et semblant flairer le danger.

—Si vous avancez un seul pied, dit Jérémie à Georges qui avait armé sa carabine, la bête s'enfuira... Tirez, tirez tout de suite.

—D'ici, objecta le jeune homme, je ne suis pas sûr de la tuer.

— Frappez-la où vous pourrez, peu importe, je me charge du reste.

—Oh ! s'il suffit de la toucher, j'en réponds.

Georges ajusta et fit feu.

Le buffle blessé secoua l'énorme crinière qui lui enveloppait la tête et descendait jusqu'aux genoux de devant, se frappa les flancs de sa queue terminée par une touffe de poils, puis, baissant une tête menaçante, fonça vers son agresseur.

Jérémie, armé d'un couteau long et pointu, se jeta sur le passage de l'animal. Celui-ci parut étonné de rencontrer un nouvel adversaire, s'arrêta un instant, prit un second élan, arriva au but en deux ou trois bonds et les cornes basses; mais avant qu'il les relevât, Jérémie, tout en se jetant de côté, le frappa derrière la tête d'un coup mortel. Le buffle roula en avant et tomba privé de mouvement.

L'animal fut aussitôt dépecé, le briquet battu, le feu allumé et la langue du bœuf sauvage fournit un excellent repas; le soir on mangea le cœur et le foie; le lendemain, les filets y passèrent, puis tous les autres morceaux; enfin Georges, qui avait fait la petite bouche, parce que depuis trois jours il ne se nourrissait que de buffle, fut tout aise et tout content, le quatrième, d'avoir sa bonne part de la bosse du quadrupède.

Si le désert tenait compte des repas qu'il procure à ses hôtes, il eût pu, lorsque nos gens atteignirent le bord de la mer, ajouter sur leur carte, à la suite du buffle: deux antilopes, charmantes chèvres sauvages qui, malgré leur grâce et leur légèreté, étaient tombées sous la dent de Georges et de ses compagnons; *item* un de ces grands lézards, espèce de crocodile long de cinq à six mètres, connue sous le nom de caïman, qu'ils avaient capturé près d'une rivière et dont la queue grillée sur des pierres rougies au feu, les avait fort régaliés, attendu qu'ils éprouvaient une grande faim.

Le fils de M<sup>me</sup> Shelby entendit enfin bruire les flots du Grand Océan dans lequel nage la presqu'île de Californie.

Samuel et David, impatients de commencer la pêche des perles, attendaient leur ancien maître au lieu du rendez-vous, qui était un petit port situé à l'embouchure de la rivière Zacatula.





GUATEMALA.



Un naturel vêtu d'une chemise de feuilles était occupé à tuer des poissons à coups de flèches.

# X

## Une grande Aventure



**V**ous apprendrons-nous que les perles se trouvent dans des huîtres, appelées à cause de cela huîtres à écaille nacrée ou mère des perles? C'est seulement sur certains rivages et au milieu des bancs formés par les coquillages qui contiennent l'aliment dont vous vous êtes probablement régaliés, qu'il faut aller les chercher. Ce soin est confié à d'habiles plongeurs. Ils s'emplissent la bouche d'huile afin de prolonger leur respiration et attachent à leurs pieds une grosse pierre qui les précipite au fond des eaux. Là, ils se mettent en quête du butin, après s'être débarrassés de

la pierre, puis déposent autant d'huîtres que possible dans un panier dont ils sont munis, et qu'au moyen d'une corde on enlève facilement lorsque les plongeurs fatigués remontent à la surface de la mer. Les huîtres recueillies sont alors examinées, et bien heureux sont les pêcheurs, si dans le nombre il se trouve une ou deux mères de perles.

Georges s'était pourvu d'un droit de pêche; il se mit immédiatement en mesure de commencer ses opérations.

Cédant au même espoir de fortune que notre héros, deux Européens, l'un flegmatique Allemand, *meiner Friz Colmann*, l'autre, pétulant Gascon, tout fier de porter le nom sonore de Bombillac, avaient établi chacun une pêcherie près de l'endroit choisi par le premier, et d'après les conseils de ses anciens esclaves qui avaient exploré la côte.

Des relations de bon voisinage s'établirent entre les trois chefs d'établissement, et ils se faisaient mutuellement part des résultats de leur entreprise.

L'Allemand et le Gascon occupaient, moyennant salaire, des Indiens qui, toujours mal récompensés de leur pénible travail, s'en acquittaient fort nonchalamment. De ce côté la pêche n'était donc pas magnifique.

Les affaires de Georges allaient beaucoup mieux, car tout en travaillant pour eux, ses associés travaillaient avec amour et reconnaissance pour le jeune chef, et, comme leur plus belle récompense était de le voir content, ils luttaient à l'envi d'ardeur et d'audace. Les

bras que l'on achète seulement se lassent bien vite en effet, mais ceux que fait mouvoir un cœur dévoué sont infatigables. Pour être bien servis, mesurons donc au moins nos bienfaits aux bons offices que nous attendons de nos serviteurs.

Le fils de M<sup>me</sup> Shelby calcula cependant qu'en une seule saison il ne pourrait amasser une quantité de perles satisfaisante. Aussi, dans le but de rendre tout à la fois moins dangereux et plus productifs les efforts de ses associés, il songea à utiliser la cloche à plongeur<sup>1</sup>. Il n'ignorait pas qu'avant lui quelques pêcheurs de perles avaient essayé de la mettre à profit, et qu'ils y avaient renoncé parce que la machine, une fois descendue, ne pouvait bouger de place et limitait les recherches de l'homme qu'elle contenait.

Georges ne repoussa point toutefois la pensée qui lui était venue. Il réfléchit à la manière de fabriquer une cloche destinée à être mise en mouvement sous l'eau. Grâce aux notions de physique et de mécanique qu'il possédait, grâce aussi à la persévérance de son esprit, le jeune homme crut bientôt avoir résolu le problème. Il fit un dessin de la machine imaginée par lui, et voulut prendre l'avis de ses voisins.

<sup>1</sup> Si l'on submerge un verre en ayant soin de le tenir par le pied et bien perpendiculaire à l'eau, on pourra, lorsqu'il sera retiré du liquide, remarquer que les parois internes ne seront point mouillées. L'air qu'il renferme empêche en effet l'eau de pénétrer à l'intérieur. Supposez un verre assez grand pour contenir un ou plusieurs individus, et vous aurez une idée à peu près exacte de la cloche à plongeur.

Le premier qu'il rencontra fut le Gascon.

—J'espère, lui dit-il, avoir trouvé un moyen de rendre plus facile et plus abondante la pêche des perles.

—Peuh! fit Bombillac, dont la jactance ne démentait point l'origine, si vous n'en avez trouvé qu'un, ce n'est pas grand'chose.

—Il me semble cependant que personne n'en a encore découvert autant.

—Vous vous trompez, mon cher ami; moi qui vous parle, j'ai imaginé soixante-quatorze manières et demie, toutes plus belles les unes que les autres, de pêcher les perles.

—Pourquoi n'employez-vous donc aucune de ces belles manières-là?

—Hé mon *diou!* parce que je ne veux pas humilier mes confrères.

Georges ne put s'empêcher de rire de la réponse qu'il trouva plus plaisante que digne de foi.

—Pour moi, reprit-il, je n'ai point de semblables délicatesses; je vous prie d'examiner mon invention.

Et il présenta le dessin qu'il avait fait au trop scrupuleux Gascon.

—Qu'est-ce que représente cette image? demanda le dernier.

—Une cloche à plongeur qui...

—Mon *diou!* interrompit vivement Bombillac, croyez-vous que je ne voie pas bien ce que c'est, et que je ne reconnaisse point que voilà une cloche à plongeur?... Mon

cher ami, vous n'aviez pas encore vu la lumière que j'étais déjà allé plus de cent fois dans une machine pareille au fin fond de la mer. Je me rappelle qu'un jour je fis de la sorte, et toujours descendant, cinquante lieues en dix minutes; par exemple, je mis une semaine à remonter. Lorsque je reparus, personne ne voulait plus me reconnaître, attendu qu'étant demeuré si long-temps au sein des eaux, et que m'étant seulement nourri de poissons crus, mon corps s'était couvert d'écaillles, et qu'à mon menton il était poussé des arêtes au lieu de barbe.

Après ce récit, Georges demeura persuadé que son interlocuteur avait beaucoup plus d'imagination que de science, et il le planta là pour se rendre auprès de *meinher* Colmann.

L'Allemand employa un quart d'heure à bien ajuster ses lunettes, considéra longuement le dessin qui était soumis à son appréciation, puis il laissa tomber ce seul mot :

— Parfait!

— Ainsi vous trouvez, dit Georges tout joyeux, ma cloche bien imaginée?

— Oui.

— Et vous n'avez aucune objection à me faire?

— Aucune.

— Ah! que je suis heureux puisque vous pensez que cette machine pourra se mouvoir sous l'eau!

— Je ne crois pas cela le moins du monde.

— Mais que croyez-vous donc ?

— Qu'elle ne bougera pas plus que l'île de la Tortue.

— Il fallait alors me le dire tout de suite.

— Vous ne me l'aviez pas encore demandé, repartit l'Allemand avec un flegme qui fit presque perdre patience à Georges. Il se contint et reprit :

— Pourquoi ma cloche ne bougera-t-elle pas plus que l'île de la Tortue ?

— Par la raison qu'il faudrait un cheval pour la remuer, et qu'à moins d'être un singe, celui qui l'occupera se trouvera broyé par les rouages... Allez donc, je vous le demande, accoutumer un singe à pécher des huîtres perlières et atteler un cheval au fond de la mer.

— Oh ! si ce n'est que cela, dit Georges en s'éloignant, je suis certain de réussir.

— Essayez ! conclut froidement *meiner* Colmann.

Le fils de M<sup>me</sup> Shelby trouva dans le petit port voisin les ouvriers et les matériaux dont il avait besoin pour la construction de sa machine.

L'expérience eut lieu ; elle réussit à merveille.

Colmann et Bombillac vinrent rendre visite à leur ingénieux frère sous prétexte de le féliciter, mais, en réalité, afin de savoir comment il avait fait. Ils assistèrent à plusieurs opérations et n'y comprirent absolument rien.

L'Allemand ne voyait ni le cheval ni le singe qui, seuls, pouvaient, selon lui, assurer le succès de l'entreprise.

—C'est merveilleux, disait-il.

—Je le crois bien, lui répondait le Gascon dissimulant sa jalousie, seulement vous comprenez que cela ne m'étonne point, moi qui ai donné mes conseils à notre cher ami Georges, et qui suis venu à son secours au moment où il désespérait de la réussite. Tous les chevaux qu'il essayait de dresser, d'après votre avis, se noyaient. Alors je lui fis ce raisonnement scientifique : les chevaux se noient par le motif qu'ils ne peuvent pas respirer dans l'eau ; mais les poissons qui ne sont pas des chevaux ne se noieraient point parce que ce sont des poissons ; d'où je conclus qu'il faut employer ces derniers. Joignant aussitôt l'action au conseil j'entamai des négociations avec une baleine, je l'apprivoisai ; c'est elle maintenant qui tire la machine, et... voilà !

*Meiner Colmann* haussa les épaules et s'arrêta tout étonné en face de Samuel, aux côtés duquel était assis l'ami David.

Le mulâtre s'amusait, car l'heure du repos était venue, à ouvrir sans autre instrument que ses mains les huîtres les mieux fermées ; il disjoignait les écailles aussi facilement que s'il eût soulevé le couvercle d'une tabatière.

De la stupéfaction le brave Allemand passa à la stupeur. Un long serpent glissait sur le sable. Chacun laissa échapper un mouvement d'effroi, excepté Samuel continuant à ouvrir ses huîtres, excepté aussi David qui cueillit une baguette, courut à la rencontre du reptile,

et se mit à le fustiger. Vainement le serpent se dressait, s'enroulait, se ployait comme le bois d'un arc pour rebondir et saisir son ennemi. Celui-ci lui échappait toujours, répondant à ses évolutions par des coups, à ses sifflements par des éclats de rire ; enfin, David saisissant la bête par la queue, la fit tournoyer et lui brisa la tête sur un quartier de roche.

Lorsque l'émotion causée par cette scène fut un peu calmée, l'Allemand s'approcha de Georges, désigna Samuel d'abord, David ensuite, et dit :

— Voilà l'homme qui, en plongeant, tire votre cloche, car il doit être fort comme un cheval, et voici celui qui se met dans la machine, car il est plus adroit qu'un singe.

Georges répondit par un sourire ; *meiner Colmann* avait deviné.

Le temps où la pêche finissait étant arrivé, le jeune Américain exigea que les produits de l'entreprise fussent partagés entre lui et tous les affranchis ; mais il se vit, en sa qualité de chef et, à cause des dépenses qu'il avait faites, obligé d'accepter double lot. Les parts étaient fort belles, et les quatre hommes de couleur refusèrent longtemps d'accepter la leur.

— Cette richesse, répetaient-ils, appartient à ceux qui ont payé notre liberté.

— Hé bien ! leur répliqua Samuel, usez-en pour racheter quelques-uns de nos frères, car David et moi, nous n'avons pas, en nous enrichissant, d'autre but que de venir à leur aide.

Les scrupules des premiers ayant été ainsi levés, ils prirent congé de leurs libérateurs, car Georges fit tout à coup pourvoir aux préparatifs d'un départ précipité. Ce fut avec le plus grand trouble qu'il manifesta le désir de se diriger sans retard vers l'État de Guatemala.

Voici ce qui était arrivé :

Un Indien arrivant de Mexico s'était présenté à Georges et lui avait remis une lettre. L'épître était écrite à notre héros par le haut personnage sous la protection duquel il avait laissé M<sup>me</sup> Shelby, et contenait ces mots :

« Mon cher monsieur Georges, j'ai la douleur de vous apprendre que M<sup>me</sup> Shelby et sa fille adoptive viennent de disparaître brusquement de Mexico. Les plus minutieuses recherches n'ont fourni aucun renseignement positif sur cet événement. Rien ne prouve cependant qu'il y ait un malheur irréparable à déplorer, et je vous transmets quelques détails dont vous pourrez tirer parti, j'espère. Une semaine avant la disparition de M<sup>me</sup> Shelby et de la charmante Jenny, un mendiant atzèque vint dans leur maison ; elles l'accueillirent avec bonté, et depuis lors ses visites se renouvelèrent souvent. Les recherches entreprises par mon ordre m'ont fait connaître que ce même mendiant avait été vu assez loin de Mexico. Il marchait vers la république de Guatemala en compagnie de plusieurs hommes de son origine qui portaient à tour de rôle un palanquin soigneusement fermé. L'Indien atzèque qui vous remettra cette lettre s'était établi au seuil de la maison jadis habitée par M<sup>me</sup> Shelby. L'em-

pressement qu'il a mis à se charger de mon message me donne à penser qu'il sait quelque chose du mystère en question ; les coups n'ont pu le forcer à parler ; peut-être serez-vous plus heureux que moi. »

Suivaient les compliments et la signature.

La lecture de ce billet avait plongé Georges dans une longue et douloureuse agitation. Lorsqu'il fut parvenu à la maîtriser un peu, il dit doucement à l'Indien *atzèque* :

— J'ignore en quel lieu se trouvent ma mère et ma sœur. Je vais me mettre à leur recherche ; veux-tu me servir de guide ?

— Je le veux, répondit le sauvage.

— Crois-tu que je les retrouverai ?

— Aie confiance dans ceux qui t'aiment.

— Où me mèneras-tu ?

— Vers la terre du tronc pourri que les visages blancs appellent Guatemala, et auprès du lac Nicaragua.

— Irons-nous par le chemin de terre ?

— La grande eau<sup>1</sup> est un chemin plus court, parce qu'on n'y rencontre ni montagnes ni forêts.

L'Indien resta muet à toutes les autres questions.

Il y avait dans le port près duquel se trouvaient les pêcheries, un petit bâtiment dont le patron fit volontiers marché avec Georges pour le conduire ainsi que ses compagnons jusqu'au golfe de Nicoya, situé à l'extrême méridionale de la république guatémalienne.

<sup>1</sup> La mer.

La première condition était de mettre sur-le-champ à la voile ; elle fut ponctuellement exécutée.

La traversée qui parut bien longue à Georges n'offrit rien de remarquable.

A peine le bâtiment eut-il jeté l'ancre que le fils de M<sup>me</sup> Shelby, ayant témoigné la ferme intention de ne pas s'arrêter un seul instant, descendit à terre. L'Indien n'opposa aucune objection ; David et Samuel eussent voulu posséder des ailes ; en conséquence, on se procura une bête de somme destinée à porter le bagage, et ils s'enfoncèrent dans les terres.

Une marche presque non interrompue les conduisit jusqu'à la chaîne des Andes qui, sous différents noms, nous croyons l'avoir dit, mesure du sud au nord toute la longueur à peu près des deux Amériques.

Quand ils furent entrés dans la montagne, l'Atzèque n'avança plus avec la même assurance. Au milieu des sites déserts, il semblait chercher des points de reconnaissance naturels et plusieurs fois il montra une certaine hésitation et une assez vive inquiétude. Enfin, au sortir d'une longue gorge, ils virent se dérouler une charmante vallée et l'Indien murmura :

—L'esprit tout-puissant m'a bien inspiré ; nous sommes arrivés.

Au premier abord cependant la vallée paraissait inhabitée.

Le premier individu que leurs regards rencontrèrent fut un quadrupède dont l'aspect présentait quelque ana-

logic avec celui du porc ; il était plus haut sur ses jambes que celui-ci, avait les doigts pourvus de sabots arrondis, la peau épaisse, presque entièrement dégarnie de poils. Son nez allongé formait une petite trompe mobile ; ses yeux avaient une grande expression de douceur et de timidité. Pour terminer, il appartenait à l'espèce de pachydermes dont le cuir sert à faire des boucliers et qui, en Amérique, sont appelés indifféremment vaches des rivières, mulets d'eau, chevaux de fleuve, parce qu'ils hantent de préférence les bords des cours d'eau ; mais les naturalistes donnent à cet animal le nom de tapir.

Nos personnages avaient aussi aperçu au bord d'une rivière un naturel vêtu d'une chemise de feuilles et occupé à tuer des poissons à coups de flèches. Il paraissait être le maître du tapir apprivoisé, car bien que la bête eût une entière liberté, elle ne s'éloignait guère du singulier pêcheur.

L'Atzèque aborda celui-ci. Après quelques paroles échangées, tous se dirigèrent vers un bois formé d'arbres résineux et de cactiers. Parmi ces derniers se trouvait le nopal dont la feuille épaisse et épineuse sert de berceau à la cochenille, précieux insecte portant en lui les éléments de la plus belle teinture écarlate et pourpre, infime animal qui a donné naissance à un grand commerce. C'est que, ne mesurant pas ses dons à la taille de ce qu'il a créé, Dieu n'a rien fait de petit.

Au centre du bois existait une clairière où s'élevait

une maisonnette bâtie avec des branches et des feuilles de maïs ; Georges poussa un cri de joie : sur le seuil de cette riante habitation, il avait reconnu sa mère donnant des encouragements ou quelque utile leçon à Jenny.

Tous trois, un instant après, confondaient leurs embrassements et leurs larmes de bonheur. David et Samuel exprimaient aussi une extrême satisfaction, l'un par de folles exclamations et des gestes désordonnés, l'autre en donnant à l'Atzèque une telle poignée de main que celui-ci eut le bras tout engourdi.

Après l'épanchement et les témoignages d'un plaisir réciproque vinrent les questions. A toutes celles que lui adressa Georges, M<sup>me</sup> Shelby ne put répondre que ceci :

—Un soir, le mendiant que vous avez défendu contre la cruauté du cavalier mexicain et qui nous témoignait beaucoup de reconnaissance, me proposa une excursion curieuse dont il serait le guide ; j'acceptai. Jenny, bien entendu, était de la promenade. Nous marchâmes si long-temps que la nuit nous surprit loin de Mexico. « Vous êtes fatiguées, nous dit le mendiant, mais j'ai près d'ici plusieurs de mes frères qui vous ramèneront en palanquin. » En effet, quelques Indiens se montrèrent avec une espèce de palanquin garni de grandes feuilles et dans lequel nous montâmes. Quoique nous fussions rapidement menées par nos porteurs, la nuit s'écoulait et nous n'arrivions pas. Étions-nous égarées ? J'interrogeai à ce sujet le mendiant, à travers le feuillage de notre chaise portative. « Ne craignez rien, se contenta-t-il de me répondre,

ceux qui vous aiment vous prouveront leur affection. » Ce fut la seule réponse que pendant tout le voyage, et il dura je ne sais combien de semaines, il me fut possible d'obtenir. Du reste, nos ravisseurs étaient remplis de soins et de prévenances. Ils pourvoyaient amplement à nos repas au moyen des fruits qu'ils cueillaient, du gibier et du poisson qu'ils prenaient. Un d'eux souvent se détachait de la troupe pour nous rapporter des villes ce dont nous avions besoin. Ils nous laissaient même, aux heures du repos, une entière liberté dont nous ne pouvions profiter pour fuir, car nous ne traversions que des contrées désertes et à nous inconnues. Depuis notre arrivée en ce lieu, nous avons été entourées des mêmes égards et des mêmes attentions. L'unique contrainte qu'on nous ait imposée est de ne pas dépasser les limites de ce bois.

M<sup>me</sup> Shelby se tut. Georges, à son tour, lui raconta comment il avait été instruit d'un enlèvement aussi singulier, et grâce à quel guide il était parvenu jusqu'à elle.

— Que signifie une telle aventure ? se demanda Georges tout haut.

— Mon généreux ami va le savoir, répondit une voix.  
Et le mendiant atzèque sortit d'un bouquet d'indigotiers.



PÉROU.



Lemerrier éd. et lith.

Imp. Auguste Bry à Paris.

L'attention de la Dame était captivée par les grimaces d'un petit singe monté sur un pacifique Lama.

## XI

### Le Placer



**L**ES oreilles de ceux qu'intéressait la connaissance du secret en question se suspendirent, comme on dit, aux lèvres du mendiant.

— Vous avez été bons et compatissants pour l'Atzèque, reprit-il en s'adressant à Georges et à ses deux compagnes ; il a voulu à cause de cela vous prouver son affection. Les visages pâles aiment l'or, et si, au lieu de mépriser, d'injurier et de battre les premiers maîtres de cette terre, ils les traitaient amicalement, ceux-ci leur indiqueraient les endroits où se trouve le minerai ; mais l'Indien garde son secret pour ne pas enrichir de méchants maî-

tres et parce qu'ils le forceraient par des coups à travailler sous terre et au milieu des rochers. Il préfère mendier et vivre misérablement pour tromper ses oppresseurs et demeurer libre. Avec mon ami, j'ai résolu d'agir autrement. Sa mère et sa sœur ont été conduites ici sans savoir pourquoi je les emmenais ; lui-même, guidé par un de mes frères qui devait l'attendre à Mexico, est venu tout en ignorant que je lui montrerais où il faut creuser afin de trouver de l'or. De cette façon seulement, j'étais assuré que nos ennemis ne seraient instruits de rien. Maintenant, vous à qui j'ai donné mon affection, pardonnez-moi si je vous ai causé, contre ma volonté, du déplaisir et de la peine.

Personne n'eut la pensée d'adresser le moindre reproche au mendiant, bien loin de là !

Le jour suivant, il conduisit Georges et les affranchis dans une partie fort rocheuse de la montagne, quoique cet endroit ne fût pas très-éloigné de la vallée ; puis leur indiquant un roc en saillie, au pied duquel filtrait un ruisseau :

— Là, dit l'Atzèque, vous trouverez de l'or.

— Comment le sais-tu ? demanda Georges.

Le mendiant se baissa, ramassa dans le lit du ruisseau quelques poignées de gravier, les étala au soleil qui fit reluire de petites paillettes, et il répondit :

— La vue de ces parcelles d'or apportées par l'eau qui sort du rocher me l'a appris.

Georges ne conserva plus aucun doute ; il prit une

connaissance exacte du lieu et l'on regagna la vallée. Samuel eut, par un excès de prudence, le soin de pratiquer, le long de la route, des brisées aux arbres, afin qu'on pût retrouver facilement le *placer*<sup>1</sup>.

Bien sage fut la précaution prise par le mulâtre, car le soir même tous les Atzèques étaient partis. Ils craignaient sans doute qu'apprenant la découverte d'un gisement aurifère, les visages pâles n'accourussent et ne les enrôlassent de gré ou de force parmi les mineurs.

Avant de songer à obtenir une concession, le fils de M<sup>me</sup> Shelby crut bon de s'assurer quelle était l'importance du *placer*. Aidé de ses deux anciens esclaves, il attaqua donc immédiatement, avec le fer et la poudre, le rocher aux entrailles d'or. Les efforts des trois courageux travailleurs parvinrent à mettre au jour un filon du précieux métal dont la vue ranima encore leur ardeur. Excepté une ou deux heures consacrées à la chasse et à la pêche qui fournissaient à leur nourriture, ils creusaient, fouillaient, déchiraient le rocher depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

Contre leur attente, le filon fut assez vite épuisé, et tout bien examiné, il devint évident qu'il n'avait aucune ramifications.

Cependant comme la quantité d'or recueillie dépassait le poids de vingt livres, les peines de nos amis, quelque

<sup>1</sup> Nom que l'on donne aux endroits où il y a de l'or et qui signifie *lieu de plaisir*.

dures qu'elles eussent été, obtinrent une très-belle récompense.

Georges savait qu'il existait à Lima des comptoirs et un marché où l'on échangeait très-avantageusement contre du numéraire l'or et les perles ; il prit le parti de se rendre dans cette ville, une des plus commerçantes de l'Amérique méridionale. D'autre part, il avait l'intention si, après la vente projetée, la fortune qu'il souhaitait pour sa mère n'était pas encore faite, d'acheter une cargaison de marchandises et de tenter les chances du commerce. Georges éprouvait aussi un vague espoir de retrouver Boule-de-Neige ; le désir sincère qu'il en avait causait-il seulement cette espérance, ou bien était-elle fondée sur un pressentiment réel ? Nous ne saurions rien affirmer, si ce n'est que David et Samuel pensaient comme le jeune homme, que M<sup>me</sup> Shelby et sa fille adoptive formaient les mêmes vœux que lui.

La vallée fut abandonnée, et après que Georges eut consciencieusement acquitté le droit dû à l'État en retour de l'or qui avait été tiré du sol guatémalien, on s'embarqua pour la capitale du Pérou.

Un vent favorable, le meilleur compagnon de voyage qu'on puisse souhaiter sur mer, escorta le navire. Il ne tarda pas à dépasser l'isthme de Panama, ce pont jeté d'une Amérique à l'autre par la nature, mais aussi cette barrière au milieu de laquelle, et à travers l'isthme de Darien, on a vainement tenté jusqu'à présent d'ouvrir aux vaisseaux un passage qui réunirait les deux Océans.

Nos héros et héroïnes s'étaient établis sur le pont du bâtiment. Georges avait achevé un récit instructif que les neveux de l'Oncle Tom et Jenny gravaient dans leur mémoire; il allait en commencer un nouveau quand un passager demanda au capitaine si l'on était bien éloigné des côtes de la Colombie.

—La Colombie, dit la quarteronne à M<sup>me</sup> Shelby, est ce pays qui a reçu le nom du grand homme dont vous m'avez parlé, n'est-il pas vrai, chère mère?

—Oui, de Christophe Colomb, du savant et hardi navigateur auquel le xv<sup>e</sup> siècle doit la découverte du nouveau monde ou Amérique. Hélas! en donnant ce nom de Colombie à une partie de l'Amérique méridionale, on ne répara que bien faiblement et d'une manière trop tardive l'injuste oubli qui remplit d'amertume les derniers moments de l'illustre Piémontais.

—Le Florentin Améric Vespuce, ajouta Georges, qui fit cinq voyages au nouveau continent, eut l'honneur d'y voir attacher son nom, et recueillit ainsi la gloire due au génie et à la persévérance de Colomb. Et cependant que d'obstacles et de découragements ce dernier eut à vaincre avant d'arriver au but! Traité de rêveur et de fou par les sénateurs de Gênes auxquels il s'adressa en premier lieu afin d'obtenir l'argent nécessaire à ses grands desseins, humilié à la cour de Lisbonne, favorablement accueilli d'abord par le roi et la reine d'Espagne, Ferdinand le Catholique et Isabelle, puis abandonné par ces puissants protecteurs, et enfin rappelé

auprès d'eux au moment où fatigué de solliciter, honteux d'être rebuté, il allait passer en Angleterre, Colomb n'obtint qu'après bien des années de tristesse et de misère les moyens de réaliser ses magnifiques conceptions.

—La Colombie, dont, à ce qu'il paraît, nous pourrions avec de meilleurs yeux apercevoir les côtes, est-elle un beau pays? demanda encore Jenny.

—C'est une contrée très-variée et nourrissant la plupart des végétaux que nous avons déjà remarqués ou que nous verrons sans doute. Le climat y est généralement chaud et malsain, néanmoins, dans les plaines situées entre les Andes, la chaleur est tempérée par des pluies périodiques. Dès que le ciel a versé ses eaux bienfaisantes sur la terre, elle se tapisse d'une verdure que dévorent bientôt encore les rayons du soleil, mais que les premiers nuages feront renaître. Ces rapides successions de l'humidité à la sécheresse, et de celle-ci à celle-là, produisent de merveilleux changements à vue. Ses grands cours d'eau : l'Orénoque, le fleuve des Amazones, la Magdalena, ses lacs : Maracaïba, Valencia et Parima, ses volcans, ses forêts, ses montagnes au sommet chargé de neige, l'or, l'argent, le fer, le cuivre, les pierres précieuses (entre autres l'émeraude) qu'elle contient, font de la Colombie une région très-pittoresque et très-riche.

J'aurai terminé, poursuivit Georges après avoir dit qu'aujourd'hui elle forme sous le rapport politique trois

divisions : c'est d'abord le département de Venezuela qui a pour capitale la ville de Caraccas, bâtie en briques ou en terre pilée avec embellissements de stuc ; on n'y connaît guère d'autre saison que le printemps. Heureux Caraccas !

Vient ensuite la Nouvelle-Grenade dont Bogota est la capitale ; mais une vraie capitale possédant un hospice si bien organisé, que l'homme le mieux portant ne saurait y passer une heure sans tomber malade, et un théâtre où *la claque* se compose de siffleurs qui font leur métier de serpents comme s'ils n'étaient pas payés pour cela.

—Qu'est-ce que la claque, ami Georges ? demanda Jenny.

—C'est une institution composée de philanthropes qui, moyennant salaire, applaudissent dans une salle de spectacle les auteurs et les acteurs, rient, s'enthousiasment, trépignent, pleurent aux beaux endroits des pièces et toussent, éternuent ou cherchent bruyamment sous les banquettes la bourse qu'ils n'ont jamais eue, lorsque la scène est mauvaise.

—Je comprends. Voulez-vous nous parler maintenant de la troisième division de la Colombie ? Je n'ai pas envie d'aller à Bogota où les malades et les auteurs sont si maltraités.

—Peut-être n'aimeriez-vous guère mieux habiter Quito, capitale de cette troisième division, c'est-à-dire de la république de l'Équateur, quand vous saurez que

la ville, située à huit mille sept cent soixante-douze pieds de hauteur, est comme accrochée aux flancs du Pichincha, volcan à peine ou mal éteint, et qu'elle a été détruite, il y a moins de deux siècles, par un tremblement de terre. De terribles commotions ébranlent souvent, en effet, la Colombie.

—Oh ! fit la quarteronne, votre Quito me paraît ressembler à un nid d'hirondelle attaché à un mur, au-dessous d'une cheminée ; l'oiseau, dans un tel nid, est plus en sûreté que les habitants d'une semblable ville. Que Dieu la garde d'être brûlée et de rouler de ses huit mille sept cent soixante-douze pieds en bas du Pichincha !

Grâce à de douces, amusantes et utiles causeries, le voyage fut donc trouvé assez court. Toujours poussé par le même vent favorable, le bâtiment entra le plus heureusement du monde dans le port de Lima, port qui est séparé de la ville par une longue et belle promenade. Pour la franchir sans fatigue, on eut à choisir entre de grandes voitures espagnoles, peintes de toutes couleurs, et les ânes ou les mules, dont nombre de *zambos*<sup>1</sup> offraient les services au rabais. Les ânes obtinrent la préférence. Ajoutons qu'ils se montrèrent dignes de cette marque de confiance en ne s'arrêtant pour brouter que lorsqu'ils ne pouvaient pas faire autrement, c'est-à-dire aussitôt que l'épine du maître cessait de les aiguillonner.

Samuel seul eut maille à partir avec sa monture. Il

<sup>1</sup> Fils d'Indiens et de nègres.

voulait avancer, c'était son droit; elle s'obstinait à reculer, c'était sa manière de voir. Le quarteron y mit de l'entêtement, la bourrique se garda bien d'en rien démordre et, pour terminer le débat, elle jeta le cavalier par terre.

Celui-ci ne se fit aucun mal en tombant; il se releva et dit tranquillement :

—On verra bien qui de nous deux l'emportera, et si nous resterons en route.

Alors il passa ses larges épaules sous le ventre de la bourrique, l'enleva, et se mit en marche avec ce fardeau d'un nouveau genre.

Mais les *zambos* auxquels appartenaient les quadrupèdes, craignant d'être obligés de donner un salaire au lieu d'en recevoir un, puisqu'au lieu d'être porté, c'était le quarteron qui portait l'âne, les *zambos*, disons-nous, poussèrent de telles lamentations et de si grands cris que Samuel, au bout de quelques pas, posa la bête à terre et consentit à quitter le dessous pour le dessus.

L'animal, qui avait sans doute réfléchi que les hommes avaient été faits pour aller sur les ânes plutôt que les ânes sur les hommes, se laissa docilement enfourcher par Samuel, prit le trot et ne s'arrêta qu'à la grande et belle porte de Lima.

M<sup>me</sup> Shelby avait dans la ville un ami qui, par lettre et de vive voix, l'avait souvent engagée à venir passer quelque temps chez lui. Georges s'informa de la demeure de don Alvarès (c'était le nom de l'ami), afin d'y

conduire tout d'abord ses compagnes. On trouva facilement la maison indiquée.

A la porte du jardin, tout planté d'orangers entourant cette habitation plus longue que haute, se tenait une dame, la tête encapuchonnée dans une mante de soie qui laissait un œil seulement à découvert, la taille serrée par une boucle au-dessus de laquelle se croisait un châle dont les bouts flottaient par derrière sur une belle jupe de satin vert.

L'attention de la dame était captivée par les grimaces d'un petit singe, monté sur un pacifique lama <sup>1</sup>. Ces deux animaux servaient de gagne-pain à un pauvre homme que l'on voyait de temps en temps entr'ouvrir son manteau rayé, pour tendre à la charité publique un grand chapeau de poils d'alpaca <sup>2</sup>.

A la couleur près du jupon qui était tantôt bleu, tantôt marron, les dames qui passaient étaient habillées de même que celle dont nous avons dit le costume.

Georges aborda, chapeau bas, cette dernière et prononça le nom de don Alvarès.

—C'est mon père, señor, répondit au jeune Américain celle qu'il venait de saluer.

<sup>1</sup> Nous aurons un peu plus loin occasion de parler de cet animal.

<sup>2</sup> L'alpaca est une espèce de lama.

## XII

### Excursion dans la Cordillère des Andes

---



ON Alvarès reçut Georges et M<sup>me</sup> Shelby avec les plus sincères démonstrations de joie ; comme il était aussi affable que riche, il voulut que tous nos personnages n'eussent point d'autre demeure que la sienne.

Sa fille Juana devint bien vite l'amie de Jenny qui n'était plus une enfant étourdie mais une charmante demoiselle déjà raisonnable, instruite et n'ayant rien perdu cependant de son caractère expansif et de sa franche gaieté.

La jolie quarteronne apprit de Juana à boucler ses cheveux et à les étoiler de fleurs suivant la

mode péruvienne ; elle s'instruisit aussi à porter *el manto*, c'est-à-dire la mante dont les dames se couvrent la tête lorsqu'elles ne sortent pas en voiture ; enfin Jenny eût été la meilleure élève, si elle eût pu ou voulu s'habituer à fumer ces petites cigarettes dont les femmes et même les jeunes filles de Lima font une grande consommation.

Chaque jour, on allait à la promenade et l'on revenait, en se promettant de recommencer le lendemain sans craindre que la pluie dérangeât aucun projet, par la raison qu'il ne pleut point à Lima. Un honnête Parisien, étant venu s'établir dans la capitale du Pérou, y excita pendant vingt ans la curiosité. Les habitants cherchaient vainement à deviner quel était l'objet que le Parisien portait sous le bras, chaque fois qu'il sortait. Ils ignorent encore aujourd'hui que c'était un parapluie, sans lequel cet homme prudent et ancien commerçant de la rue Saint-Denis ne se hasardait jamais hors du logis.

Plusieurs fois, Jenny demanda à la fille de don Alvarès pourquoi la plupart des maisons de Lima n'avaient qu'un étage, les plus hautes ne s'élevant jamais au-dessus d'un second. Juana, pour un motif que nous connaîtrons bientôt, feignait de ne pas entendre ou ne donnait qu'une réponse évasive.

Un soir que Georges et les deux amies revenaient de la promenade, ils furent témoins d'un spectacle qui paraît d'autant plus singulier au jeune Américain et à Jenny qu'il était tout nouveau pour eux.

Ils traversaient le pont de pierre jeté sur le Rimac, torrent que crache la montagne, et de ce point, leurs regards suivaient le mouvement qui régnait dans la ville. A l'agitation succéda tout à coup l'immobilité; cavaliers, piétons, promeneurs, marchands, tous s'arrêtèrent; les équipages et les chariots cessèrent de rouler. Le dernier geste des hommes avait été d'ôter simultanément leurs chapeaux ou leurs coiffures et toutes les femmes s'étaient inclinées en même temps. Cela fait, vous eussiez dit que tous les habitants venaient d'être paralysés.

Juana aussi avait baissé la tête et ne bougeait pas plus que ses concitoyennes. Georges l'interrogea; elle garda le silence.

Pendant une minute environ, la ville demeura pétrifiée, puis les têtes se couvrirent de nouveau ou se redressèrent et l'activité se réveilla partout.

—Que s'est-il donc passé? demanda le fils de M<sup>me</sup> Shelby enchanté de cette résurrection universelle.

—Ce qui arrive, répondit Juana, toutes les fois que sonne l'Angelus. Chacun alors reste en place, les hommes se découvrant, et demeure, pendant qu'il sonne, immobile et recueilli.

Le phénomène expliqué on se remit en marche.

Don Alvarès possérait une seconde habitation qui lui tenait lieu de ce que nous appelons en France une maison de campagne. Elle était située dans la partie du Pérou comprise entre les deux chaînes formées par la cordillère des Andes. Georges, ayant trouvé à placer

avantageusement son or et ses perles, il fut décidé qu'en attendant le moment où devaient être livrées les marchandises qu'il avait achetées pour en trafiquer, on irait visiter cette demeure.

C'était pour les nouveaux venus l'occasion d'un petit voyage fort curieux, aussi avaient-ils accepté avec empressement et prirent-ils joyeusement avec leurs hôtes le chemin de la montagne. Un esclave, conduisant des bêtes chargées d'une grande quantité de provisions, devait les suivre et les rejoindre à la première halte.

Cette halte se fit dans un endroit planté d'une espèce de palmiers dont les fruits, appelés beurriers, contiennent une amande qui, broyée, produit une crème avec laquelle on peut faire du beurre ; là encore le lis péruvien suspendait ses girandoles de fleurs blanches, cassolettes qui parfument l'air à une grande distance.

Mais ventre affamé n'a pas plus de nez que d'oreilles, et nos personnages qui ressentaient un vif appétit, souhaitaient ardemment l'arrivée de l'esclave chargé du transport des provisions.

Jenny s'était placée en vedette. Juana lui adressa la même question que M<sup>me</sup> Barbe-Bleue à sa sœur Anne :

— Ne vois-tu rien venir ?

— Je ne vois, répondit tristement la quarteronne, que de grands moutons ayant un long cou, une bosse sur le dos, et marchant à la queue les uns des autres.

— Voilà les vivres qui nous arrivent, dit Alvarès, si vos yeux sont bons, ma chère Jenny.

— Nous allons manger ces pauvres bêtes ?

— Dieu nous en garde ! Nous aurons bien assez de ce qu'elles portent sur le dos et que vous preniez pour des bosses. C'est sans doute Pinto, mon esclave, qui les conduit ; oui je l'aperçois maintenant... A table, à table.

Les moutons signalés par Jenny, ou plutôt les lamas, arrivèrent avant que tout le monde fût en place. Ils étaient tous chargés d'un fardeau assez pesant.

Les hôtes de don Alvarès parurent surpris de l'office rempli par ces animaux.

— Les lamas, leur dit le premier, sont des bêtes de somme que l'on emploie dans nos montagnes, et ils y sont plus utiles que les plus vigoureux mulets ou les meilleurs chevaux. Ils avancent d'un pas lent, mais toujours sûr au milieu des chemins les plus escarpés. Trois ou quatre jours de marche non interrompue les fatiguent à peine. Plus sobres encore que les ânes, ils se nourrissent, tout en cheminant, de certaines herbes arrachées ça et là, et ils peuvent rester fort longtemps sans boire, grâce à une salive abondante qui satisfait leur soif. Enfin, ils s'apprivoisent facilement et s'attachent à leur maître.

Les auditeurs étrangers remercièrent don Alvarès de ces détails intéressants, et Jenny alla caresser les lamas, dont la laine longue, belle et fine, sert à tisser

des draps, des bas et des chapeaux<sup>1</sup>. Elle admira la dimension de leur cou flexible et recourbé, qui est pour moitié dans la longueur de ces animaux, leur tête petite et surmontée d'oreilles étroites, pointues et très-mobiles, leur physionomie rendue fort originale par la fente qui sépare la lèvre supérieure des lamas.

Mais le signal du départ avait été donné, et la petite troupe reprit son ascension à travers la montagne, dont les têtes nues et arides, ou coiffées d'une neige éternelle, semblaient percer la voûte bleue.

Trois jours durant, — la nuit on dressait une tente et l'on couchait dans des hamacs, — nos touristes demeurèrent engagés dans cette immense arête des Andes, qui est comme l'épine dorsale de l'Amérique. Tantôt ils côtoyaient une crevasse au fond de laquelle coulait majestueusement une rivière, tantôt ils marchaient entre deux étroites murailles de roche, puis au bout de ce tunnel, trouvaient un chemin où les vapeurs célestes déchiraient des lambeaux de leur robe légère. Si ce n'était pas encore le ciel, ce n'était plus, assurément, la terre.

Après avoir bien monté, il fallut descendre d'autant. Il y eut encore de grandes émotions que la crainte et l'admiration se partageaient tour à tour.

Au milieu des sensations de toutes sortes, on re-

<sup>1</sup> Il existe deux espèces de lamas qui portent une toison surtout estimée : ce sont les espèces dites *vigogne* et *alpaca*.

marqua, non sans un certain étonnement, que l'esclave Pinto ne montrait jamais ni grande soif ni grand appétit, bien qu'il ne bût et ne mangeât que très-rarement. On supposa d'abord qu'il se garnissait l'estomac en cachette. Il fut aisément convaincu que ce soupçon n'avait rien de fondé.

Soit que Pinto eût deviné l'espèce de défiance dont il était l'objet et qu'il voulût se venger de ses accusateurs en les intriguant, ou soit qu'à son avis les substances diminuassent trop vite, il ne prit plus aucun aliment et s'en porta tout aussi bien.

Les moins curieux demandèrent eux-mêmes à connaître le mystère. Don Alvarès fut obligé de convenir qu'il n'y comprenait rien ; il se décida, pour contenter la curiosité générale, à interroger Pinto.

— Tu n'as point mangé, tu n'as point bu depuis ce matin ? dit le premier.

— Non, maître, répliqua l'esclave.

— As-tu faim ?

— Non, maître.

— As-tu soif ?

— Non, maître.

— Comment fais-tu donc pour vivre ainsi ?

— Je fais comme les lamas.

— Tu broutes ?

— Pinto broute, en effet.

— Menteur, est-ce que l'herbe nourrit et désaltère les hommes ?

—La bonne herbe, oui, maître.

— De quelle herbe veux-tu parler ?

— Du *coca*. Mon ami l'Indien me l'a indiquée, et ses frères la connaissent bien aussi. Tenez, en voici justement une touffe, mettez-en une feuille dans votre bouche, et vous verrez si je mens.

Chacun s'empressa de tenter l'expérience, et ne fut pas peu surpris de se sentir, à mesure qu'il mâchait la feuille de *coca*, rafraîchi et rassasié.

Alors on dépouilla à l'envi la plante de son feuillage nutritif, et on arriva à la maison de campagne de don Alvarès sans avoir eu recours à une autre alimentation. Hâtons-nous d'ajouter que ce qui restait de chemin n'avait pas nécessité plus de quelques heures de marche; car si grande que soit notre confiance dans la vertu du *coca*, nous ne pensons pas qu'il puisse être employé comme aliment unique. Tous les gourmands, au moins, seront de notre avis.

La visite au domaine situé dans la Sierra n'avait été que le prétexte d'une longue excursion au bout de laquelle devait se trouver un lieu convenable de repos. Nos personnages ne songèrent donc qu'à se remettre au plus vite de leur fatigue pour revenir à Lima.

D'ailleurs, le voisinage d'Indiens à la peau couleur de cuivre, au front si bas qu'à peine une ligne sépare les cheveux des sourcils, ne plaisait guère à M<sup>me</sup> Shelby ni aux deux demoiselles. Les Indiennes, enveloppées de châles et de jupons ou plutôt de vieilles peaux de vigogne

et la tête toute hérisse de petites queues de rat qu'elles forment avec leurs cheveux, ne semblaient pas plus avenantes à nos amies.

Cependant ces aborigènes ventrus, et luisants comme des casseroles nouvellement étamées, ces femmes non moins lourdes appartenaient à la race qui s'enorgueillissait de posséder dans son sein les fiers descendants, les divines filles du Soleil dont se composait la famille royale des Incas, lorsque, le premier, Pizarre explora la terre du Pérou, semée d'or et d'argent encore inépuisés. Certes, si, à cette époque, les récits des voyageurs n'ont pas exagéré la beauté péruvienne, ou elle a beaucoup dégénéré, ou la manière d'en juger a bien changé depuis lors.

Enfourchons donc notre plume, coursier ailé qui ne connaît pas d'obstacle, afin de revenir à Lima aussi promptement que le désirent M<sup>me</sup> Shelby et les deux jeunes filles que les cris des perroquets ont éveillées à la pointe du jour.

Les commensaux de don Alvarès ne rentrèrent dans la ville que pour être témoins des effets du terrible fléau qui a si souvent ravagé l'Amérique du Sud.

Ils s'étaient tous rendus au jardin attenant à l'habitation, et où ils espéraient trouver un peu d'air, car l'atmosphère était devenue rare et lourde.

Les oiseaux les plus babillards ne laissaient, au lieu de leur joyeux ramage, entendre que des notes brèves, plaintives ; ils voltigeaient avec inquiétude d'un endroit

à un autre, puis s'ensuyaient à tire-d'aile. Des mugissements éloignés, des hurlements plus lointains donnaient comme une voix lugubre à l'espèce de torpeur qui, peu à peu, envahissait la terre.

Jenny, sans se rendre compte de ce qu'elle craignait, se précipita en tremblant dans les bras de sa mère adoptive. Georges fit un effort, se leva ; mais à peine debout, il trébucha. Le sol, grondant tout à coup, venait d'osciller sous les pieds du jeune homme.



CHILI.



Les deux époux, propriétaires de la Posada prenaient le frais sous des amandiers.

## XIII

### La ville invisible



GEORGES était retombé assis. Don Alvarès le saisit par le bras, tandis que Juana entraînait M<sup>me</sup> Shelby ainsi que Jenny.

—Au *patio*! au *patio*<sup>1</sup>... s'écrièrent le père et la fille; voilà le tremblement de terre.

Au dehors s'élevaient les cris, les lamentations des habitants que l'on pouvait voir les uns s'élançant vers leur demeure, les autres courant vers les églises, ceux-ci tombant à genoux, ceux-là ne sachant de quel côté fuir.

Oh, c'est un terrible moment que celui

<sup>1</sup> Le *patio* est un lieu de refuge construit sans étages et dans les

pendant lequel se produit l'épouvantable phénomène dont nous parlons. Le danger est partout : sous vos pieds, où va peut-être s'ouvrir un gouffre, au-dessus de votre tête que menace le faîte chancelant des édifices, en avant, où un volcan souterrain fait subitement irruption, en arrière, où roule sur une terre mouvante des masses énormes.

Nos amis en furent, par bonheur, quitte pour une grande peur, et Lima, cette fois, pour une douzaine de maisons renversées en même temps qu'une rue fut séparée en deux. Après huit ou dix secousses, les grondements terrestres cessèrent et le sol se raffermit.

On sortit du *patio* fort content d'avoir passé une aussi effrayante épreuve.

Don Alvarès alla visiter ses amis autant pour les rassurer de son côté qu'afin de savoir s'il ne leur était rien arrivé de fâcheux. Juana demeura auprès de M<sup>me</sup> Shelby, encore mal remise de son émotion, et Georges, pensant qu'après l'événement qui venait d'avoir lieu, il y aurait, sans doute, par la ville, quelques infortunes à secourir, se mit à la parcourir en compagnie de Jenny.

La jeune quarteronne remarqua, tout en épuisant généreusement sa bourse, que les maisons les plus élevées avaient surtout souffert du tremblement de terre. Elle comprit alors pourquoi les habitations de Lima n'avaient,

meilleures conditions pour soustraire les personnes qui s'y réfugient aux dangers des tremblements de terre. Presque toutes les maisons, à Lima, ont leur *patio*.

en général, qu'un étage et pourquoi aussi Juana lui avait caché la raison de cette prudente manière de bâtir. La fille de don Alvarès craignait d'effrayer sa chère amie.

Le chargement complet des marchandises que Georges attendait lui fut enfin livré. Elles consistaient en salpêtre, en quinquina, mais se composaient surtout de laines et de cotons dont il avait appris que l'Angleterre entretenait un grand commerce avec le Chili.

Depuis que la guerre a fait de la Conception un amas de ruines, Valparaiso qui, malgré la distance existant entre elle et Santiago, sert véritablement de port à cette dernière ville, est une des cités du Chili où les marchés sont le plus fréquentés; le fils de M<sup>me</sup> Shelby proposa à ses deux associés, Samuel et David, d'y porter les marchandises. Ils consentirent sans hésiter.

Georges s'entendit immédiatement avec le capitaine d'un navire en partance pour Valparaiso.

Après bien des souhaits de bon voyage d'un côté, bien des remerciements de l'autre et, de tous deux, beaucoup de larmes, d'embrassades, de promesses de se revoir, don Alvarès et sa fille se séparèrent de leurs hôtes.

Le Chili, cette longue bande de terre resserrée entre la Cordillère des Andes et le grand Océan, n'est séparée de la Bolivie ou haut Pérou que par le désert d'Atacama. Le trajet, si la mer était bonne, pouvait donc ne pas durer longtemps, et ainsi il en advint.

Une heureuse navigation conduisit tout droit le navire dans le bassin qui sert de port à Valparaiso, et qui, du haut des collines, dont il mouille le pied, ressemble à un immense puits.

Samuel et David veillèrent au débarquement des marchandises. Georges, accompagné de sa mère et de Jenny, commença par se mettre en quête de la ville, car bien que l'on se trouve au beau milieu de la cité chilienne, il faut la chercher, en quelque sorte, maisons par maisons, blottie qu'elle est dans les gorges de la montagne. Cela fait que Valparaiso a l'air de jouer à cache-cache avec les étrangers.

Jenny était encore trop jeune pour avoir oublié les jeux de son enfance, aussi aida-t-elle beaucoup et en riant son frère adoptif à découvrir cette ville invisible au premier abord.

Une *posada* se rencontra parmi les premières habitations. Elle avait bonne apparence. La petite famille pensa qu'elle y trouverait un logement convenable et n'alla pas plus loin.

Les deux époux propriétaires de la *posada* prenaient le frais sous des amandiers ; ils accoururent aussitôt. Leur habillement était vraiment fort original.

Le chapeau du mari, dont les cheveux, réunis à partir de la nuque, formaient une longue tresse sautillant d'une épaule à l'autre, rappelait assez bien et, en apparence, la cloche à melons. Le brave homme se carrait dans un *poncho* de flanelle, vêtement tout à fait national qui consiste

en une pièce d'étoffe taillée comme une blouse, sans attaches ni manches, percée d'une ouverture par où se passe la tête et bordée de galons. Une culotte de toile, des jambières de peau, des sandales et un énorme éperon (tous les habitants du Chili sont ou ont la prétention d'être cavaliers) achèveront cette esquisse.

Plus habile avec son crayon que nous avec la plume, notre fidèle compagnon de voyage et conscientieux collaborateur vous retracera dans ses dessins l'élégante toilette de la dame, son corsage coquet, son jupon plissé, pailleté, enrurbané et soutenu par des paniers, son chapeau orné de plumes ; vous montrera le perroquet mignard qu'elle tient sur le doigt, peut-être afin de laisser voir mieux une main enrichie de bagues.

Nos Chiliens laissèrent voir tant de prévenance et de bonne volonté que l'on tomba facilement d'accord pour avoir chez eux la table et le coucher.

C'étaient de bonnes gens qui savaient tirer de leur industrie le plus de profits possible, et faisaient honnêtement l'éducation de deux enfants qui devaient les remplacer un jour. Le père s'appelait Joso, la femme Josa, le fils Josetto, la fille Josetta, et le perroquet Josettino.

Georges retourna au port, car il craignait que les deux affranchis n'eussent beaucoup de peine à le rejoindre. Il trouva Samuel marchandant une énorme lorgnette avec laquelle le mulâtre espérait apercevoir enfin la ville dont l'existence lui était affirmée par quelques habitants, et David prêt à faire un plongeon au fond

du bassin, parce que le quarteron avait fini par croire que Valparaiso était une cité sous-marine, probablement habitée par un peuple amphibie.

Le fils de M<sup>me</sup> Shelby les tira d'erreur et d'embarras en les conduisant à la *posada*.

Georges et ses associés ne prirent que peu de repos. Ils s'occupèrent de la vente de leur cargaison. Grâce à une rare activité, grâce aussi aux circonstances favorables qu'ils mirent à profit, les laines, les cotons, le salpêtre et le quinquina furent vendus avec un bon bénéfice. Comme le chargement était considérable, ils se virent tous trois, cette fois, en possession d'une petite fortune et telle qu'après quatre années de fatigues, de peines, de travail et de dangers, ils pouvaient songer à revenir dans leur cher Kentucky, Georges, pour y faire valoir ses capitaux et se consacrer au bonheur de sa mère, les neveux de l'Oncle Tom pour y travailler à l'affranchissement de leurs frères.

Hélas ! de nouvelles épreuves allaient retarder encore la réalisation de cet espoir, si toutefois elle devait jamais accomplir le vœu le plus ardent de nos héros.

Ils n'auraient point prolongé leur séjour à Valparaiso si des vents contraires et impétueux n'avaient tout à coup rendu la mer très-dangereuse. Il fallut attendre une saison plus favorable ; mais le temps ne fut pas perdu pour l'instruction des deux affranchis et de Jenny. Leur éducation, au reste avait avancé rapidement, car, durant leurs courses rapides ou bien après le

travail, Georges et M<sup>me</sup> Shelby n'avaient cessé de remplir avec autant de zèle que d'intelligence le rôle de professeurs qu'ils avaient accepté.

Les sujets de distraction étaient rares dans la ville chilienne ; ils eussent même manqué entièrement sans l'arrivée d'un de ces directeurs de théâtre ambulant comme on en voit en France et à peu près partout.

Il était venu établir, au milieu de la plus belle place, une baraque surmontée d'un immense écritau, affiche permanente indiquant les représentations curieuses du *signor* Pantinelli. Sa troupe, hommes et femmes, ne se composait pas de moins de vingt acteurs... en bois, « qui tous avaient eu l'honneur de réjouir infiniment l'illustre shah de Perse, les belles princesses de Trébizonde, et le grand mogul de la Mogolie. »

Le personnage le plus extraordinaire de la bande, quoique celui-là eût de la chair et des os, était un singe barbu, de haute taille<sup>1</sup>, et dont le jugement surprenait autant au moins que l'adresse.

Il fallait entendre le *signor* Pantinelli, monté sur le tréteau de la baraque, faire le panégyrique de son premier sujet.

« Habitants et habitantes de la plus belle ville du monde après une foule d'autres que j'ai vues, s'écriait-il, vous serez émerveillés des tours exécutés par mon

<sup>1</sup> Cette barbe et cette stature sont les signes distinctifs du singe appelé Guaribo ou Barbado et encore singe de Belzébuth. Les animaux de cette espèce se rencontrent dans les forêts du Brésil où ils marchent par troupes.

animal, et je ne sais pas pourquoi je l'appelle animal, car il est aussi spirituel que moi qui ne passe point pour un sot, Dieu merci ! Il obéit au geste, à la parole, et vous pourrez vous convaincre qu'il est un peu sorcier. C'est une bête merveilleuse, en vérité, et je ne sais pas pourquoi je l'appelle une bête, attendu que, sans vouloir vous faire injure, il en remontrera à beaucoup d'entre vous. Ses semblables, doués cependant d'une intelligence moins prodigieuse que la sienne, vivent en famille au milieu de certaines forêts de ce pays. Chaque soir et chaque matin, ils récitent en chœur de longs cantiques ; le plus vieux chante d'abord un couplet, et les autres le répètent avec un accord admirable<sup>1</sup>. Le singe, enfin, que vous verrez — et je ne sais pas pourquoi je l'appelle singe, puisqu'il a des connaissances, des vertus, des qualités que, sans avoir l'intention de vous humilier, vous seriez enchantés de posséder, bons et honnêtes Chiliens, — l'être digne d'admiration que vous verrez, dis-je, est, en outre, un des plus grands et des mieux proportionnés de sa race... Empressez-vous donc de venir admirer l'intelligence et les tours de Cascari, le roi des singes. »

Les bons et honnêtes Chiliens, un peu piqués de la manière dont le *signor Pantinelli* louait son pensionnaire

<sup>1</sup> Nombre d'Indiens et quelques planteurs trop crédules sont persuadés que les barbados se réunissent pour dire leur prière. La ressemblance qui existe entre les cris prolongés, graves, lugubres que poussent en même temps ces animaux, et les chants psalmodiés par une réunion d'hommes religieux a donné naissance à une aussi ridicule croyance.

à leurs dépens, et curieux de savoir s'ils étaient véritablement moins spirituels que Cascari, remplissaient la bâraque à toutes les représentations. Ils sortaient ravis, chacun se disant, à part soi, que ses voisins avaient assurément moins d'esprit que la bête qu'ils étaient allés voir.

Les maîtres de la *posada* Joso et Josa avaient été des premiers à entrer avec leurs enfants Josetto et Josetta dans le théâtre ambulant. Ils en étaient revenus tellement enchantés qu'ils engagèrent vivement leurs locataires à s'y rendre aussi. Ces derniers se laissèrent tenter, et vinrent augmenter le public empressé du *signor* Pantinelli.

En payant les places un peu au-dessus du prix fixé, ils eurent l'avantage de se trouver au premier rang.

Les marionnettes qui commençaient le spectacle ne produisirent qu'une médiocre satisfaction. L'intérêt général était suspendu par le désir de voir apparaître Cascari. Les acteurs en bois achevèrent, au milieu des marques d'impatience, la pièce qu'ils jouèrent avec un imperturbable sang-froid ; puis le personnage tant attendu fit son entrée en scène. Aussitôt la curiosité de s'éveiller.

La haute taille, la longue barbe, le corps, les membres et la face velus de Cascari suffisaient d'abord pour étonner. Ensuite, on remarquait en lui un air de tristesse justifié par les menaces de la trique dont était porteur le gardien, homme fort et trapu, qui ne le perdait

jamais de vue, et se tenait constamment entre lui et le public.

L'animal (nous pouvons bien nommer ainsi le roi des singes, puisque son maître, qui avait tant de raisons de l'appeler autrement, lui donnait cette qualification), l'animal donc salua le public, exécuta des exercices d'adresse surprenants, et répondit par une pantomime très-claire aux questions de Pantinelli.

Il restait encore une scène fort curieuse à jouer lorsque Cascari, qui promenait ses gros yeux ennuyés sur les spectateurs, bondit comme pour s'élancer dans l'endroit réservé au public. Avant qu'il eût franchi la barrière divisant la baraque en deux parties, les bras robustes du gardien le saisirent, et, Pantinelli aidant, le terrassèrent.

Le singe se débattit un moment, poussant des cris étouffés ; malgré sa résistance et ses plaintes, il fut attaché et emmené.

« Bons Chiliens, dit aux assistants le directeur du théâtre, mon roi des singes cède quelquefois, et ainsi que vous venez d'en être les témoins, à des accès de rage ; mais ils passent vite. Demain Cascari sera devenu calme et obéissant. »

Ces paroles terminèrent la représentation.

Lorsqu'elles eurent quitté la salle, M<sup>me</sup> Shelby aperçut des larmes dans les yeux de Jenny.

— Le dernier épisode du spectacle t'a donc bien attristée ? lui demanda-t-elle très-émue elle-même.

— Oh ! chère mère, les cris de cette pauvre bête me sont arrivés au cœur et me l'ont déchiré comme... mon Dieu ! je ne sais pas... tenez, comme si Samuel ou David étaient en danger et nous appelaient à leur secours; et cependant cela devrait me causer plus de peine, car Samuel et David sont des hommes.

— Eh bien ! ajouta Samuel, j'ai aussi éprouvé, moi, quelque chose de singulier, de tellement singulier, que j'ai eu envie de prendre la défense du singe; car, après tout, Dieu l'a fait libre, cet animal, et lui a donné des semblables pour vivre avec eux.

— Excellents cœurs ! conclut Georges en serrant la main de Samuel et de Jenny.

Le matin du troisième jour qui suivit ce que nous venons de raconter, le mulâtre, dont les traits, par extraordinaire, étaient très-agités, entra, le bâton de voyage à la main, dans la salle où l'on était prêt à déjeuner. Samuel n'attendit pas que l'étonnement dont il devint aussitôt l'objet se manifestât par des questions de toute sorte.

— Monsieur Georges, dit-il sans préambule, permettez-moi de partir à l'instant même.

— Vous voulez vous séparer de nous, mon cher Samuel ! répliqua le jeune homme de plus en plus surpris.

— Oh ! j'espère vous revoir bientôt... quoique, pour ne point mentir, j'ignore si je n'irai pas bien loin... Et puis...

— Parlez-nous franchement, Samuel, ne sommes-nous pas vos amis?

— Oui, oui, cher monsieur Georges; mais ma résolution vous paraîtra peut-être manquer tellement de raison et de sagesse...

— Dites-la toujours, afin que si vous avez besoin de conseils ou d'encouragements, nous puissions vous les donner.

— Eh bien! poursuivit le mulâtre, malgré mes efforts, je n'ai pu m'empêcher de penser continuellement au malheureux singe que nous avons vu. À mesure que je songeais à lui, ma pitié était devenue si grande que j'avais pris le parti de l'acheter à son maître, et de donner la clef des champs au pauvre animal. L'homme au bâton qui le montre au public étant venu plusieurs fois boire des liqueurs à cette *posada* où, assurait-il, elles sont excellentes, causait souvent avec moi. Il aimait beaucoup à questionner, et je lui répondais volontiers, espérant que, si je gagnais ses bonnes grâces, il déciderait le *signor* Pantinelli à me vendre le roi des singes. Jugez de mon chagrin quand j'ai appris que, cette nuit, ils avaient brusquement décampé sans se soucier de ce que deviendraient les planches de la baraque et leur grand tableau.

— Alors, demanda Georges pensif, votre intention, Samuel, est de courir après eux?

— Oui, cher monsieur, et comme il me faudra peut-être courir longtemps, je désirerais avoir une bonne

somme d'argent sur la part des bénéfices que vous pensez devoir me revenir.

—Il vous sera compté autant d'argent que vous en souhaiterez. Mais, mon ami, nous avez-vous dit toute la vérité?

Le mulâtre, en proie à une lutte morale, baissa la tête; puis, ayant sans doute mis d'accord les divers sentiments qui se combattaient dans son esprit, il répondit :

—Je vous avouerai, monsieur Georges, ainsi qu'à David, ce que je crois et ce que j'espère... à vous deux seulement, car, si notre excellente M<sup>me</sup> Shelby et Jenny, qui ont tant de sensibilité, le savaient, elles éprouveraient trop de peines et d'inquiétudes. Il est d'ailleurs possible et même probable que je me trompe.

—Hâtez-vous donc, mon fils et vous David, de recevoir les confidences de Samuel, dit M<sup>me</sup> Shelby, incapable de chercher par curiosité, à circonvenir la consciencieuse discrétion de l'affranchi.

Georges emmena les neveux de l'Oncle Tom dans sa chambre.

Lorsque le jeune Américain reparut, son visage portait le cachet d'une détermination nouvellement prise.

—Ma mère, commença-t-il tout de suite, David et moi nous partons avec Samuel.

—Vous allez aussi, interrompit Jenny, courir après le maître de Cascari?

—Oui, et je craindrais, comme Samuel, de m'expliquer davantage.

—Mon cher enfant, dit la mère de Georges, vous avez, je n'en doute pas, de louables raisons pour agir ainsi; c'est pourquoi j'approuve vos desseins sans vous en demander le secret, puisque vous croyez bon de le taire. Devrons-nous attendre ici de vos nouvelles ?

—Non, ma mère ; vous savez que depuis quelques jours le *Dauphin*, navire appartenant aux États-Unis, est mouillé dans la rade. Dès que les mauvais temps seront passés, il remettra à la voile pour Buenos-Aires. Aujourd'hui même, vous vous rendrez à bord et vous y serez avec Jenny sous la protection du commandant en qui vous trouverez un aimable compatriote et un loyal marin. Nous vous rejoindrons à Buenos-Aires où les neveux de l'Oncle Tom et moi nous arriverons par la route de terre dont j'ai voulu vous épargner les rudes fatigues.

—Monsieur Georges, vint annoncer Samuel, les mules nous attendent.

—Bien, répliqua le jeune homme, et se tournant vers Jenny : ma chère sœur, ajouta-t-il, veillez, je vous prie, à ce que ma valise soit promptement faite.

—Et moi, poursuivit M<sup>me</sup> Shelby, je vais remplir mes fonctions de caissière en garnissant votre bourse.

La cassette contenant les fonds de l'association était déposée dans une petite pièce qui servait de commun-

cation entre deux chambres occupées l'une par la mère et l'autre par le fils.

Samuel les y suivit. A peine entré, il fut saisi d'un triste pressentiment en remarquant que le grillage adapté à la fenêtre par laquelle le jour pénétrait en cet endroit, avait été coupé du bas et sur les côtés de façon à pouvoir se soulever ainsi qu'un rideau.

Presque au même moment, M<sup>me</sup> Shelby poussa une exclamación et s'écria :

—La serrure de la cassette est brisée!

Georges leva le couvercle de la boîte et, d'un coup d'œil, il reconnut qu'un portefeuille rempli de valeurs en papiers et en billets avait disparu. La cassette avait un second compartiment plus grand que le premier et fermant à l'intérieur. Soit que le voleur n'eût pu opérer une nouvelle effraction ou soit qu'aiguillonné par la crainte il n'en eût pas pris le temps, quatre sacs de pièces d'or placés dans cette partie de la boîte trop lourde pour être emportée aisément y étaient encore.

Georges passa la main sur son front et dit seulement :

—On nous a volé la moitié de notre fortune !





BUENOS-AYRES.



Le négrier, ôel et Lili

Imp Auguste Bay, à l'Envir

L'une d'entre elles, faisait marché avec un nègre vendeur de bêtes mortes ou vives.

## XIV

### Les Éléphants de mer, les Guanacos, le Touyouyou et les Pingouins



OLÉS!... on nous a volés, répétait avec colère David, qui était survenu et avait entendu les derniers mots prononcés par Georges. On a osé voler notre libérateur et la bonne M<sup>me</sup> Shelby!... Celui qui a commis cet acte honteux est doublement voleur, et je l'étranglerai deux fois quand je le tiendrai. Je veux commencer par le maître de la maison qui est bien, au moins, responsable à demi de ce qui se passe dans sa posada.

David ne voulut rien écouter et s'élança au dehors.

—Il va encore gâter les choses, dit Samuel, et donner l'alarme au coupable s'il est ici.

Les craintes du mulâtre n'étaient que trop fondées ; on ne tarda pas à entendre un grand bruit de voix.

Georges courut vers la fenêtre et vit le quarteron suspendu à la natte de maître Joso. Le Chilien défendait sa queue à coups de pieds et à coups de poings. Josetto et Josetta, armés de branches épineuses de cactus, vinrent au secours de leur père ; le perroquet Josettino, lui-même, se mit de la partie. C'étaient des invectives, des cris, des piailllements assourdisants au-dessus desquels Georges essaya vainement de faire dominer une voix conciliatrice.

D'ailleurs Josa tout effarée se précipita chez ses locataires.

—Est-il vrai, demanda-t-elle, que vous accusiez mon mari de vous avoir volés ou d'avoir aidé les auteurs de cette mauvaise action ?

—Non, vraiment, répondit le fils de M<sup>me</sup> Shelby et nous n'avons point cessé de croire votre mari un très-honnête homme.

—Oh ! merci, merci, señor, dit Josa dont les yeux brillèrent de reconnaissance et de joie, car nous ne nous en serions jamais consolés.

Cette sincère manifestation eut enlevé tous les doutes sur la probité des propriétaires de la *posada*.

De son côté, Joso, lorsque la paix fut rétablie, se montra tellement indigné du crime dont sa maison avait

été le théâtre, laissa éclater une douleur si vraie qu'il eut plus que personne besoin d'être calmé et consolé.

David se repentit d'avoir eu recours aux violences et promit une fois encore de ne plus céder à l'aveugle emportement de son caractère. La punition, comme toujours, avait suivi de près la faute, car aux stériles regrets qu'il éprouvait se joignaient bon nombre de piqûres de cactus, de coups de bec et de meurtrissures.

On comprit qu'il serait bien difficile sinon impossible de découvrir les auteurs du vol. Georges exposa l'affaire au commandant du *Dauphin*. Le brave officier promit d'user de son influence en faveur de ses compatriotes, mais il ne dissimula pas qu'il n'y avait pas grand espoir à conserver.

—Monsieur Georges, dit Samuel, laissez-moi pour suivre seul le *signor Pantinelli*, et demeurez ici avec David pour retrouver notre voleur ou pour réparer la perte que vous venez de faire.

—Oh ! fit le jeune homme, ne nous reste-t-il pas notre courage tout entier ? ce bien-là ne peut nous être ravi ; mais avant tout, je dois écouter la voix de mon cœur, et depuis que je suis moins riche elle n'a point changé de langage : en route donc, Samuel. Puis se jetant dans les bras de M<sup>me</sup> Shelby : Ma mère, ajouta-t-il, vous m'avez dit un jour, alors nous étions bien plus pauvres qu'à présent, vous m'avez dit que la satisfaction de soi-même valait tous les trésors de la terre...

—Oui, et je le crois encore.

—Hé bien ! je vais accomplir un devoir que ma conscience me reprocherait d'avoir négligé.

—Allez, cher enfant ; nos intérêts se trouvent maintenant sous la sauvegarde d'un loyal officier dont le navire sera ma demeure et celle de Jenny. Nous n'en aurons point d'autre jusqu'à ce que nous soyons arrivées à Buenos-Aires.

Georges prit une vingtaine de pièces d'or, de tendres adieux furent échangés et nos trois héros s'éloignèrent de Valparaiso en pressant le pas de leurs mules.

Une semaine après le départ de ceux-ci, le bâtiment dans lequel M<sup>me</sup> Shelby et Jenny occupaient une charmante cabine, prenait la mer. Le mystère qui entourait le vol du portefeuille n'avait point été éclairci.

Pour atteindre sa destination, c'est-à-dire Buenos-Aires, le *Dauphin* avait à doubler la pointe formée au sud de l'Amérique méridionale par la Patagonie, cette terre qui ne figure point trop mal un chapeau chinois, dont le Rio-Negro marquerait la base et la Terre de Feu représenterait le petit bonnet.

Jenny, de tout le jour, ne quittait presque pas le pont, car on naviguait souvent près des côtes et il n'était pas rare d'apercevoir sur le rivage, au milieu des terres ou dans les airs quelque animal curieux. Elle adressait alors sur les mœurs de celui-ci, sa nature, la manière de le prendre, des questions qui ne restaient jamais sans réponse ; les plantes excitaient aussi l'at-

tention de la jeune demoiselle et les habitants, quoique vus de loin, ne laissaient pas cependant que de l'effrayer à cause de leur mine sauvage.

Certes, on trouverait à moins les gens effrayants. Imaginez - vous de grands gaillards portant sur des épaules herculeennes une tête énorme, ornée, ou plutôt enlaidie de cheveux longs, durs, hérisrés ; et ce visage carré, dont les yeux semblent avoir été empruntés à une taupe, la bouche à un mullet, le nez à un singe, comme il détruit vos illusions sur la prééminence de la beauté humaine ! Non, mieux vaut détourner la tête, car lorsque vous auriez vu un Patagon entortillé dans sa peau de bête et agitant les flèches qui, au besoin, lui servent de lancette, ou balançant sa fronde, formée de deux grosses pierres retenues aux bouts d'une corde de coton, vous reprendriez la crédulité peureuse de votre enfance pour ajouter foi à l'existence des ogres et des croquemitaines.

Si vous êtes musicien et que vous aimiez la mauvaise musique, prêtez l'oreille à un concert patagon ; le tambour de peau de cheval, les calebasses garnies de pierres, les sonnettes, les grelots attachés à un cerceau que secoue *le chef*, et d'autres instruments de la même sorte y font leur discordante partie. Ce charivari a pour but d'honorer la lune. Pauvre lune, comme elle courrait, si elle avait des jambes ! De tels honneurs justifient bien l'air toujours triste que conserve notre satellite.

Les éléphants de mer qui se traînaient sur la côte,

paraissaient, à beaucoup près, moins sauvages que les lunatiques habitants de la Patagonie. Ces amphibies ne sont pas beaux assurément, mais ils ne font pas de musique.

L'éléphant de mer se distingue des phoques proprement dits, à la famille desquels il appartient, par le prolongement de son museau en forme de trompe. Comme eux, il vit sur terre et dans l'eau. Les phoques sont néanmoins plutôt organisés pour nager que pour marcher. En effet leur corps, ainsi que celui des poissons, se termine en pointe, et leurs membres représentent de véritables nageoires. Comme les animaux terrestres, ils ont la tête distincte du reste de l'individu, quelquefois le poil fin, la gueule pourvue de dents tranchantes, la lèvre décorée de moustaches, enfin la voix, semblable au miaulement du chat, lorsqu'ils sont jeunes, à l'aboïement du chien dès qu'ils commencent à grossir et au beuglement du veau durant leur sommeil, car ils ronflent en dormant. Ces derniers attributs leur ont fait donner encore les noms de veaux, lions et loups marins.

La chair, le sang, la peau du phoque sont pour les sauvages un aliment, une médecine, un vêtement. Les entrailles, les muscles de l'amphibie servent à faire des cordes, des vitrages, des voiles, et le commerce tire de sa graisse une huile qui se vend par milliers de tonnes.

Voilà ce qu'un passager obligeant apprit à Jenny.

Elle ne s'étonna donc plus de voir des chasseurs poursuivre les éléphants de mer, les attaquer avec une lance, au risque d'être déchirés à belles dents ou écrasés par la chute des animaux qui, blessés et menaçants, se dressaient sur leurs nageoires.

Triste spectacle que bientôt la rapidité du *Dauphin* dérobait aux regards. Peu à peu la terre s'effaçait, et l'on n'apercevait plus de tous côtés que la mer, cette immensité dont les bornes touchent au ciel, cet infini !

Ainsi emportée entre la mer et le ciel, entourée d'un espace illimité qui semble être l'éternité devenue visible, Jenny, parfois, s'abandonnait à de profondes rêveries jusqu'à ce que le mot : « Terre ! » répété par les passagers, la rappelât à la réalité.

A mesure qu'on approchait de la Terre de Feu, le pays prenait un aspect de plus en plus stérile ; le saule indigène n'y projetait même plus son ombre ; l'œil errait dans des plaines sans verdure, sillonnées par la sécheresse, bossuées de monticules arides ; de loin en loin se hérissaient quelques maigres broussailles, ou bien se tordait un arbuste affamé, mourant, et à demi calciné déjà.

Ainsi que les vallées plantureuses, ainsi que les bois épais, le désert au sol nu, avare, brûlé, a ses habitants. La nature a créé des êtres pour l'infécondité, de même qu'elle en a créé pour les fleurs et les fruits.

Au milieu de ces plaines, d'où la vie paraissait être

bannie, où on l'eût supposée impossible, cheminaient, campaient fort paisiblement des troupes de guanacos<sup>1</sup>. Enfants du désert, ils n'ont rien à redouter de son âpreté ; quelques feuilles arrachées aux buissons les nourrissent suffisamment, un peu d'eau salée les désaltère. La chaleur les a-t-elle fatigués, ils se roulent avec délices dans la poussière, telle est pour eux la plus agréable manière de prendre un bain ; puis ils secouent leur rousse toison, et les voilà aussi allègres et aussi dispos que possible.

Mais voici là-bas un autre sujet de curiosité encore plus remarquable, peut-être, que le guanaco.

—Qu'est-ce que cela ?

Au premier abord, et de loin, on dirait un ballon rasant la terre. L'objet approche, et sur ses flancs s'élèvent, se reploient alternativement deux voiles, il devient possible de distinguer comme une paire de rames qui s'agitent et le poussent : c'est donc un bateau naviguant sur terre ; on découvre enfin un cou long et grêle surmonté d'une petite tête : c'est un animal !

Du ballon, il ne reste plus que le corps arrondi d'un grand oiseau (le plus grand du nouveau monde) dont les ailes impuissantes à le soutenir dans l'air lui servent de voilure, dont les deux jambes vigoureuses surpassent en agilité celles du cheval et du chien lors-

<sup>1</sup> Lamas sauvages.

qu'elles emportent à travers des flots de sable la bête poursuivie.

Singulier oiseau qui a beaucoup de ressemblance avec l'autruche, et que les Indiens désignent à cause de son cri sous le nom de touyoyou, réduit par les naturalistes à celui de touyou. Aussi glouton que peu délicat dans le choix de sa nourriture, il avale, à défaut d'autres aliments, des pierres, des cordes, des cailloux, des morceaux de fer, de bois, de verre, peu importe, pourvu que son insatiable estomac s'emplisse ; tout régime lui est bon.

Pendant que les éléphants de mer, les guanacos et les touyoyoux faisaient à bord du *Dauphin* le sujet des conversations, le navire avait franchi le détroit de Magellan, doublé la terre magellanique et laissé derrière lui la Terre de Feu, archipel ainsi qualifié par les Espagnols en raison de ce qu'ils l'aperçurent couvert de feux allumés par les sauvages.

Avant de sortir du détroit, on avait côtoyé de petits îlots, sur lesquels se dressaient immobiles de nombreux pingouins ou manchots. Oiseaux sans ailes, poissons sans écailles, ils tiennent le milieu entre les uns et les autres. A peine pouvait-on regarder comme un plumage la robe dont ils étaient couverts ; les deux bras qui pendaient le long de leur corps, simulant une grosse bouteille, avaient l'apparence de nageoires plutôt que de toute autre chose, et ils se servaient moins bien à terre de leurs pieds en éventail que sur l'eau où

quelques-uns nageaient avec une grande rapidité.

Le mauvais temps força, pendant le reste de la navigation, Jenny et sa mère adoptive à se réfugier dans leur cabine.

Malgré les bourrasques, elles débarquèrent heureusement à Buenos-Aires. Leur premier soin, après s'être assuré une demeure, fut de se rendre à la résidence du représentant des États-Unis, par l'intermédiaire duquel, Georges et M<sup>me</sup> Shelby étaient convenus de se retrouver promptement aussitôt qu'ils seraient l'un et l'autre arrivés dans la capitale de la république argentine.

Le jeune Américain et ses compagnons n'avaient point encore donné de leurs nouvelles. Nos amies espérèrent en avoir bientôt et repritrent le chemin du *quadra*<sup>1</sup> où était située leur nouvelle habitation.

Inquiètes sur le sort de ceux dont elles étaient séparées, elles ne se sentaient guère disposées à remarquer les curiosités de la ville ni les costumes variés des habitants.

Néanmoins, les dames portaient sur la tête quelque chose de si extraordinaire qu'elles attirèrent l'attention de M<sup>me</sup> Shelby et de la jeune fille.

Ce quelque chose était un peigne—que disons-nous? une cathédrale avec ses clochers etclochetons—un peigne énorme qui grandissait les coquettes señoritas d'un bon tiers en plus de leur taille naturelle. La demi-couronne

<sup>1</sup> En Amérique, les villes espagnoles sont divisées en *quads* ou assemblage de maisons formant un carré.

surmontant cet ornement gigantesque avait une courbe de cinq ou six longueurs de doigt et supportait un voile dont les bouts retombaient jusque sur les bras de ces dames ; ce qui les faisait ressembler à des mâts de perroquet portant leur toile au vent, comme disent les marins.

Celles-ci passaient rapidement, celles-là se promenaient en compagnie d'aimables cavaliers. Une d'entre elles faisait marché avec un nègre, vendeur de bêtes mortes ou vives.

Véritable muséum ambulant, ce nègre avait autour du corps un grand cerceau que soutenait une corde entourant les épaules du marchand et auquel étaient attachés des oiseaux de toute espèce ; d'une main, le noir tenait une petite fourche dont les deux branches pinçaient le cou d'un long reptile, de l'autre, il portait un bâton passé entre les quatre pattes liées en croix d'un grand lézard. Ajoutez que notre marchand de bêtes était coiffé d'un large chapeau où se trouvaient piqués un essaim de papillons, de sauterelles, de mouches, et vous aurez le portrait complet, véritable et trop original pour ne pas clore ce chapitre.



## XV

### Les Pampas



U'ÉTAIENT devenus, que faisaient Georges et les neveux de l'Oncle Tom ? nous ne saurions répondre mieux à cette double question qu'en remontant un peu dans le passé de notre récit.

Nous les avons laissés au moment où, pressant leurs mules, ils s'éloignaient de Valparaiso aussi vite que le permettait l'allure des prudents quadrupèdes, dont le maître, bien entendu, était du voyage.

—Vous nous assurez encore, Carlo, avait dit Samuel à ce dernier lorsqu'on fut près de partir, que les deux hommes conduisant un

singe attaché, ont pris le chemin de la montagne.

—Oui, señor, et ils ont engagé mon cousin pour les conduire jusqu'à San-Luis. Oh ! ce sont de généreux seigneurs qui n'ont presque pas discuté sur le prix du louage. Ils ne voulaient, à ce qu'il paraît, éprouver aucun retard.

—Si nous les rejoignons, poursuivit Georges, vous serez doublement récompensé.

— Je ferai mon possible, afin de vous satisfaire, mais ils ont une grosse avance sur nous, et mon cousin, je l'avoue, connaît mieux que moi la montagne ; peut-être ne suivront-ils pas la grande *passe*<sup>1</sup>, quoiqu'il soit très-dangereux de s'en écarter, et trouveront-ils une route moins longue.

On eût dit que les mules comprenaient l'impatience de leurs cavaliers, car elles atteignirent d'un pas rapide et toujours soutenu les plus prochaines ramifications des Andes. A la vérité, le bagage, les objets de campement, les provisions de bouche avaient été répartis de façon à ne charger que légèrement celles qui les portaient.

Bien que les montagnes dans lesquelles on pénétra fussent déjà énormes, elles pouvaient être tout simplement considérées comme les premières marches du gigantesque escalier de granit et de porphyre, conduisant aux sommets neigeux qu'il fallait atteindre.

Dans son impatience, David voulait forcer le muletier

<sup>1</sup> Chemin praticable.

à marcher longtemps après la chute du jour ; puis, bien avant le lever de l'aurore, il donnait l'éveil à tout le monde, ne laissait ni paix ni trêve jusqu'à ce que les tentes fussent enlevées, repliées et que tout le monde se trouvât en selle.

Carlo avait beau répéter que ne point s'arrêter dès que la nuit arrivait, ou ne pas attendre que le jour parût, c'était doubler les chances, déjà trop nombreuses, de rouler au fond de quelque abîme, l'ardent quarteron s'obstinait à n'en pas démordre d'une enjambée ni d'une minute. Tous les matins et tous les soirs, la querelle recommençait entre David et le muletier.

Samuel ne prenait nulle part aux discussions ; il pensait assez judicieusement que le temps employé à contester sur l'opportunité d'avancer et la nécessité de dormir se perdait à ne faire ni l'un ni l'autre. En attendant que Georges, par un avis toujours respecté et suivi, eût terminé le différend, l'affranchi, suivant les circonstances, restait donc roulé dans la peau de bœuf qui lui servait de lit et de couverture ou bien mettait pied à terre.

Quand l'opinion de David avait prévalu, c'est-à-dire que la témérité l'emportait sur la prudence, celui-ci prenait bravement la tête de la colonne.

Avec de la bonne volonté, il n'était pas difficile alors de diriger la marche. Il s'agissait uniquement d'être assez heureux pour ne pas tomber dans les précipices qui bordaient la route de chaque côté, et, par consé-

quent, rendaient impossible de s'égarer à droite ou à gauche. Le meilleur, au reste, pour le cavalier était de se croiser les bras et de laisser faire à sa monture ; la première mule marchant, les autres suivaient.

Ces animaux montraient un instinct et une prudence admirables. Jamais ils ne hasardaient un pied sans que les trois autres fussent parfaitement assurés ; la tête basse, les naseaux ouverts, l'oreille en avant, ils employaient tous leurs sens à découvrir les périls qui eussent mis souvent en défaut la sagacité humaine.

Grâce à la bonne volonté de David qui prétendait que les mules avaient des yeux aux pieds et qui, par un bonheur constant, n'avait encore fait aucune chute, on gravissait, un soir, la montagne, lorsque l'affranchi jeta un cri. Georges se trouvait immédiatement après le quarteron et il venait de voir homme et bête, ainsi qu'une ombre, se détacher du sol, puis disparaître tout-à-coup.

Le jeune homme terrifié serra les rênes de sa mule et l'arrêta court. Aussitôt, celles qui suivaient demeurèrent immobiles.

Avant que les compagnons de David fussent revenus de leur soudaine anxiété, la voix émue de ce dernier leur rendit quelque espérance.

—Ne bougez pas ! répétait-il ; il y a là un trou.

—Êtes-vous blessé, mon cher David ? demanda Georges.

—Il me semble que non... Rassurez-vous : je ne suis pas

allé jusqu'au fond du trou, si toutefois, il en a un ; j'ai été accroché en route par des pointes de rocher et me voilà sorti des entrailles de la terre.

—Mais vous devez avoir le corps tout déchiré...

—Non, non. En vérité, mes habits sont plus malades que moi ; le rocher les a mis tout en lambeaux, et je n'ai que des égratignures ou des bosses.

Carlo interrompit le dialogue et cria d'un ton de mauvaise humeur :

—Et ma mule? vous n'en parlez point ; il valait mieux commencer par là.

—La sotte bête, répondit David, a sauté, malgré moi, par-dessus le trou, c'est en arrivant de l'autre côté, que les pieds de derrière lui ont manqué et qu'elle m'a jeté...

—Ne parlez que de ma mule.

—Elle s'est remise tout de suite sur ses jambes, où elle est encore.

—C'est bien heureux ! Votre imprudence pouvait être cause que le pauvre animal se tuât.

—Je vous répète qu'elle a sauté malgré moi ; je me suis efforcé de la retenir.

—Et justement : vous avez eu tort de la contrarier. Nous sommes arrivés au *saut du Lama* ; il n'y a pas d'autre manière de passer qu'en le franchissant ; les mules le savent bien, et grâce à la sûreté de leurs jarrets, elles passent d'un côté à l'autre sans grand danger, lorsqu'on leur laisse une entière liberté de mouvement...

Nous ne saurions, continua le muletier, attendre le jour ici ; de l'autre côté du *saut*, nous trouverons un lieu de campement... Allons, en avant ! et la bride sur le cou.

Georges lâcha les rênes.

Sa monture fit quelques pas, scrutant du pied le sol, flairant la route ; puis elle ploya les jambes de derrière et atteignit heureusement le bord opposé de l'abîme où David avait failli trouver la mort.

Le reste de la colonne franchit le *saut du Lama* avec le même bonheur.

Le lendemain, David, tout en se félicitant d'avoir été retenu par ses vêtements aux pointes de rocher, eut à souffrir beaucoup des déchirures et des accrocs qu'elles leur avaient faits.

Sur les sommets de la Cordillère, l'air est très-froid, et les moins frileux ne cheminent dans ces hautes régions que bien boutonnés et bien enveloppés. Aussi l'affranchi montrait-il une mine fort piteuse sous ses habits à moitié ouverts. Nul espoir d'en changer de si-tôt, car, afin de ne pas augmenter le poids ni le nombre des bagages déjà passablement lourds et volumineux, puisqu'il était nécessaire de porter avec soi sa cuisine, son lit et sa maison, on n'avait pris aucun habillement de réserve.

Georges et Samuel avaient, à la vérité, offert leurs *ponchos* à David ; mais le neveu de l'Oncle Tom n'était pas homme à se dorloter aux dépens de ses amis, et il avait refusé en cherchant à se garantir du froid au

moyen de la peau de vigogne dont, la nuit, il se faisait un matelas.

— Nous raccommoderons vos habits à la prochaine halte, lui dit Carlo.

— Pour les raccommoder, répliqua David qui hocha la tête, il faudrait au moins deux choses que nous ne possédons pas : d'abord du fil...

— Nous en fabriquerons avec la laine de la peau qui vous sert de manteau.

— Voilà une excellente idée ; je comprends que cela soit possible. Il ne nous manque plus que des aiguilles, et j'avoue...

— Nous allons en trouver.

— Où donc ?

— Là-bas.

— A qui en demanderez-vous, là-bas ?

— A cet arbre qui se cramponne comme il peut au bord de la route.

— Vous vous moquez de moi. Est-ce qu'on trouve des aiguilles sur les arbres ?

— Pourquoi pas ?

Le muletier paraissait tellement sûr de ce qu'il avançait que David fut presque tenté de le croire, malgré la nouveauté du fait.

Lorsqu'ils furent arrivés près de l'arbre désigné, Carlo sauta à terre, s'approcha du singulier végétal et se mit à cueillir... des aiguilles ? Oui vraiment, de belles

et bonnes aiguilles, ou tout au moins quelque chose qui les valait bien.

La plante que le muletier mettait ainsi à contribution était couverte d'épines aussi dures et aussi pointues que les petits outils d'acier dont on se sert pour coudre, et, en les perçant d'un trou, elles pouvaient remplir le même office que ceux-ci <sup>1</sup>.

Avons-nous besoin de dire que David avait suivi Carlo et ouvrait de grands yeux ?

En voyant qu'il n'avait point été trompé, l'affranchi se sentit disposé à ne plus douter désormais ni de la parole du muletier, ni de la bienfaisante prévoyance de la nature. Si, en ce moment, le dernier lui eût dit qu'un peu plus loin, on rencontrerait des arbres qui, à la place de fruits ou de feuilles, portaient des ciseaux, des rasoirs ou des tire-bouchons, il eût certainement tenu le dire pour vrai.

Les vêtements de David furent donc raccommodés aussi solidement sinon aussi élégamment que possible. Il en éprouva d'autant plus de joie que l'on ne tarda pas à atteindre la région des neiges.

Là, point de végétation, pas une touffe de verdure, pas un bouquet de feuilles sur lesquels la vue fatiguée, éblouie trouvât à se reposer un instant. Un blanc tapis avait tout envahi; il se déployait avec la vallée, ondulait avec la montagne, irriguait la lumière qu'il renvoyait

<sup>1</sup> Les Indiens font un grand usage de ces sortes d'aiguilles. L'arbre duquel ils les retirent est le poirier épineux.

aux cieux plus éclatante qu'elle n'en descendait pour l'illuminer.

Le rayonnement, les scintillations de la neige, après avoir excité l'admiration de nos personnages, leur firent enfler les paupières et les obligèrent à tenir à peu près constamment les yeux fermés.

Aussi quelle satisfaction n'éprouvèrent-ils pas lorsque, en dépit des précipices, de la neige et de mille privations, ils aperçurent à leurs pieds les plaines du Rio-de-la-Plata, c'est-à-dire la nature vivante, épanouie, au lieu de la nature morne, glacée qu'ils allaient quitter.

L'espoir de rejoindre à San-Louis et peut-être d'y précéder le *signor* Pantinelli, leur donna une nouvelle ardeur, et le voyage, au regret des pauvres mules, continua plus rapide que jamais.

Ils traversèrent presque sans s'arrêter la ville de Mendoza, coquette cité à laquelle de hauts figuiers font une ombrelle de leur sombre et épais feuillage, et que la vigne entoure d'une riche ceinture.

Enfin, le village de San-Luis, que l'on pourrait tout aussi bien appeler une taupinière à cause de ses maisons basses et construites en terre, fut atteint.

—Hé! voilà mon cousin qui revient avec ses mules, s'écria Carlo au moment d'entrer dans le village.

Et traversant la route, il aborda un muletier dont il serra cordialement la main.

Georges poussa vers le nouveau personnage et lui dit sans préliminaires :

—C'est vous qui avez conduit ici deux hommes et...

—Le plus grand vilain singe que j'aie vu de ma vie, oui, señor ; nous sommes arrivés hier matin et je m'en vais tout doucement, car jamais de malheureuses mules n'ont été moins ménagées que les miennes.

—Et où sont-ils maintenant ?

—Les deux hommes et le singe ?

—Oui.

—*Prrrrrou !...* Ils courent encore ! A peine avaient-ils pris le temps de dormir un peu, de bien boire et de bien manger qu'ils sont repartis.

Georges laissa échapper un soupir, David un cri de rage, Samuel avait déjà compté combien il était dû à Carlo afin de le payer et de n'avoir qu'à changer de montures pour continuer à poursuivre le *signor* Pantinelli.

—Ne savez-vous pas, reprit Georges en s'adressant au même interlocuteur, de quel côté ils se sont dirigés ?

—Ils ont pris leur course vers le côté où le soleil se lève ; et comme ils voyagent à la manière des méchantes gens qui se sauvent, il est probable que, si le diable leur vient en aide, ils traverseront les *pampas*.

Un quart d'heure après, Georges et les neveux de l'Oncle Tom, emportés par des chevaux à moitié sauvages qu'à la première *pulpéria*<sup>1</sup> ils devaient échanger

<sup>1</sup> Auberge isolée et des plus misérables qui, dans les pampas, sert de poste aux chevaux.

contre d'autres coursiers, s'éloignaient de San-Luis au galop.

Nos héros virent, sans en être effrayés, s'étendre devant eux les vastes solitudes des *pampas*, ces plaines immenses tantôt unies et tantôt houleuses ainsi que l'Océan, et déroulant à perte de vue leurs nappes de verdure comme lui ses nappes d'eau.

D'abord, tout alla aussi bien qu'il était permis de le souhaiter ; le chemin était tant bien que mal tracé par les ornières qu'avait laissées le passage des voitures, et, de loin en loin, s'échelonnaient encore les *pulpérias* ; mais, peu à peu, la route s'effaça, et les auberges, derniers jalons du désert, cessèrent de se montrer.

Georges et ses compagnons avaient marché une journée entière sans rencontrer aucune trace humaine ; espérant apercevoir enfin, au-dessus des hauts pâturages qui les entouraient de toutes parts, la fumée de quelque hutte indienne, ils pressaient leurs chevaux épuisés de fatigue. Seules, les vapeurs du soir flottèrent sur les *pampas*, au milieu desquels s'entr'ouvrait parfois un sillon bientôt refermé : c'était un troupeau de bœufs sauvages parcourant ses riches domaines.

A bout de forces, le cheval de Samuel s'abattit pour ne plus se relever. Ceux de Georges et de David étaient bien près de faire de même.

— N'allons pas plus loin, dit le jeune Américain ; demain nous serons peut-être plus heureux.

Les neveux de l'Oncle Tom approuvèrent de la tête la résolution de Georges.

Il n'y avait pas de plus sage parti à prendre ; la nuit était venue ; ils risquaient d'errer inutilement et de tuer, sans profit, les deux montures qui leur restaient.

Ils se firent donc un lit au milieu des grandes herbes ; chacun s'entortilla dans son manteau, et ils s'endormirent d'un pénible sommeil, après s'être partagé fraternellement quelques gorgées d'eau-de-vie qu'ils avaient conservées, et qui composèrent tout le souper.

On avait laissé aux chevaux assez de liberté pour qu'ils pussent paître à leur aise, mais non point s'éloigner trop ou s'enfuir.

Le jour suivant n'amena que les plus cruelles déceptions. Georges et ses compagnons avancèrent jusqu'au soir, et, devant eux, le désert toujours, rien que le désert ! La faim les torturait.

On avait tiré quelques bœufs sauvages ; mais blessés seulement, ces animaux avaient disparu à travers les herbes.

Georges, pris d'un vertige causé par le besoin de nourriture, glissa de son cheval, et dit aux affranchis, d'une voix entrecoupée :

— Allez, mes amis, car je n'ai plus la force de vous suivre... Que Dieu vous protége !... Ma mère !... Jenny, ma sœur !... murmura-t-il encore. Et il perdit connaissance.



LA PLATA.



Lemercier, del. et lit.

Imp. Anglaise Bry à Paris.

Elle soulevait avec orgueil un petit Tigre de cette espèce appelée par les habitans Gazouara.

## XVI

### *Cascari*



UBLIANT ses souffrances, dominant sa faiblesse, David s'était précipité aux côtés de Georges ; d'une main il lui soutenait la tête, et de l'autre, il essayait de le ranimer par des frictions.

Samuel saisit la bride de l'un des chevaux, força l'animal chancelant à reculer de quelques pas ; puis il arma sa carabine, appuya la bouche du canon sur le front du cheval, qui tomba foudroyé. Le mulâtre revint ensuite auprès de son ancien maître, et lui frotta les tempes ainsi que la poitrine avec quelques gouttes du sang encore chaud de la bête.

Le fils de M<sup>me</sup> Shelby reprit insensiblement ses sens. Il lui eût cependant été impossible de se tenir debout.

— Voyons, David, dit Samuel, fais-nous un peu de cuisine.

Et, de l'œil, il désigna au quarteron le cheval tué.

David se traîna jusqu'à l'endroit où gisait le malheureux coursier, et commença à le dépecer après avoir baltu le briquet.

Ce soir-là donc on mangea.

Le lendemain et les jours suivants on mangea encore; mais, à une semaine de là, les vivres étaient épuisés, et nos pauvres amis, pâles, désespérés, souffrants, cheminaient à jeun de nouveau, et... à pied.

Le ciel eut enfin pitié d'eux.

Une cigogne passa au-dessus de leur tête.

David, qui vit seulement dans l'oiseau une proie qu'il eût voulu déjà tenir sous la dent, fit entendre une sourde exclamation de joie et leva sa carabine. Avant que le coup partît, Georges, par un mouvement rapide, abaissa l'arme.

— Qu'avez-vous fait là, monsieur Georges, êtes-vous devenu entièrement fou? s'écria le quarteron, sentant que les douleurs de la faim ébranlaient sa propre raison.

— Cet oiseau que vous alliez abattre, répliqua Georges, sera peut-être notre sauveur... Ne voyez-vous pas que, comme nous, il cherche sa route pour sortir du désert... Tenez, regardez, il l'a trouvée sans doute, car il

fend les airs maintenant. Suivons la direction qu'il a prise.

Le fils de M<sup>me</sup> Shelby avait judicieusement raisonné.

Au bout de deux heures d'une marche lente, silencieuse et morne, Samuel étendit les bras et proféra ainsi qu'un cri de délivrance ces deux mots :

—Un arbre !

Georges et David levèrent vivement la tête, et reconnurent que le mulâtre ne s'était point trompé.

Tous trois, riant, pleurant, trébuchant, se soutenant mutuellement, pressèrent le pas autant que leurs pieds endoloris le permettaient.

Un second arbre, un troisième, puis une quantité d'autres, semblables à des amis qui, du port, leur tendaient les bras, achevèrent de les convaincre de l'heureuse sagacité de la cigogne.

Mais ce dont ils se réjouirent le plus lorsqu'ils eurent encore marché pendant quelque temps, ce fut d'apercevoir sur la lisière d'un petit bois deux personnes vivantes, deux créatures humaines : une Indienne et un homme, qu'à ses traits d'un côté, et de l'autre à son habillement ils reconnurent pour un *Charruas*<sup>1</sup>.

La femme sauvage, superbement vêtue depuis les épaules jusqu'aux genoux, de la peau tachetée d'un jaguar, soulevait avec orgueil un petit tigre de cette espèce, appelée par les naturels *guzouara*. L'animal

<sup>1</sup> Indien civilisé.

était encore percé de la flèche sortie du carquois que l'Indienne portait sur l'épaule.

Malgré une telle preuve d'adresse et de vaillance féminines, le *Charruas* secouait, d'un air de dédain, sa tête couverte d'un bonnet pointu, et regardait, comme pour le prendre à témoin de prouesses plus éclatantes, le *laco* qu'il portait entortillé autour du bras. En effet, au moyen de cette arme, qui n'est autre chose qu'une longue lanière terminée par deux boules, les chasseurs américains du sud les moins adroits (et ils le sont tous beaucoup) savent arrêter un animal à la course, l'enlacer, l'étrangler ou le garder captif.

Le dédaigneux jeteur de *laco* s'éloigna en faisant résonner les éperons dont étaient armées ses bottes à revers ornés de franges ; une petite veste, une épaisse ceinture, une courte jaquette et le couteau passé dans l'une des jarretières du *Charruas* lui donnaient une tourture des plus pittoresques.

Un peu effarouchée d'abord à la vue des trois hommes dont la mine, au premier aspect, n'avait rien de très-rassurant, l'Américaine finit par comprendre leurs signes de détresse. Alors, elle engagea par des gestes pleins d'amérité Georges et les affranchis à la suivre, ce qu'ils firent avec une peine infinie, car un reste d'énergie seul les soutint jusqu'à ce qu'ils eussent atteint un groupe de cabanes au milieu desquelles ils tombèrent épuisés.

Les habitants de ces cabanes étaient doux et humains ;

ils prodiguèrent des soins empressés aux hôtes que la Providence leur envoyait. Ces derniers en ressentirent bientôt les heureux effets, et le repos, les tranches de bœuf grillé achevèrent de leur rendre une vigueur dont ils ne tardèrent pas à vouloir tirer parti.

Parmi les Indiens qui les avaient accueillis se trouvait un *métis*<sup>1</sup>, parlant et comprenant assez bien la langue espagnole pour s'entendre sans difficulté avec les nouveaux venus; il consentit à leur servir de guide. Georges lui ayant appris qu'ils s'étaient égarés dans les *pampas* en poursuivant des gens dont ils regrettaien beaucoup d'avoir perdu les traces, *Pied de Cerf* (c'était le surnom du *métis*) dit que, si ces gens n'étaient pas morts de faim et de fatigue au milieu des pâturages, on en saurait probablement des nouvelles dans quelque tribu voisine.

La veille du jour fixé pour le départ, quelques *Cavaleiros*<sup>2</sup> s'armèrent de leur *laço*, se dirigèrent vers les *pampas* et en revinrent avec plusieurs chevaux captifs; le lendemain, les prisonniers étaient suffisamment domestiqués, et chacun choisit sa monture.

On se mit en route lorsque Georges et les neveux de l'Oncle Tom eurent de leur mieux remercié et récompensé les sauvages.

La petite troupe battit pendant près d'une semaine

<sup>1</sup> Enfant né d'un Européen et d'une Indienne, ou d'un Indien et d'une Européenne.

<sup>2</sup> Cavaliers indiens.

les *pampas* sans recueillir aucun renseignement touchant le *signor* Pantinelli. Elle s'arrêtait chez les peuplades hospitalières et était obligée souvent d'éviter des tribus ennemis.

Nos personnages avaient peu à peu gagné du côté de Buenos-Aires. Ils apprirent dans une *pulpéria*, où ils s'arrêtèrent, que cinq ou six heures de chemin les séparaient seulement de cette ville.

Le propriétaire du cabaret s'excusa de n'avoir à leur offrir que de maigres provisions en alléguant le séjour fait chez lui par deux voyageurs qui étaient arrivés dans sa maison exténués et presque mourants.

— Je devrais, ajouta-t-il, dire plutôt trois que deux voyageurs, car le singe qu'ils menaient avec eux mangeait comme un homme.

— Les voyageurs, répeta Georges en forme d'interrogatoire, menaient un singe avec eux ?

— Oui, une bête aussi grande que moi et aussi laide...

— Depuis qu'ils ont quitté la *pulpéria*, interrompit David, ont-ils eu le temps d'aller bien loin ?

— Oui et non, attendu que tout à l'heure vous eussiez pu entendre encore la voiture de voyage que je leur ai procurée, broyer avec une incroyable vitesse les cailloux sur la route de Buenos-Aires.

A peine ces mots étaient-ils dits que Georges et les affranchis avaient sauté en selle, puis étaient partis au galop.

Le cabaretier ébahi interrogea *Pied de Cerf* qui ne les

suivit pas parce que ses services avaient été payés d'avance et qu'il les jugeait inutiles maintenant. Les réponses du métis seraient sans intérêt pour nous : hâtons-nous donc de rattraper nos héros.

Mieux monté, par hasard, que ses anciens esclaves, Georges ne cessait de gagner de l'avance sur eux. Déjà cette avance était très-grande et une longue distance avait été parcourue quand il aperçut devant lui un nuage de poussière.

Le jeune homme fit trouver des ailes à son coursier dans les flancs duquel s'enfonçait l'éperon, et il commença à distinguer au milieu du nuage de poussière une voiture semblable à une énorme guérite, montée sur deux paires de roues et rapidement traînée par quatre mules. Un *Gaucho*<sup>1</sup> remplissant l'office de postillon les dirigeait.

Georges ne douta point que cet équipage ne fût la chaise de poste du *signor* Pantinelli. Il cria au postillon d'arrêter et vint se ranger à côté de celui-ci.

Une tête parut à la petite fenêtre que la voiture avait sur le devant, et une voix menaçante répéta :

— Fouettez, postillon... fouettez... En avant et ventre à terre !

<sup>1</sup> Les Gauchos sont des hommes d'origine espagnole qui ont établi leur demeure au milieu des *pampas*, et y vivent, à peu de chose près, de la même vie que les sauvages. Pendant leur enfance, écuyers habiles presque avant de savoir marcher, ils gardent à cheval ou mènent les troupeaux au pâtrage; plus tard, la chasse est leur principale occupation; mais, à quelque âge que ce soit, la personne du Gaucho se compose de deux individus *inséparables*, un homme et un cheval.

Le fils de M<sup>me</sup> Shelby, qui à la voix ainsi qu'au visage avait reconnu le maître du singe, s'efforçait de retenir les mules, au risque d'être jeté et broyé sous leurs pieds.

—Senor, fit entendre Pantinelli, laissez-nous continuer notre chemin ; éloignez-vous, ou bien il vous arrivera malheur.

—Oh ! répliqua Georges, il faut auparavant que nous éclaircissions une petite affaire.

—Alors tant pis pour vous.

Ces mots furent suivis d'un coup de feu qui partit de la chaise de poste et une balle traversa, de part en part, le chapeau du jeune Américain.

Georges vit bien qu'il n'y avait plus de ménagements à garder et qu'il fallait agir d'audace. Il tira un couteau de sa ceinture et, en dirigeant la pointe vers la poitrine du *Gaucho*, qu'il espérait intimider :

—Tu es mort, lui dit-il, si tes mules continuent d'avancer.

Effrayé, le postillon retint bride de toutes ses forces ; l'attelage s'arrêta court.

Le montreur de marionnettes, suivi de son robuste valet, sauta à terre ; ils étaient armés ; Georges se mit sur la défensive.

—Qu'avez-vous donc à craindre, demanda-t-il, pour avoir voulu tout à l'heure m'assassiner et pour être prêt maintenant à m'attaquer ?

— Mon serviteur vous a reconnu : vous êtes Georges Shelby.

— Eh bien ?

— Eh bien ! nous sommes les plus forts, et plutôt que de nous laisser reprendre...

Un bruit de plus en plus distinct et tel que le produit le galop des chevaux, coupa la parole à Pantinelli et empêcha la tentative criminelle qu'il avait sans doute conçue. D'autre part, une voiture venait d'apparaître au loin dans la direction de Buenos-Aires.

Troublés, indécis, le maître et le valet n'avaient pas eu le temps de prendre un parti, que David et Samuel arrivaient bride abattue sur le lieu de la scène.

— Est-ce qu'il y a bataille ici ? s'écria le quarteron qui s'aperçut que chacun avait les armes à la main ; et il coucha en joue Pantinelli.

Ce dernier se jeta à genoux en murmurant :

— Ne me tuez pas..., ne me tuez pas..., je ferai ce qui vous plaira.

— Réponds donc, l'homme au singe, afin que nous sachions si tu mérites qu'on ait pitié de toi... Voyons : où est-il ? nous voulons le voir.

— Vous le reverrez... vous le reverrez ; soyez tranquilles, je l'ai enfermé dans un sac de cuir.

— Dans un sac de cuir ! s'écrièrent Georges et les affranchis avec un geste d'indignation.

— Oui, dans un petit sac de cuir.

La colère de David eût certainement éclaté d'une ma-

nière terrible si l'approche de la voiture dont nous avons parlé plus haut n'en eût arrêté l'explosion.

Cette voiture était escortée par plusieurs cavaliers revêtus d'une espèce de livrée.

Un vieillard au costume moitié civil et moitié militaire ouvrit la portière et, se penchant au dehors, il s'informa du motif qui animait nos personnages les uns contre les autres.

L'expression d'une pensée diabolique se peignit sur le visage du signor Pantinelli; il se hâta de répondre d'un ton suppliant :

— Seigneur, je viens de tomber entre les mains de ces brigands qui ont résolu de me dépouiller; je suis un homme perdu, si vous ne daignez prendre ma défense. Mon serviteur et mon postillon peuvent témoigner de ce que j'avance.

David, exaspéré par un pareil mensonge, fit mine de sauter à la gorge de l'impudent accusateur.

— Doucement! commanda le vieillard dont la voix possédait un accent d'autorité habituelle; je ferai punir sur l'heure tout acte de violence. Puis il s'adressa au *Gaucho* et au valet de Pantinelli, et leur posa cette question :

— Confirmez-vous ce que vous avez entendu?

— J'ai été forcé, le couteau sur la gorge, d'arrêter mes mules, repartit le postillon.

— Nous avons été menacés de mort si nous ne donnions pas ce qu'on exigeait de nous, ajouta le second.

Georges demeurait interdit de s'entendre accuser avec tant d'audace. Il hésitait d'ailleurs à entrer dans des explications qui pouvaient paraître assez étranges pour n'exciter que l'incrédulité ; et puis, il éprouvait le chagrin, l'humiliation qu'il y a toujours pour l'honnête homme d'être, seulement même, soupçonné. Le jeune homme dit simplement, mais avec cette dignité qui est le reflet d'une bonne conscience :

—Moi, Georges Shelby, je le déclare : ceux qui nous accusent ont menti !

—Georges Shelby ! exclama, en descendant de voiture, le personnage inconnu.

Derrière lui s'élancèrent, les bras ouverts, une dame et une jeune fille : M<sup>me</sup> Shelby et Jenny.

Nous n'entreprendrons pas d'énumérer les caresses, les marques d'affection et les embrassements que l'on se prodigua sans les compter.

Les premiers épanchements satisfaits, M<sup>me</sup> Shelby apprit à Georges qu'elle et Jenny se trouvaient en compagnie de M. le gouverneur et de sa femme, auxquels une dame américaine les avait présentées ; elle ajouta que ces illustres personnes leur témoignaient un affectueux intérêt, et que, pour essayer de les distraire de l'inquiétude où les plongeait le manque de nouvelles de ceux qu'elles retrouvaient enfin, leur nouvel ami avait projeté une excursion aux environs de Buenos-Aires, et les avait emmenées dans sa voiture.

M<sup>me</sup> Shelby voulut, suivant les règles de l'étiquette

dont les anciens colons espagnols sont restés les plus scrupuleux observateurs, présenter son fils au digne vieillard en qui elle avait trouvé un protecteur. Mais M. le gouverneur sauta, pour la première fois de sa vie peut-être, par-dessus le cérémonial, tant il était pressé d'arriver au mot d'une énigme qu'il cherchait vainement à débrouiller.

—Ah ça! mon jeune ami, dit-il à Georges, que signifie toute cette histoire? Voilà des voyageurs arrêtés de vive force par vous et par vos compagnons. Certes, je ne crois pas que vous ayez eu l'intention de les dévaliser; mais je consens à être *tatoué* si vous n'aviez pas l'air d'y songer un peu.

—Monseigneur, répliqua le fils de M<sup>me</sup> Shelby, voulez-vous me permettre de reprendre les choses au point où votre présence les a interrompues, et de terminer avec ceux qui m'ont accusé la petite affaire que nous avons ensemble?

—J'y consens.

Samuel et David avaient gardé à vue les deux imposteurs qui semblaient disposés à ne pas attendre le dénouement du procès.

Georges se tournant vers Pantinelli :

—Amenez ici votre singe, reprit-il.

—Hein! fit l'homme stupéfié.

—Oui, nous désirons voir le singe que tu as mis dans un petit sac de cuir, bourreau! ajouta David.

—Comment! c'était de mon singe qu'il était question?

— Sans doute.

— Et quand vous l'aurez vu, vous me laisserez partir ?

— Monseigneur en décidera selon les circonstances.

— Les circonstances.... les circonstances, murmura le pauvre gouverneur qui se mettait l'esprit à l'envers et suait sang et eau à cause des efforts qu'il faisait pour comprendre, les circonstances n'empêchent pas que chacun soit libre d'aller où il lui plaît.

Pantinelli et l'individu qui le servait échangèrent un regard d'espérance.

— Je vais vous satisfaire, poursuivit le premier ; mais je vous préviens que mon singe est quelquefois très-méchant, ne vous étonnez donc pas s'il est solidement attaché ; gardez-vous de le débarrasser de ses liens.

Cascari garrotté si étroitement qu'il ne pouvait bouger ni les jambes ni les bras, fut tiré de la chaise de poste ; ses maîtres le posèrent assis sur la route et s'empressèrent de regagner leur équipage.

En dépit de la recommandation des bateleurs, le premier soin de David fut de couper les attaches qui retenaient captif le roi des singes et lui meurtrissaient les membres.

Aussitôt que Cascari se sentit libre, il bondit comme s'il eût été poussé par un ressort.

L'anxiété était sur tous les visages, mais avec des nuances différentes.

Cascari, un moment indécis, se précipita aux pieds

de Georges ; prit les mains du jeune homme, les couvrit de baisers et de larmes.

Puis, avant que les spectateurs, les uns tellement ils éprouvaient de surprise , les autres tant ils étaient émus, eussent pu prononcer une parole, il arracha un masque de poils collé à son visage et montra les traits épatés d'un nègre , le visage d'un ancien compagnon , d'un serviteur , d'un ami perdu : de Boule-de-Neige!

Oui, du malheureux Boule-de-Neige que le cœur et les yeux de Samuel avaient, quoique ce dernier en doutât lui-même, comme reconnu à la représentation du *signor* Pantinelli, sous la peau de singe qui recouvrail le noir. On comprend maintenant pourquoi nos amis poursuivaient avec tant d'acharnement le montreur de marionnettes.

Voilà le secret que le quarteron n'avait voulu confier qu'à Georges et à David, craignant avec raison d'affliger inutilement M<sup>me</sup> Shelby et sa fille adoptive.

Pour déblayer le terrain des explications rétrospectives, nous dirons, tout de suite, que Boule-de-Neige, fait, ainsi qu'on se le rappelle, prisonnier par les Indiens du Canada, avait été voué à la mort. Suivant la coutume de ces sauvages, qui regardent la chevelure d'un ennemi comme un trophée, il devait avant tout être *scalpé*, c'est-à-dire avoir la peau du crâne enlevée. Les grimaces drôlatiques du nègre, les tours que, grâce à l'élasticité de ses membres il parvenait à exécuter, lui valurent

d'abord un sursis, et ensuite sa grâce; toutefois, la clémence des Indiens ne fut pas entièrement désintéressée, car, sachant que les hommes blancs achetaient les hommes noirs, ils avaient cherché un acquéreur pour leur prisonnier, et avaient trouvé à le vendre au *signor* Pantinelli, qui fit de son esclave ce que vous savez.

Tout le monde accabla Boule-de-Neige de témoignages de sympathie, d'affection, le félicita, le plaignit, mais chacun bientôt s'étonna de ce qu'il n'avait pas encore prononcé un seul mot.

Plusieurs fois, il avait porté ses mains à sa bouche. Samuel regarda à travers les lèvres entr'ouvertes du nègre, et découvrit, en frémissant de colère, que l'infortuné avait le bout de la langue percé et traversé par un petit fil d'argent fixé autour d'une dent inférieure de devant.

Cette découverte souleva un murmure général de commiseration. On jugea que Jenny, avec ses doigts effilés, pourrait mieux que personne délier la langue de Boule-de-Neige. Au moment où elle se disposait à commencer la délicate opération, celui-ci poussa un cri étouffé en désignant la chaise de poste qui reprenait rapidement le chemin des *pampas*, et emportait, bien entendu, le *signor* Pantinelli et son valet.

Le gouverneur ordonna à ses cavaliers de les poursuivre et de les ramener en sa présence.

— Oh! tu seras vengé! dit David à Boule-de-Neige.

Le nègre secoua négativement la tête comme pour indiquer que ce n'était pas ce qui le préoccupait.

Les cavaliers, qui s'étaient élancés sur les traces des bateleurs, n'avaient pas tardé à atteindre la chaise de poste, et avaient forcé un peu brutalement les fugitifs à revenir en arrière.

Lorsqu'ils arrivèrent, Jenny achevait la cure dont elle s'était chargée. Enfin elle éleva au bout de ses doigts le fil d'argent qui avait si cruellement rendu Boule-de-Neige muet.

Les deux bateleurs pâlirent, mais presque aussitôt ils recouvrèrent une entière assurance. La langue meurtrie et paralysée du nègre ne formait que des sons inintelligibles.

— Monseigneur, demanda Pantinelli, de quel crime nous accusé-t-on, et pourquoi nous traiter en coupables? Nous sommes étrangers; nous en appelons au droit des gens.

— Mais vous avez martyrisé un homme....

— C'était notre esclave; nous l'avons acheté, et le traitement que vous nous reprochez de lui avoir fait subir étant bien moins cruel que les châtiments qu'il nous était permis de lui infliger, nous n'avons donc enfreint aucune loi de ce pays.

Il n'y avait légalement rien à objecter aux raisons de Pantinelli, et le gouverneur montrait une hésitation dont les deux coquins s'apprêtaient à profiter pour s'échapper.

Boule-de-Neige, plus agile qu'un chat, s'élança à la gorge de son bourreau, le renversa et lui mit un genou sur la poitrine.

Tous les assistants, croyant que le nègre allait se venger, se sentirent frémir. Pas un n'eut le temps ou le triste courage de prendre la défense de l'odieux Pantinelli.





BRÉSIL.



Lemerrier del et lith.

Imp Auguste Brey à Paris

Quelle magnifique aubaine que cette double prise, pour le chasseur que l'on apercevait au loin.

## XVII

### Rio-de-Janeiro—La lettre de don Alvarès



**OULE-DE-NEIGE**, le corps penché sur son ennemi renversé, tremblant, à demi étranglé, riait d'un rire moitié joyeux et moitié terrible.

Cependant il se contentait de palper, avec la main qu'il avait libre, les vêtements de Pantinelli, sous la casaque duquel elle disparut un moment.

Puis, l'ancien esclave se releva, tenant un petit sac de cuir que, sans s'occuper davantage du vaincu, il remit triomphalement au fils de M<sup>me</sup> Shelby.

Georges ouvrit le sac, et en tira un portefeuille :



C'était celui qui avait été volé à nos amis. Dans ses poches se trouvaient encore toutes les valeurs importantes dont ils avaient sujet de se croire à jamais dépossédés.

— Ah! reprit David, voilà donc pourquoi le double scélérat nous parlait d'un sac de cuir ; les misérables s'imaginaient que nous leur demandions ce qu'ils avaient pris, et que, les connaissant pour les auteurs du larcin, nous les poursuivions afin de rattraper notre bien.

— Je ne m'étonne plus, ajouta Samuel, des fréquentes visites que le gardien de notre pauvre Boule-de-Neige me rendait à la *posada*, des questions qu'il m'adressait, de l'amitié qu'il me témoignait, le traître !

Quelques mots d'explication de Georges, les réponses indécises, contradictoires du *signor* Pantinelli et de son valet achevèrent de convaincre le gouverneur de la culpabilité des bateleurs. Il leur fit attacher les mains, et ordonna qu'ils fussent conduits à Buenos-Aires et jetés en prison.

Mme Shelby et la jolie quarteronne, toutes joyeuses, reprirent leur place à côté de la femme du gouverneur, qui lui-même remonta en voiture ; Georges, à cheval, vint se placer à la portière de l'équipage, tandis que Boule-de-Neige s'établissait comme un pacha dans la chaise de poste de chaque côté de laquelle se mirent à caracoler les neveux de l'oncle Tom, et l'on se dirigea vers la ville qui, bien probablement, n'avait jamais ouvert ses portes à des gens plus heureux.

Peut-être le lecteur (plaise à Dieu qu'il ait honoré

notre récit de cette marque d'intérêt !) se sera-t-il étonné de ce que le *signor* Pantinelli n'eût pas, après le vol qui l'enrichissait, donné la clef deschamps à Boule-de-Neige, ou, au moins, rendu le roi des singes à son état primitif, car assurément le montreur de marionnettes avait dû concevoir le projet de vivre en rentier.

Nous aurions été bien embarrassé pour répondre à l'objection qu'on pourrait nous faire à ce sujet, et le lecteur ainsi que Georges, auquel le fait parut étrange, eût été obligé de s'en tenir aux suppositions, si Boule-de-Neige n'eût, peu de jours après sa délivrance, et par les soins d'un habile médecin, recouvré l'usage de la langue. Or voici la raison que donna ce dernier :

Différentes paroles échappées aux deux larrons en présence du nègre lui avaient révélé leurs criminelles intentions relativement au vol du portefeuille. Craignant qu'une fois sorti de la peau du singe, il ne trouvât l'occasion de les dénoncer avant qu'ils fussent en sûreté, ils prirent le parti de l'emmener avec eux sous la figure de l'animal qu'il représentait si bien, et de l'abandonner au milieu de quelque steppe éloignée. Le ciel en ordonna autrement, et les bateleurs, dont nous n'aurons plus à parler, reçurent le châtiment de leurs méfaits.

Georges et les neveux de l'oncle Tom, en se mettant, au péril de leurs jours, à la poursuite de Pantinelli, n'avaient écouté que les conseils de leur bon cœur; l'intérêt personnel, même à considérer seulement l'avant-

tage matériel qu'ils retirèrent de leur généreuse conduite, eût-il pu les inspirer mieux?

Il était donc de nouveau permis à nos personnages de songer à revoir leur bien-aimé Kentucky.... Ce doux rêve devait-il se réaliser pour tous?

Ils se préparèrent à quitter Buenos-Aires et à gagner Montevideo, où ils comptaient trouver quelque bâtiment prêt à faire voile vers l'Amérique du Nord.

La manière la plus sûre et la plus expéditive de se rendre d'une ville à l'autre était de traverser le Rio de la Plata ou rivière d'argent<sup>1</sup>, immense bassin qui les sépare, et dans lequel se marient et se perdent les eaux du Parana et de l'Uruguay.

Rien d'aussi facile que de trouver passage sur un des paquebots entretenant des communications quotidiennes et à peu près régulières entre la capitale de la république argentine et la ville principale de l'État de l'Uruguay; mais, en même temps, rien qui, de prime abord, paraisse aux étrangers plus embarrassant que le moyen de se transporter de la rive sur le pont du bâtiment où ils sont attendus.

Les trois affranchis étaient arrivés les premiers, et avec les bagages, à l'endroit de l'embarquement. Un assez grand espace d'eau les séparait du paquebot, et

<sup>1</sup> Cette étendue d'eau a-t-elle été appelée ainsi à cause des sables qu'elle roule et qui la blanchissent, ou bien parce que les Indiens assurèrent aux nouveaux débarqués, que les territoires baignés par elle et ses tributaires contenaient de nombreuses mines d'argent? Le lecteur a le choix entre les deux étymologies.

ils ne voyaient venir à eux aucune barque pour les conduire à bord.

Georges, précédant de quelques instants sa mère et Jenny, survint pendant qu'ils agitaient sérieusement la question de savoir s'il convenait de construire un radeau, ou de se mettre tout simplement à la nage. Les deux propositions discutées par les affranchis ne plurent guère au jeune homme ; il chercha mieux et ne trouva pas.

Non loin de là, à la vérité, des pêcheurs étaient occupés à jeter leurs filets dans le *Rio*.... Déjà vous entrevoyez une flottille de petits bateaux, les uns bercés sur les vagues, les autres laissant derrière eux une frange d'argent, et vous pensez que, moyennant un modique salaire, le patron d'une de ces barques consentira facilement à tirer Georges d'embarras.... Ne vous hâitez pas tant : quelque brillant que soit le tableau nautique créé par votre imagination, il ne saurait trouver place ici où la vérité seule a droit de figurer, ainsi qu'il en a été depuis le commencement de ce livre, et qu'il en sera jusqu'à la fin.

La vérité donc est que, malgré la présence des pêcheurs, il n'y avait pas alors une seule barque près du rivage, ces braves gens pêchant, ceux-ci à cheval, ceux-là en voiture. Deux cavaliers prenaient un filet par chaque bout, de façon à le traîner après eux, mettaient leurs montures à la nage, allaient le plus loin possible, et revenaient déposer le butin dans une carriole faite de

roseaux, recouverte d'une peau formant voûte, et traînée par deux bœufs qui avaient de l'eau jusqu'au poitrail.

Georges ne conçut pas même l'idée de recourir à l'obligeance des pêcheurs. Accoster le paquebot en carriole, la chose, fût-elle possible, que c'eût été par trop ridicule !

D'ailleurs, nous devons le dire, l'inquiétude du jeune homme et de ses compagnons était aussi vaine que prématurée ; à peine M<sup>me</sup> Shelby et Jenny les eurent-elles rejoints, que les moyens ordinaires de communication entre la terre et les bâtiments s'offrirent en nombre plus que suffisant :

C'étaient de longues et hautes charrettes !

Elles étaient traînées par des chevaux crottés, sur un desquels se tenait, à la manière des grenouilles assises sur leurs pattes de derrière, un postillon aux jambes nues. Les véhicules n'avaient point de couverture et n'étaient fermés ni par devant ni par derrière. Du reste, on n'y courrait pas grand danger, pour peu qu'on sût nager ou qu'on eût soin de ne point lâcher les parois de la machine.

Georges se repentit tout bas d'avoir méprisé les carrioles des pêcheurs. Trop tardifs regrets : les paquets avaient été placés dans la charrette, il fallut bien les y suivre. Les rames..., nous voulons dire les roues, fendirent l'eau, et le batelier..., nous nous trompons encore, le cocher gagna au large. Aux deux tiers de la route, une

chaloupe détachée du paquebot vint prendre les passagers et les mena au navire, où chacun se sécha de son mieux.

Nos personnages s'entretenaient encore, lorsqu'ils entrèrent dans le port de Montevideo, de la singulière façon dont s'était opéré leur embarquement.

Ils avaient l'intention de repartir aussitôt qu'un bâtiment, en destination pour la Nouvelle-Orléans, leur en offrirait l'occasion. Mais, comme d'un côté les fatigues commencèrent à ébranler la santé de M<sup>me</sup> Shelby, et que, de l'autre, il eût été nécessaire d'attendre plus longtemps que leur impatience de se rapprocher du Kentucky ne le permettait, ils se décidèrent à prendre passage sur un steamer qui devait, sous peu de jours, aller seulement jeter l'ancre à Rio de Janeiro.

Georges et M<sup>me</sup> Shelby ayant pensé que don Alvarès, cet aimable parent chez lequel ils avaient trouvé, à Lima, une si cordiale hospitalité, serait heureux de recevoir de leurs nouvelles, le jeune homme lui écrivit une longue lettre. Il la terminait en indiquant à son ancien hôte l'époque du séjour qu'ils comptaient faire à Rio-de-Janeiro, où il le priait instamment d'envoyer une réponse. Dans les compliments que contenait l'épître, de la part de tous, Juana ne fut certes pas oubliée.

En attendant le moment du départ, on formait de beaux projets tantôt conçus à l'ombre des acacias, des grenadiers ou des tamarins, tantôt débattus autour d'une table sur laquelle fumait, dans des coupes de por-

celaine bleue et rose, la douce infusion de maté que l'on aspirait au moyen d'un petit tuyau, et que Jenny prit d'abord pour du thé.

La jeune fille eut, dans une de ses promenades aux environs de Montevideo, l'occasion de voir que les feuilles appelées communément *herbe du Paraguay*, dont se faisait cette boisson, ne poussaient point en Chine, mais bien sur un arbre américain de la taille d'un pommier.

Elle aurait probablement trouvé par quelque autre découverte de ce genre à étendre encore ses connaissances en botanique, si le *steamer* n'avait appelé les passagers à bord, afin de prendre la mer, ce qui eut lieu sous les plus heureux auspices.

« *Terre! Terre à l'avant!* » crie enfin la vigie, sentinelle attentive qui, du haut du mât, n'a pas cessé d'interroger l'horizon d'un regard perçant.

A ces mots, un long frémissement parcourt le navire : les marins se préparent joyeusement à exécuter de nouvelles manœuvres ; sur le pont se pressent les passagers émus, curieux, impatients.

Au milieu de ceux-ci, Georges et sa mère, Jenny et les neveux de l'oncle Tom forment un groupe à part.

Boule-de-Neige est retenu dans sa cabine par la difficulté de décider s'il se parera d'une cravate rouge ou d'un col de satin vert; il les essaie tour à tour. Se trou-

vant également joli avec l'une et avec l'autre, il finit par se résoudre à mettre les deux et monte sur le pont, où il produit l'effet d'un homme affligé d'un affreux torticolis.

Mais voici Rio-de-Janeiro !

On entre dans la rade la plus belle peut-être du monde entier.... et tout ce que la nature humaine peut éprouver d'admiration s'exalte sans atteindre la grandeur du spectacle dont la magnificence étourdit la pensée et dépasse les rêves de l'imagination.

Quelle imagination pourrait, en effet, concevoir un tableau semblable à celui que présente cet immense bassin d'eau limpide, avec sa forêt de mâts pavoisés aux couleurs de toutes les nations, sillonné par une multitude de pirogues, constellé de voiles blanches, semé d'une infinité d'îles, véritables bouquets flottants qui semblent s'être détachés de la ceinture de fleurs et de verdure entourant la rade brésilienne ! Sous un ciel bleu, au milieu d'une lumineuse atmosphère, autour d'un lac qui décrit une courbe de vingt ou trente lieues, s'étale, s'enchevêtre, s'élance la luxuriante végétation des tropiques, tapissant et ombrageant les habitations de son feuillage large, dentelé, découpé comme de longs rubans.

Nos héros émerveillés étaient machinalement descendus à terre et lorsque, grâce à l'imperturbable sang-froid de Samuel, ils eurent trouvé à louer une petite villa, perdue, ainsi qu'un nid, dans les feuilles et les fleurs, la première préoccupation de Georges fut de re-

tenir pour le lendemain un cheval et un guide. Il avait hâte de pénétrer dans ce paradis terrestre qu'on appelle le Brésil.

Le jeune homme imita les gloutons qui, dans leur avidité, s'étouffent et ne se donnent pas le temps de savourer ce qu'ils dévorent. Il employa cette journée du lendemain à courir plutôt qu'à se promener ; le soir arrivé, il avait fait beaucoup de chemin, mais, en quelque sorte, les yeux fermés. Tout étonné et tout chagrin de ce que huit heures se fussent écoulées sans qu'il eût rien admiré, il s'arrêta à la grande satisfaction de son guide et surtout des chevaux. Cependant, il eût suffi au jeune homme de regarder pour jouir des plus magnifiques spectacles, et Dieu sait si les sujets de curiosité manquaient !

Il n'eut pas plutôt, en effet, attaché sa vue sur le paysage grandiose au milieu duquel il se trouvait transporté, qu'il aperçut deux animaux diversement remarquables : un oiseau très-original et un quadrupède d'une singulière espèce.

Perché sur un tertre dominant un petit marais, l'oiseau était ce beau flamant, appelé bien plus justement autrefois flambant et, dans l'antiquité, phénicoptère, c'est-à-dire oiseau à l'aile de feu. Il avait, en effet, les ailes d'un rouge éclatant, et la même couleur nuançait son plumage. De longues jambes qui, de loin, lui donnaient l'air d'être monté sur des échasses, un grand cou, mince et souple, un bec dont la partie inférieure était

bombée, épaisse et carrée par le bout, faisaient de l'oiseau un animal vraiment bizarre.

Quant au quadrupède, qui se tenait à quelque distance, prêt à rentrer dans son terrier, la nature l'avait cuirassé depuis la tête jusqu'au museau. Le caparaçon sous lequel étaient abrités son corps et sa tête se composait de petits écussons formant des bandes symétriques et parallèles ; les jambes mêmes de la bête étaient garnies d'une flexible armure d'écailles.

Tel se rencontre dans l'Amérique méridionale le tatou qui, malgré son vêtement de guerre, ne livre bataille qu'aux insectes, aux mollusques ou aux vers, dont il fait sa pâture ordinaire.

Un flamant et un tatou, deux bêtes excellentes à rôtir ! Quelle magnifique aubaine, s'il parvenait à se rendre maître de cette double proie, pour le chasseur qu'on apercevait au loin !

Mais, dans le nouveau comme dans l'ancien monde, il n'est pas prudent de courir deux gibiers à la fois : pendant que le Brésilien menaçait l'oiseau, le quadrupède regagna son terrier et, tandis qu'il poursuivait celui-ci, celui-là disparut ; flamant et tatou échappèrent à la broche.

La nuit approchait, et Georges, songeant à l'inquiétude que causerait à sa mère une trop longue absence, eût désiré reprendre immédiatement le chemin de la villa. Il fallut, cependant, accorder aux chevaux le temps de réparer leurs forces ; ils eurent donc la liberté de

pastre. Les cavaliers, de leur côté, vidèrent le sac contenant les provisions alimentaires.

Georges ne fut de retour que le matin. Il se promit bien de ne plus courir la poste dans ses futures excursions.

Nous pouvons donc espérer qu'avant de quitter le Brésil, nous y ferons quelque promenade plus intéressante que la première.

Georges fut d'abord embrassé, ensuite grondé, puis raillé, et il ne mit un terme aux reproches et aux râilleries qu'il avait si justement mérités, qu'en proposant une excursion générale immédiatement adoptée d'une voix unanime.

Hélas ! un douloureux événement vint arrêter les préparatifs de cette partie de plaisir : M<sup>me</sup> Shelby tomba sérieusement malade.

Quinze jours durant, Georges et Jenny veillèrent ensemble et alternativement au chevet de son lit.

Le mal céda enfin à des soins constants et empressés.

On avait plusieurs fois pris le soin de s'assurer que don Alvarès n'avait pas encore écrit. Dans le même temps que M<sup>me</sup> Shelby entrait en convalescence, Samuel, qui était de nouveau allé aux informations, apporta la lettre attendue.

Elle intéressait tout le monde; Georges en fit donc, lorsqu'on fut réuni, la lecture à haute voix.

L'épître contenait des félicitations, des vœux, des détails qu'il serait inutile de rapporter textuellement ;

nous nous bornerons à citer le dernier paragraphe, ainsi conçu :

« Vous nous annoncez, chers amis, votre intention  
 « de retourner au Kentucky et de chercher à racheter  
 « vos anciennes propriétés; c'est assez faire comprendre  
 « que Georges est décidé à y fonder un établissement  
 « et qu'il a renoncé aux voyages. Vous devez, en effet,  
 « après tant de courses et de fatigues, envier les dou-  
 « ceurs d'une vie de famille paisible et sédentaire. Dans  
 « cette existence que vous avez rêvée, voulez-vous que  
 « nous apportions notre part d'affection et de parenté  
 « pour jouir en commun des mêmes douceurs, et que  
 « nous resserrions les liens du sang qui nous unissent  
 « déjà par un nouveau lien? En un mot, que vous sem-  
 « bleraient d'un mariage entre Georges Shelby et ma  
 « chère Juana? L'ouverture que je vous fais pèche, je  
 « crois, contre les lois de l'étiquette, mais j'use d'amitié  
 « et de franchise; j'espère bien que vous n'agirez pas  
 « autrement, car, dans tous les cas, nos sentiments d'es-  
 « time et de cordialité mutuelles ne sauraient éprouver  
 « aucune atteinte. »

Georges avait cessé de lire. M<sup>me</sup> Shelby le regarda en souriant.

—Eh bien! interrogea-t-elle, que pense monsieur Georges Shelby de la proposition de don Alvarès?

—Madame Shelby, répondit le jeune homme avec l'enjouement dont la convalescente donnait l'exemple, me permettra-t-elle de lui demander son opinion à ce sujet?

—J'estime que Juana serait pour vous la meilleure des épouses !

—N'ai-je pas la meilleure des mères ?

—Mon cher enfant, dit M<sup>me</sup> Shelby, qui devint sérieuse, un jour (et personne ne peut savoir s'il est proche ou éloigné) viendra où Dieu m'appellera à lui; alors, notre séparation me paraîtra moins cruelle, si, connaissant auprès de vous la meilleure amie, une compagne dévouée, je sais qu'en partant je ne vous laisse pas seul sur la terre.

Ces tristes prévisions remplirent de larmes les yeux de Georges; Jenny, comme si elle venait tout à coup d'être frappée au cœur, chancela et pâlit.

—Ah! pardonnez-moi, mes enfants, reprit l'excelente dame, de vous avoir ainsi affligés.

Et elle attira sur son sein Georges et la quarteronne.

Les embrassements de M<sup>me</sup> Shelby eurent bientôt séché les larmes du premier.

—Ma mère, dit-il, chassons ces douloureuses pensées; il sera de mon mariage avec Juana ce que vous en déciderez.

Les plus tendres caresses, chose étrange! ne purent ramener la sérénité sur le visage de Jenny; ses mains demeuraient glacées dans celles de M<sup>me</sup> Shelby, des bras de laquelle la jeune fille s'échappa en balbutiant :

—Oh! madame, laissez-moi pleurer, je vous en prie.

La tête dans ses mains, elle s'éloigna rapidement.

« J'ai donc involontairement fait bien de la peine à

cette enfant, se dit M<sup>me</sup> Shelby, pour qu'elle ne me donne plus le nom de mère ! »

Oui ! Jenny éprouvait un chagrin navrant qui, lorsqu'elle se fut enfermée dans sa chambre, où elle tomba à genoux, éclata en sanglots.

« Mon Dieu ! eût-on pu l'entendre murmurer, ceux que j'étais heureuse d'aimer comme une fille, comme une sœur, ne croient pas à mon attachement.... Je m'étais trompée, et ma tendresse ne saurait être que l'affection d'une étrangère.... Je n'ai ni mère, ni frère, car M<sup>me</sup> Shelby l'a dit : Si elle quittait la terre, Georges resterait seul.... Que suis-je, en effet ? Une orpheline, une esclave affranchie, que leur extrême bonté avait enorgueillie à ce point de me faire croire au bonheur de posséder une famille ! Eh bien ! lorsque Georges sera marié, que M<sup>me</sup> Shelby aura une fille digne de l'aimer et d'être aimée comme telle.... l'étrangère partira.... s'éloignera pour toujours.... Oh ! non, non je ne m'éloignerai pas, car je serai morte auparavant.... Mon Dieu ! je ne vous demande d'autre grâce que de m'envoyer une mort utile à nos bienfaiteurs.... Oh ! s'écria la jeune fille avec une explosion de suprême douleur, comment Juana les aimera-t-elle donc, pour les chérir plus que moi !.... »

La jeune fille se tordait les mains comme le désespoir tordait son cœur.

Peu à peu, cependant, elle se calma.

« Dieu est le père des orphelins, reprit-elle ; bon pour tous, il exaucera ma prière. »



## XVIII

### Curieuse excursion—Le district des diamants

E médecin avait déclaré M<sup>me</sup> Shelby entièrement guérie. Consulté sur l'espèce d'atonie physique, la mélancolie dont Jenny s'était trouvée prise subitement depuis la scène qui termine le chapitre précédent et auxquelles succédaient parfois des accès de fièvre et une étrange exaltation d'esprit, il avait avoué que son art lui paraissait impuissant contre une pareille maladie. « De l'exercice et des distractions.... » se borna-t-il à ordonner. En France, on eût ajouté « le grand air ; » au Brésil, cette dernière prescription eût été tellement surabondante, que le méde-

cin, s'il l'avait faite, aurait, d'emblée, passé pour fou.

Munis des instructions de Georges, Samuel et David s'étaient embarqués sur un bâtiment qui allait aux Antilles, d'où les neveux de l'oncle Tom devaient gagner au plus vite le Kentucky, afin d'y préparer l'exécution des projets de leur ancien maître.

On avait dit à Boule-de-Neige qu'il était riche, attendu qu'il n'avait point cessé d'être partie dans l'association formée entre Georges et les trois affranchis. Aux questions qui lui avaient été adressées touchant l'emploi qu'il désirait faire de sa fortune, le nègre avait simplement répondu :

— Comme moi pas quitter jamais *massa* Georges, moi pas avoir besoin d'argent, excepté pour acheter à moi des habits aussi beaux que ceux des hommes blancs.

— Voyons, lui avait proposé le fils de M<sup>me</sup> Shelby, veux-tu que je place, dans les mêmes opérations, tes capitaux avec les miens ?

— Bon cela !

— Mais que feras-tu des intérêts qu'ils te rapporteront ?

Boule-de-Neige gratta d'un air embarrassé sa grosse tête.

— Ah ! reprit-il tout joyeux ; moi savoir. Ah ! ah ! ah !

— Eh bien ?

— Moi acheter une perruque jaune !...

— Mais, malheureux, cent perruques ne te coûteraient pas la millième partie de tes revenus.

—Alors, *massa* distribuera le reste aux pauvres esclaves.

Sur ce, Boule-de-Neige qui, on le croira sans peine, avait horreur de toute espèce de calcul, battit un prodigieux entrechat, et ne voulut plus qu'il fût question de sa fortune.

Accompagnée de Georges et de Jenny, dont la tristesse était douce et affectueuse, M<sup>me</sup> Shelby essayait ses forces renaissantes en visitant Rio-de-Janeiro.

Grandes places, belles promenades, monuments publics, édifices remarquables, nombreux marchés, brillants et coquets magasins, riches hôtels, donnent bien à cette ville l'aspect d'une capitale, dans le sens véritable de la qualification européenne. Pour mériter ce titre, que faudrait-il de plus à Rio-de-Janeiro que son archevêché, ses deux palais, ses trois théâtres, son académie des beaux-arts où trônent plus de nobles personnage que de savants, son jardin botanique peuplé de marmots, sa bibliothèque publique sans lecteurs et son palais de la bourse, dans lequel on s'occupera peut-être un jour d'affaires commerciales... ou d'autre chose.

Georges et ses compagnons remarquèrent surtout l'aqueduc, qui, jeté d'une montagne à une autre, fait un lit aérien à l'eau dont il alimente la ville, et qui, déroulant ses arceaux de forme romaine et grandiose, traverse une immense vallée où, par intervalles, il laisse tomber, comme d'une source céleste, un peu de l'onde bienfai-

sante qu'il porte jusqu'au réservoir d'un admirable château d'eau.

Les marchés leur offraient ensuite un spectacle d'un autre genre et très-intéressant, très-curieux, non-seulement à cause de ce qu'on y vendait, mais aussi au point de vue des débitants eux-mêmes.

Si les melons d'eau, les épices de l'Inde, les corbeilles de *pitangas* ou cerises d'Amérique, les fruits au parfum de rose du *jambosier*, les ananas dorés et odorants, les herbes aromatiques et cent autres espèces de fruits, de plantes, de piments, étaient dignes d'attirer l'attention ;

Si les poissons blancs et rosés pêchés dans la baie de Rio, les tortues qui ont donné leur nom à un potage renommé, les *pecari* (porcs sauvages) dont l'excellente chair se *boucane*<sup>1</sup>, arrêtaient les regards des gourmets ;

Si un millier d'oiseaux, sur le plumage desquels semblaient ruisseler l'or ou les pierreries les plus brillantes, et que l'on eût été tenté d'enfermer dans un écrin plutôt que dans une cage, appelaient les acheteurs en babillant une musique pleine d'étranges harmonies ; si, répéterons-nous pour nous résumer, tout ce dont on trafiquait ou pouvait trafiquer sur les marchés était de nature à exciter la curiosité de personnes étrangères, l'assemblage de races diverses que formaient les trafiquants était un sujet d'observation non moins extraordinaire.

<sup>1</sup> Se fait griller, sécher à la fumée.

Des Européens de toutes les nations se trouvaient mêlés aux *mulatos* (descendants de blancs et de nègres), aux *mamalucos* (de race européenne et indienne), aux *indios* (aborigènes purs), aux *caboclos* (issus de parents nègres et de parents indiens), et cette foule bariolée de costumes disparates était tout à coup traversée par un flot de noirs : *negros africanos* et *negros criolos*, vêtus pour la plupart d'un caleçon blanc. Place ! place ! cette bande de démons, hurlant une chanson, porte les provisions destinées à son maître, riche Brésilien, lequel a fait deux parts de sa vie : l'une qu'il consacre à dormir, l'autre à se reposer ; sans le hamac qui le balance et le tabac qui lui fournit l'occasion de faire quelque chose, il mourrait de fatigue et d'ennui.

M<sup>me</sup> Shelby et son fils ayant vu à Rio-de-Janeiro tout ce qu'il y avait à voir, les promenades dans la ville ne paraissant pas fournir à Jenny des distractions assez vives pour dissiper la mélancolie de la jeune fille, Boule-de-Neige, estimant qu'il s'était suffisamment montré aux habitants sous toutes sortes de toilettes, on en revint à l'idée d'une expédition au sein du pays.

Le départ pour le Kentucky devait avoir lieu dans deux semaines. Il fut décidé que les quinze jours qui restaient avant de reprendre la mer seraient employés à exécuter le projet si malheureusement interrompu.

De meurait la question de savoir comment on ferait le chemin : Georges était bon cavalier ; Boule-de-Neige possédait deux jambes qui en valaient quatre (l'une se

reposant quand l'autre marchait) ; pour eux donc point de difficulté : le premier irait à cheval, le second à pied.

Mais ni M<sup>me</sup> Shelby ni Jenny ne pouvait adopter ce mode de locomotion.

Par bonheur, on découvrit chez un charron une espèce de chariot qui fut immédiatement destiné à leur servir de calèche. Le véhicule se composait de deux roues pleines, d'un simple plancher et d'un timon. Sur le plancher on disposa un tapis et des coussins, autour du chariot on fixa quatre tiges de bambou, qui soutinrent un vaste parasol, et le carrosse se trouva au complet. Cela manquait d'élégance, mais les roues étaient solides, la chose avait de la légèreté, et, eu égard aux inégalités de terrain qu'il faudrait franchir à chaque moment, eu égard au climat sous lequel les fraîcheurs sont ce qu'il y a le moins à redouter, elle était préférable peut-être à toute autre voiture. Deux mules suffiraient pour la traîner en se promenant.

Par une belle journée,—passez-nous le pléonasmе— nos personnages prirent donc la clef des champs.

Ils s'éloignèrent de Rio-de-Janeiro par une voie qui montait doucement, et, tout en la suivant, ils contemplèrent d'un regard jeté en arrière le pic sombre, aride, que l'on désigne, à cause de sa forme, sous le nom de *pain de sucre*, dernière et colossale épine de la chaîne de montagnes dessinant un des côtés de la rade.

Leurs yeux s'arrêtèrent ensuite sur les *montagnes des*

Orgues dont la dénomination, on ne peut plus juste, équivaut à une description. Rien ne rappelle mieux, en effet, l'assemblage symétrique des tuyaux de l'instrument auquel on les compare, que ces aiguilles régulièrement alignées par la main de la nature.

Aux bouffées de parfums des plus enivrants qui lui arrivaient, aux feuilles brûlées, jaunies qui couvraient le sol, et dans lesquelles chevaux et mulets enfonçaient jusqu'aux genoux, aux plantes bizarres, variées qui en-vahissaient peu à peu le chemin, la petite troupe reconnut qu'elle entrait dans la campagne brésilienne, dirions-nous, si la terre découverte par Cabral<sup>1</sup> n'était pas une immense campagne que l'on trouve non-seulement aux portes, mais au milieu même des villes.

L'atmosphère était pleine de chaudes et vivifiantes émanations. Partout régnait, affluait, débordait la vie : elle s'épanouissait féconde, capricieuse, inépuisable avec les végétaux, se disputant l'espace, s'étreignant et mêlant leurs fleurs ; elle bruissait sous l'herbe avec un monde d'insectes ; elle s'agitait dans l'air où voltigeaient des nuées de papillons, semblables à de grandes pensées, où bourdonnaient les oiseaux-mouches, bijoux ailés, si splendides que les Indiens les appellent *larmes du soleil*.

Cette abondante vitalité a des rayonnements, des ef-

<sup>1</sup> En 1497, il reçut du roi de Portugal le commandement de treize navires, aborda au Brésil et en prit possession au nom de ce monarque.

fluves qui d'abord suffoquèrent Jenny ; puis la jeune fille sentit à la léthargie de son esprit et de son corps succéder insensiblement une existence nouvelle ; mais, en même temps que les forces morales et physiques renaisaient en elle, le ressentiment et la douleur dont son cœur avait été atteint se réveillèrent plus énergiques.

Après une marche assez longue, une *venta*<sup>1</sup> s'étant présentée, on y soupa avec de la farine de manioc accompagnée d'oranges, une poule et un plat de fèves noires ; on y coucha aussi, ou, du moins, on essaya d'y coucher sur des canapés tellement durs et si étroits, que M<sup>me</sup> Shelby et Jenny passèrent la nuit assises, que Georges se fatigua plus une moitié du corps qu'il ne reposa l'autre, et que Boule-de-Neige, le seul qui eût dormi véritablement, se réveilla sous son canapé.

La *venta* fut donc abandonnée sans regrets.

A mesure que nos personnages avançaient, le paysage prenait un aspect de grandeur inimaginable, merveilleuse de pittoresque, de variété, d'imprévu, de désordre.

C'était comme une fête perpétuelle, une grande liesse de la nature en débauche.

Les agaves, pareils à d'immenses candélabres, se dressaient dans les endroits où ils avaient trouvé assez d'espace pour étendre leurs mille branches terminées par une boule de fleurs jaunes ; les palmiers, ainsi que

<sup>1</sup> Auberge brésilienne.

des fusées, s'élançaient vers le ciel, et, de même qu'en éclatant elles y font briller leurs bouquets de feu, de même ils se couronnaient de palmes étincelant sous les rayons du soleil.

De tous côtés se balançaient les piassabas, ivres de séve, et dont les longs filaments, chevelure en désordre, flottaient au gré du vent.

Malheur à eux s'ils se trouvent pris dans la foule, masses sombres et impénétrables de végétaux qui se pressent, s'étouffent à l'inépuisable banquet auquel Dieu les a conviés !

Dans ces enchevêtrements de branches, ces enlacements de rameaux ne formant pendant plusieurs lieues qu'un tout inaccessible à la lumière, dans ce fouillis épais de feuilles larges, carrées, oblongues, gaufrées, lisses, rugueuses, aiguës, dentelées, tailladées, à peine était-il possible de distinguer le tronc noirâtre du bois de fer, la souche d'où partaient les bras nombreux du myrte toujours vert, l'écorce rouge et luisante des catingas, la tige filamenteuse du quatélé au bois violet.

Grappes d'or, boules de feu, cloches d'argent, se balançaient les fleurs de casses, de vochisias, de bignonées invisibles.

Des fruits de grosseur, de forme, de saveur diverses, provoquaient les cris de joie des perroquets, des perruches, des toucans à gorge jaune, dont le bec est presque aussi volumineux que le corps, du gracieux ouistiti, et les appelaient d'arbre en arbre.

Oui, oui, c'était bien la fête perpétuelle de la nature, la grande liesse pour laquelle les lianes suspendent constamment leurs guirlandes, dessinent leurs festons, déroulent leurs spirales de feuilles et de fleurs variées à l'infini ; pour laquelle, pendant la nuit, s'allument, ainsi que des étoiles tombées du ciel, des pléiades de mouches luisantes qui produisent une féerique et mouvante illumination.

Souvent, il fut nécessaire d'user de la hache pour s'ouvrir un passage à travers les végétaux sarmenteux dont nous serons loin d'avoir épousé la nomenclature, lorsque nous aurons nommé la liane griffe de chat, la liane à citron, la liane-corail, la liane à lait, la liane à savon.

N'oublions pas de mentionner la grenadille ou fleur de la Passion, dans les fleurs de laquelle nos personnages cherchèrent à reconnaître, ainsi qu'on a cru les remarquer, certaines ressemblances avec les instruments de la Passion.

Le terme de l'excursion devait être le district des Diamants.

On ne put atteindre cette contrée au nom flamboyant, sans être obligé de coucher à la belle étoile. Chacun en prit bravement son parti, et n'eussent été les piqûres des moustiques, ne s'en fût point trop mal trouvé. Le seul moyen de les éloigner, et il fût mis en usage, était d'allumer de grands feux de bois vert.

Les serpents se montrèrent plus prompts à s'enfuir

qu'à attaquer ; on se garda bien de chercher, par d'hostiles tentatives, à éveiller leur colère et leur courage.

Jenny éprouva cependant une belle peur, causée non point par un de ces énormes boas qui avaient un bœuf tout entier, mais par un hideux crapaud, large comme une large assiette. A la vue de la jeune fille, marchant alors en avant, il se gonfla au point de paraître trois fois plus gros qu'il ne l'était d'abord, ouvrit une gueule menaçante et dressa deux cornes mobiles qu'il portait au-dessus des yeux. Jenny poussa un cri de frayeur et de dégoût ; Georges d'un coup de fusil tua l'affreuse bête.

Enfin, on foula le sol de la province de Minas Geraes, terre sablée de saphirs, de rubis, d'émeraudes, de topazes, d'améthystes, et veinée de filons d'or.

Après avoir obtenu la permission exigée pour pénétrer dans le district des Diamants, les visiteurs s'empressèrent de parcourir ce pays de prédilection et de munificence où Dieu a semé les pierres précieuses.

Cependant, ils ne tardèrent pas à se convaincre qu'il était possible de marcher longtemps sans voir autour de soi les pierreries étinceler. Peut-être même, ne durent-ils qu'à une lettre d'introduction dont Georges s'était muni pour le maître d'une exploitation, le plaisir d'en admirer quelques-unes.

Grâce à la lettre, ils assistèrent au lavage des diamants, opération qui consiste à remuer, à fouiller, dans de grandes sébiles de bois, le sable puisé au fond d'un

ruisseau que l'on suppose rouler des pierres précieuses. Des nègres, assis sur un banc, les pieds dans l'eau, s'acquittent de ce travail sous la surveillance continue de gardiens sévères, vigilants et pourtant bien souvent trompés.

Toutes les exploitations, où il s'en fallait de peu, étaient régies par les mêmes lois et offraient le même mode de procéder. Il ne restait plus des quinze jours que le temps strictement nécessaire pour retourner à Rio-de-Janeiro ; on se hâta donc d'obtenir l'autorisation de sortir du district des Diamants, car il n'est pas plus permis aux étrangers de sortir que d'entrer sans permission, avec cette différence que rien ne s'oppose à ce qu'ils y pénètrent les poches et les mains pleines de pierreries, tandis qu'en partant ils n'ont pas même le droit d'emporter un caillou.

Tout notre monde échappa encore une fois à la griffe des jaguars, aux dents du tigre noir, au venin des serpents, et fut, au jour dit, de retour dans la capitale du Brésil.

Jenny, hélas ! y rentrait le front encore voilé de cette tristesse qui alarmait Georges et M<sup>me</sup> Shelby, et qu'ils cherchaient vainement à s'expliquer.

Les blessures faites au cœur sont les plus dangereuses : celle de la jeune fille devait-elle donc être mortelle ?



BORDS DE L'ORENOQUE.



Lemercier del et luh.

Imp. Auguste Bry à Paris.

Il se dirigeait vers un gros arbre entre les branches duquel était posé un nid d'une grandeur extraordinaire.

## XIX

### Dieu accomplit le vœu de Jenny



L n'est personne qui ne sache, soit qu'il l'ait entendu mille fois raconter, soit qu'il l'ait lu dans vingt livres, ou enfin qu'il l'ait appris par sa propre expérience, personne, disons-nous, qui ne sache quelle est, pendant une longue traversée, la vie des passagers sur le pont ou dans les cabines d'un bâtiment. La manière dont Georges et sa mère, Jenny et Boule-de-Neige passèrent la plupart du temps à bord du navire qui les emportait vers le Kentucky ne nous offrirait rien de plus remarquable à raconter que ce que l'on connaît assurément. Aussi, préférons-nous vous faire jeter

un rapide coup d'œil sur cette curieuse partie de l'Amérique du Sud, dont nos personnages longeaient les côtes, et comprise entre le tropique du Capricorne et l'Orénoque.

Le Brésil y occupe une place immense.

Après la province de Minas Geraes, où nous vous avons fait pénétrer, un des États les plus remarquables de cette vaste région est celui de Bahia. Il produit en abondance du riz et du maïs; on y récolte aussi une grande quantité de coton et de manioc, mais la canne à sucre et le tabac y sont surtout cultivés avec succès.

Peu de villes offrent un aspect plus pittoresque et plus original que San-Salvador ou Bahia, sa capitale. Elle forme deux cités : la ville basse et la ville haute; la première accroupie sur le rivage, la seconde étagée aux flancs d'une riante colline. A les voir ainsi placées, on dirait que l'une est montée sur les épaules de l'autre afin de ne rien perdre du spectacle admirable que présente la baie de Tous les Saints.

Des palanquins sculptés, ornés de plumes, de dorures, garnis de soie, de mousseline, de coussins, et portés par des nègres magnifiquement vêtus, remplacent à Bahia les équipages européens aux chevaux fringants.

Ne manquons pas de goûter ces excellentes confitures, ces délicieuses gelées de goyaves<sup>1</sup> que les négresses font si bien ici.

<sup>1</sup> Les goyaves sont des fruits qui ressemblent à nos poires fondantes

Nous aurions voulu vous faire assister à la pêche de quelqu'une des baleines qu'on harponne non loin des côtes de Bahia, mais la nécessité de ne pas aller moins vite que les héros de notre histoire nous force d'y renoncer.

D'ailleurs, nous voici sur les rives du San-Francisco qu'il faut nous hâter de passer avant qu'il déborde, car lorsque ses eaux grossies se répandent, de même que celles du Nil, sur les terres où elles portent la fertilité, il atteint souvent une largeur de plusieurs lieues. Au milieu des nombreuses et différentes espèces de poissons peuplant le fleuve et parmi lesquels nous citerons le *poisson-diable*, dangereux, quoiqu'il ne soit pas très-gros, à cause de ses dents à triple tranchant, nagent alors des quadrupèdes entraînés par le courant où ils périssent, et des reptiles qui essayent de trouver un refuge sur les embarcations qu'ils rencontrent.

Heureusement, le San-Francisco, à la surface duquel s'épanouissent les îles qu'il entoure de ses bras paternels et caressants, conserve encore sa marche paisible et majestueuse. Il nous sera facile de passer d'un bord à l'autre sur une de ces longues pirogues qui ont juste la largeur de l'arbre dont elles sont faites.

Traversons la province de Pernambouc où l'air est si pur, disent les Européens, que l'on s'y régale en respirant.

Ne nous arrêtons dans aucun des districts de Paraiba,

Elles ont un peu le goût de la framboise ; on les mange aussi crues, cuites au four ou réduites en pâte.

de Rio-del-Norte , de Ciara , de Piauchi. Sur le sol de ces régions désolées par la sécheresse, on ne voit guère croître, en beaucoup d'endroits, que le cactus et quelques autres plantes grasses dont la tige contient un filet d'eau que se disputent les habitants et les animaux altérés.

Mais la luxuriante végétation des tropiques étale de nouveau ses merveilles, et le voyageur ne s'éloigne qu'à regret des provinces de Maranham et de Para qu'elle couvre.

Le fleuve des Amazones dont le Para forme une des rives les plus magnifiques, limitait le Brésil avant que la Guiane portugaise eût été jointe à cet empire.

De l'autre côté donc du fleuve des Amazones, auquel nul autre ne peut être , pour la beauté , comparé dans l'univers et qui communique avec l'Orénoque par le Rio-Negro et le Cassiquiari : les Guianes aujourd'hui partagées seulement entre la France, la Hollande et l'Angleterre.

La Guiane française est restée telle à peu près que l'a trouvée la colonisation, c'est-à-dire couverte de forêts vierges, habitée par des hordes de sauvages dont toute l'industrie consiste à fabriquer des paniers, des arcs ou des pirogues, et se nourrissant de poissons, de manioc<sup>1</sup>, de chair de singe bouilli avec des piments. Les collines de la petite île dans laquelle est située, chef-lieu de

<sup>1</sup> Le manioc est la racine d'un arbrisseau noueux, on la consomme en farine ou sous la forme de pain appelé cassave.

cette colonie, la ville de Cayenne, sont les seules parties du territoire sérieusement cultivées.

Paramaribo, capitale de la Guiane hollandaise, est une cité fort coquette avec ses maisons en bois, peintes d'une couleur grise et aux fenêtres desquelles un store de gaze remplace les vitres. Une double ligne d'orangers, de tamarins, de palmiers toujours en fleur ou chargés de fruits, font ressembler les rues aux allées d'un charmant jardin.

Là aussi, un grand nombre d'Indiens errent dans les forêts environnantes, et, malgré l'occupation du pays par les Européens, ont conservé la plupart de leurs coutumes bizarres. Celle des pères qui se font fustiger lorsqu'un de leurs enfants a commis une faute, n'est pas une des moins philosophiques.

L'établissement fondé dans les Guianes par les Anglais a pris beaucoup plus d'importance. Georges-Town surtout et la Nouvelle-Amsterdam sont deux villes dont le commerce a une certaine étendue.

La Guiane anglaise touche à la république de Venezuela dont il a déjà été question lorsque nous avons parlé de la Colombie. C'est à l'est de cette république que l'Orénoque, après avoir baigné six cents lieues de rives, se jette dans la mer par seize embouchures principales, parmi lesquelles sept sont navigables. Des îles sans nombre semblent vouloir lui barrer le passage et forcent les eaux, avant de se perdre au sein de l'Atlantique, à se diviser en une infinité de bras.

Arrêté dans sa route, par une avarie qu'il était nécessaire de réparer, le bâtiment sur lequel Georges avait pris passage avec les siens, s'engagea dans les méandres de cet archipel où le capitaine avait l'intention de relâcher.

Aussitôt qu'il fut possible de se rendre à terre, tous les passagers s'empressèrent d'y descendre.

On aborda dans une grande île dont les naturels se montrèrent remplis de prévenances envers les nouveaux débarqués. Ils indiquèrent au capitaine, comme le meilleur bois qu'il put employer pour réparer l'avarie de son navire, un arbre dont chacun admira en tremblant les redoutables propriétés : c'était le mancenillier.

Malheur à l'oiseau qui se posera sur une branche de ce végétal, à l'homme et à l'animal qui s'arrêteront à l'ombre de son feuillage ! la mort les y attend.

Le mancenillier distille une liqueur empoisonnée dont chaque goutte blanchâtre brûle la peau et dont l'évaporation remplit l'air environnant de miasmes pestilentiels. Aussi, avant de l'abattre, eut-on soin d'allumer au pied d'un de ces arbres un grand feu, et les travailleurs n'entreprinrent-ils leur périlleuse besogne que la figure couverte d'un voile.

Georges assista avec curiosité à cette opération qui, à cause des précautions commandées par la prudence, dura presque tout un jour. Le lendemain, il parcourut l'île en compagnie de sa mère, de Jenny et de Boule-de-Neige.

Ils y virent un grand nombre d'Indiens occupés à chercher dans le sable des œufs de tortue, tandis que les femmesjetaient ceux qui avaient déjà été récoltés dans de grands vases en bois remplis d'eau; elles les brisaient ensuite avec des bâtons et remuaient l'eau jusqu'à ce qu'elle se couvrît d'une substance grasse qu'il suffit d'exposer à l'action du feu pour qu'elle devienne une huile excellente.

Un sauvage qui, si l'on en jugeait d'après les dessins rouges faits avec la farine de la châtaigne produite par le roucou <sup>1</sup>, et les belles lignes bleues ornant, zébrant sa peau, devait être un chef, avait capturé une énorme tortue. Chargé de sa proie, il se dirigeait vers un manglier entre les branches duquel on pouvait apercevoir un nid d'une grandeur extraordinaire.

La tête et le bras d'une femme, sans doute la compagne du sauvage, qui s'appuyaient sur le bord du nid prouvaient qu'il n'était point la demeure de quelque oiseau gigantesque, mais bien le logis d'un ménage indien.

Cette habitation aérienne ne fut pas la seule, d'ailleurs, qu'on découvrit à travers le feuillage. En effet, la plupart des naturels, habitant les bords de l'Orénoque, se logent ainsi dans les arbres, afin d'échapper au danger des inondations.

Le capitaine avait prévenu ses passagers que deux

<sup>1</sup> Le roucou est un arbuste dont le fruit, espèce de châtaigne, contient l'élément d'une belle teinture couleur de feu.

coups de canon tirés une heure avant le départ indiqueraient le moment de revenir à bord. Le signal convenu s'étant fait entendre, Georges et ses compagnes, suivis de Boule-de-Neige, reprirent en toute hâte le chemin de l'endroit où l'on devait se rembarquer.

Ils étaient près d'arriver, quand M<sup>me</sup> Shelby, ayant marché sur une touffe d'herbe, sentit sous son pied un tressaillement.

Elle n'avait pas eu le temps de reculer, qu'un sifflement s'était fait entendre, et qu'un reptile, dressant sa tête plate, avait piqué à la main la mère de Georges, puis s'était enfui.

Avant que le jeune homme et Boule-de-Neige fussent revenus de leur stupeur, Jenny se précipita sur la main de M<sup>me</sup> Shelby, et, sans que cette dernière pût s'y opposer, la quarteronne pressa plusieurs fois entre ses lèvres la piqûre faite par le serpent.

Tout cela s'était passé aussi rapidement qu'il est possible de l'imaginer, et en présence de quelques Indiens. Un d'eux, s'étant saisi de la main que Jenny serrait contre sa bouche, examina la blessure.

— Ta fille, dit-il à M<sup>me</sup> Shelby, après un moment d'attention, t'a sauvée du trépas, car maintenant il suffira, pour que tu vives, d'arroser ton mal avec le suc des feuilles de l'arbre que le bon esprit a ordonné à la terre de produire, afin que la morsure des serpents puisse être guérie.

Sur un signe du sauvage, ses compagnons se mirent

en quête des feuilles précieuses dont il avait parlé, et qui sont celles du guaco.

—Mais, reprit M<sup>me</sup> Shelby, celle qui m'a sauvée, ma fille, comme tu l'as dit, n'est-elle menacée d'aucun danger?

—Ta fille, répondit l'Indien avec la franchise d'une sauvage philosophie, ne verra pas ta guérison.

M<sup>me</sup> Shelby, Georges et Boule-de-Neige poussèrent une exclamation de désespoir.

Jenny, dont les lèvres commençaient à enfler, les joues à se marbrer de petites taches, s'affaissa dans les bras de M<sup>me</sup> Shelby, en murmurant :

—Ma mère, Dieu est bon, puisqu'il permet que je meure pour vous.

Toutes deux furent tombées, car M<sup>me</sup> Shelby venait de perdre connaissance, si Georges d'un côté, et Boule-de-Neige de l'autre, ne les eussent retenues.

Malgré le trouble de son esprit, le premier, sagement inspiré par son amour filial, voulut qu'on transportât à bord du navire M<sup>me</sup> Shelby, à laquelle une trop grande émotion pouvait devenir funeste ; et lui-même, accompagné d'un médecin qui, se trouvant parmi les passagers, était accouru sur le lieu de l'événement, porta Jenny sous le toit de feuilles d'une hutte où la quarte-ronne fut placée dans un hamac.

Lorsque Boule-de-Neige rejoignit son ancien maître, la jeune fille semblait reprendre peu à peu ses sens. Le noir assura que, pansée avec des feuilles de guaco,

la blessure de M<sup>me</sup> Shelby n'inspirait plus aucune inquiétude.

—Le ciel, soupira Georges, ne sauvera-t-il pas celle qui a sauvé ma mère ?

—Oh ! massa, fit Boule-de-Neige, peut-être y aurait-il un moyen de salut, mais il est bien effrayant !

—Quel qu'il soit, je veux le savoir ; parle.

Alors, le nègre se pencha à l'oreille du jeune homme dont le front se couvrit de sueur et les joues pâlirent.

Un moment après, Jenny ouvrit les yeux et tendit les mains à Georges.

Celui-ci les prit dans les siennes, et s'agenouillant auprès du hamac qui avait été abaissé :

—Ma sœur, dit-il, vous qui avez montré le courage de vous exposer à la mort, aurez-vous assez de fermeté pour subir... ?

—La terrible opération, interrompit Jenny, dont vous parlait tout à l'heure Boule-de-Neige, et qui doit peut-être me sauver.... Oh ! j'ai bien entendu, quoiqu'il baissât la voix.... Ah ! ce serait un épouvantable supplice que ce fer rougi appliqué sur la peau.... Non, non, je n'aurais pas le courage de souffrir ainsi...., moi, pauvre orpheline, qui ne dois compte de mes jours qu'à Dieu seul.... moi qui n'ai ni mère, ni frère !

Une pensée, une révélation soudaine éclaira l'esprit de Georges.

—Jenny ! s'écria-t-il, si vous aviez une famille, non plus celle que donne l'adoption, mais une famille à

laquelle vous seriez attachée par les liens de la parenté, vous voudriez vivre, n'est-il pas vrai?

Jenny ne répondit pas. Deux larmes tombèrent de ses yeux.

—Eh bien ! continua Georges, vivez, je vous en prie, vivez pour être ma femme, pour être, devant Dieu et les hommes, la fille de M<sup>me</sup> Shelby.

—Votre femme... Georges... votre femme!

—Oui, et je le jure par le saint amour que m'inspire ma mère, je n'aurai point d'autre compagnie que vous tant que vous vivrez et si vous le voulez.

— Vous aviez raison, Georges... Oui, je veux vivre maintenant !

Six mois après les événements que nous venons de raconter, tous nos personnages se trouvaient réunis dans cette jolie maison du Kentucky d'où Georges et sa mère étaient partis chassés par leurs créanciers et bénis par leurs anciens esclaves. Samuel et David, dont le retour, on voudra bien se le rappeler, avait précédé celui du jeune homme, étaient parvenus à racheter une partie de ses anciennes propriétés.

Ce jour-là, c'était encore jour de fête, mais jour de fête pour tous, car on se préparait à célébrer le mariage de Georges et de Jenny. Malgré les préjugés que certaines gens nourrissent encore en Amérique contre les personnes de couleur, il n'avait pas hésité un seul moment à remplir la promesse qu'il avait faite à la jolie quarte-

ronne. Les vertus de Jenny rendaient d'ailleurs cette obligation fort douce pour Georges, et M<sup>me</sup> Shelby avait été la première à approuver la résolution de son fils.

Jamais union ne fut contractée sous de plus heureux auspices et suivie d'un bonheur plus constant. La douce satisfaction que ne cessèrent de ressentir Georges et sa mère s'augmenta encore de la félicité dont jouissaient ceux qu'ils avaient affranchis. Ces braves gens avaient formé une petite colonie où ils vivaient en paix de leur travail, et ne répétaient jamais qu'avec reconnaissance et respect les noms de leurs libérateurs.

Boule-de-Neige eut des habits de toutes les couleurs.

Les neveux de l'oncle Tom travaillent encore à la grande œuvre de libération qu'ils ont conçue; puissent-ils réussir ! Mais assurément ils trouveront, comme Georges Shelby, la récompense de leurs efforts dans cette satisfaction de soi-même, cette quiétude de la conscience, après un devoir rempli, qui est pour nous tous le premier des biens !

FIN.

HIV  
PQ  
2388  
R7  
V9



## FLEUR DE SERRE & FLEUR DES CHAS

中華書局影印

## LES FLEURS HISTORIQUES

## MUSÉE DU JEUNE AMATEUR

卷之二十一 COMITÉE DE PAIX 1918

Sur les deux îles, il existe 14 magnifiques établissements d'opérations privées, dont 12 sont gérés par l'Office national des forêts.

## LES PETITS MUSICIENS

第二部分 会议记录与整理 705

Massachusetts—New basic volume granted in 1934 prior to general election, and to grant  
any additional.